







54646/B

Vol. 2

All art 154

DOCTRINE MÉDICALE

S I M P L I F I É E ,

O U

ÉCLAIRCISSEMENT ET CONFIRMATION

D U

NOUVEAU SYSTÈME DE MÉDECINE

D E B R O W N ;

*Par le Docteur WEIKARD, Conseiller de Sa Majesté
l'Impératrice de Russie, etc.*

*Avec les Notes de JOSEPH FRANK, premier Médecin
de l'Hôpital civil de Vienne, etc.*

Ouvrage traduit de l'italien par RENÉ-JOSEPH BERTIN, Docteur
en Médecine de la ci-devant Faculté de Montpellier, ancien
Médecin de l'Hôpital militaire de Morlaix, Médecin à l'armée
d'Italie, et Membre de la Société de Médecine de Paris.

T O M E S E C O N D.

A P A R I S ,

Chez THÉOPHILE BARROIS, Libraire, rue Hautefeuille,
n^o. 22.

A N V I. — 1798.



T A B L E

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE XI. *Des Remèdes excitans et de leur manière d'agir* page 1

1°. <i>De la Chaleur</i>	7
2°. <i>Air pur (gaz oxygène)</i>	15
3°. <i>Du Sang et des Humeurs qui en sont séparées</i>	19
4°. <i>Contraction musculaire</i>	21
5°. <i>Des Sensations</i>	25
6°. <i>De la force du Cerveau</i>	28
7°. <i>Des Alimens, des Boissons et des Médicamens</i>	30
<i>Du Vin</i>	44
<i>Quinquina</i>	49
<i>Limaille de fer</i>	51
<i>Vitriol de Mars (sulfate de fer)</i>	56
<i>Scille</i>	ib.
<i>Des Gommés et des Gommés résines</i>	59
<i>Mercuré</i>	60
<i>Aloès</i>	68
<i>Safran</i>	70
<i>Musc, Ambre et Castoréum</i>	ib.
<i>Le Camphre, la Menthe ordinaire et la Menthe poivrée</i>	71
<i>Alkali volatil</i>	72
<i>Ether</i>	73
<i>Opium</i>	ib.

CHAP. XII. <i>Des Remèdes débilitans et de leur manière d'agir</i>	page 92
1°. <i>Du Froid</i>	100
2°. <i>De l'Air impur</i>	103
3°. <i>Diminution du Sang et des Humeurs</i>	105
4°. <i>Inertie et défaut de contraction des fibres musculaires</i>	107
5°. <i>Sensations désagréables ou faibles</i>	109
6°. <i>Alimens, Boissons et Médicamens</i>	110
CHAP. XIII. <i>Division des Maladies sthéniques</i>	118
CHAP. XIV. <i>Division des Maladies asthéniques</i>	132
CHAP. XV. <i>Thérapeutique générale des Maladies sthéniques</i>	140
CHAP. XVI. <i>Thérapeutique générale des Maladies asthéniques</i>	176
CHAP. XVII. <i>Des Maladies locales</i>	198
<i>Recette pour faire la poudre de Dover</i>	207
<i>Notes de Frank sur l'Ouvrage de R. Jones</i>	208 et suiv.
<i>Des Maladies universelles et locales</i>	ib.
<i>Des Émétiques et des Purgatifs</i>	224
<i>Des Fièvres intermittentes</i>	230
<i>De l'effet des Remèdes débilitans dans les Maladies asthéniques</i>	248
<i>Combien il est utile de connaître les causes des Maladies</i>	254

Fin de la Table du second volume,

DOCTRINE MÉDICALE
SIMPLIFIÉE,
OU
ÉCLAIRCISSEMENT ET CONFIRMATION
DU
NOUVEAU SYSTÈME DE MÉDECINE
DE BROWN.

CHAPITRE XI.

Des Remèdes excitans et de leur manière d'agir.

NOUS avons expliqué, d'après des principes simples et évidens, en quoi consiste l'état de santé et celui de maladie; nous avons démontré que les différentes modifications qu'éprouvent les êtres vivans dépendent de l'énergie plus ou moins grande des forces excitantes: il sera donc facile de prévoir que la matière médicale fondée sur cette théorie ne doit pas être fort étendue (1).

(1) On a supposé que la matière médicale fondée sur le système de Brown ne devait consister qu'en deux remèdes, puisque cet auteur n'admet que deux classes de maladies,

Nous parlerons d'abord des remèdes propres à augmenter l'excitement, et nous nous occuperons, dans le chapitre suivant, de l'examen des

les *sthéniques*, et les *asthéniques*. M. Girtanner nous a fait espérer que désormais l'opium et l'esprit-de-vin suffiraient pour guérir toutes les maladies (*Journal de Rozier*, 1790). Des idées aussi extravagantes ne méritent aucune réfutation. Une matière médicale fondée sur les principes de Brown n'exige pas un grand nombre de volumes; mais elle ne doit pas être aussi bornée qu'on cherche à le faire croire. Il est très-avantageux d'adopter un certain nombre de remèdes doués de la même propriété, et de pouvoir substituer l'un à l'autre. L'auteur des excellentes remarques faites sur la nouvelle Pharmacopée militaire d'Autriche (*Erlaiuterungen der neuen oest. feld. Pharm.*) observe très-bien que, si les médecins étaient forcés d'avoir recours aux mêmes médicamens sans pouvoir les varier, il en résulterait que ces remèdes s'éleveraient à un prix excessif, et que s'ils étaient tirés du règne végétal, ils deviendraient bientôt si rares qu'il ne serait plus possible de se les procurer, comme l'expérience l'a prouvé à l'égard de certaines racines. Ces remèdes d'ailleurs seraient bientôt falsifiés : il est donc utile d'adopter un certain nombre de médicamens, quoiqu'ils aient à peu près la même propriété. Dans certains cas de faiblesse, par exemple, un seul remède excitant ne suffirait pas, parce que la maladie exige quelquefois un stimulus plus faible, et quelquefois un stimulus plus énergique. Ce stimulus doit exercer tantôt une action prompte, mais passagère, et tantôt une action plus tardive, mais plus durable. J'ai traité une jeune fille attaquée d'un hoquet chronique, dont j'ai rapporté l'observation dans

moyens qu'il faut employer pour diminuer l'excès de force vitale, de tension et de chaleur.

On doit se rappeler que nous avons trouvé

un autre ouvrage (*Ratio instituti clinici, cap. 20*). L'opium, le musc et les différens éthers, employés à grande dose, furent absolument inutiles. Je prescrivis quelques grains de fleurs de zinc avec un tel succès, que le hoquet se calma bientôt, et que la malade se rétablit parfaitement en très-peu de temps. Si je n'avais connu d'autres remèdes excitans que ceux dont j'ai d'abord fait mention, et si je n'avais pas eu recours aux fleurs de zinc, aurais-je pu obtenir une guérison aussi surprenante? Le médecin qui veut traiter avec succès la plupart des maladies chroniques doit varier ses remèdes, pourvu toutefois qu'ils remplissent la même indication. J'ai observé, dans certains cas d'hydropisie, que la digitale pourprée, continuée pendant quelques jours, ne produisait plus l'effet que j'en obtenais d'abord, quoique j'en augmentasse la dose; mais que si, après lui avoir substitué pendant un certain temps quelque autre remède excitant, j'y avais ensuite recours, elle agissait avec un nouveau degré de force. Ce qui nous oblige encore à ne pas trop diminuer le nombre des médicamens, c'est que certains remèdes, comme l'on sait, agissent plus sur une partie que sur une autre, quoique leur action s'étende à tout le système. Il faut donc, lorsque dans une maladie universelle, outre l'affection générale, quelque organe se trouve plus spécialement attaqué, préférer les remèdes qui exercent aussi une action spéciale sur la partie qui est attaquée avec le plus de violence. C'est ainsi que l'on doit employer de préférence la scille dans les hydropisies, et les cantharides dans les cas d'impuissance produite par la faiblesse.

dans les forces excitantes les causes des maladies et les remèdes qui leur conviennent. Ces forces excitantes sont, comme nous l'avons déjà dit, la chaleur, les alimens, le sang et les humeurs qui s'en séparent (et peut-être les miasmes contagieux et les poisons), la contraction musculaire, l'énergie du cerveau dans la production de la pensée et les affections de l'ame. L'action salutaire ou nuisible de ces forces dépend uniquement de leur degré d'énergie plus ou moins considérable. Ainsi une chaleur modérée stimule et fortifie; mais elle affaiblit lorsqu'elle est portée à un degré trop violent ou trop faible. Les alimens bien nourrissans stimulent avec énergie, et fortifient en augmentant la masse du sang. Une mauvaise nourriture, ou un régime végétal peu nourrissant, produit la faiblesse directe, et l'excès des meilleurs alimens cause la faiblesse indirecte. Il en est de même des boissons et de toutes les autres forces excitantes.

On peut, généralement parlant, assurer que les remèdes n'agissent qu'en stimulant. Ceux qui conviennent dans les maladies asthéniques, dont nous nous occupons maintenant, peuvent se diviser en deux classes : quelques-uns exercent une action plus durable, et augmentent l'excitement d'une manière plus lente; d'autres, au contraire, agissent avec la plus grande promp-

titude, et portent dans le corps un stimulus violent, *diffusible* et peu durable. Nous placerons dans la première classe la nourriture animale, le vin, l'air pur (gaz oxygène), le mouvement, l'application de l'esprit, les sensations agréables, le calorique, le quinquina, la moutarde, la limaille de fer, la scille, la gomme ammoniacque, le mercure, l'aloès, les substances aromatiques, le thé et le café. Nous rangerons dans la seconde les vins les plus spiritueux, tels que ceux de Madère, de Canarie, le rum, l'esprit-de-vin rectifié, le musc, le camphre, les différentes préparations d'opium, l'alkali volatil et l'éther.

Le catalogue monstrueux des médicamens employés jusqu'ici en médecine offre un vaste champ à celui qui ne se contenterait pas de ceux que nous avons indiqués. Pour moi, je puis assurer que ceux dont je viens de faire mention, sont plus que suffisans dans le traitement des maladies asthéniques, lorsqu'il est dirigé d'après les principes d'une pratique raisonnable : le nombre des remèdes affaiblissans indiqués dans les maladies sthéniques sera encore moins considérable.

Je parlerai, à la fin de cet ouvrage, des remèdes indiqués dans les maladies locales.

On doit regarder comme presque généralement inutiles, et bannir même entièrement de la matière médicale, les remèdes stimulans tirés des

poisons végétaux ou minéraux, si vantés de nos jours. Loin de posséder les propriétés qu'on leur attribuait, ils peuvent être très-dangereux. On doit peut-être attribuer à des causes bien différentes les effets salutaires que leur usage a paru quelquefois produire. Nous devons du moins regarder comme une vérité généralement reconnue, que la plupart des observations faites en faveur de plantes vénéneuses sont erronées et mensongères : *les poisons seront toujours des poisons*. L'arsenic donné à petites doses ne tue pas à l'instant ; mais on assure, d'après l'expérience, qu'une petite quantité prise chaque jour conduit lentement à la mort (1).

(1) M. Weikard voudrait bannir presque entièrement de la pratique l'usage des poisons ; je suis, comme lui, convaincu qu'on en fait un grand abus, et qu'il est essentiel d'avertir les jeunes médecins de ne les prescrire qu'avec la plus grande réserve. Il faut cependant convenir qu'ils peuvent produire un avantage réel dans certains cas, et sur-tout dans les affections asthéniques ; le succès de ces sortes de remèdes, dans ces derniers cas, confirme d'une manière évidente l'opinion de la plupart des partisans de la doctrine de Brown, qui pensent que les poisons ne causent la mort que par un stimulus excessif.

On prescrit avec succès le laurier-cerise dans les fièvres intermittentes et dans les affections hypocondriaques. M. Fowler emploie l'arsenic dans les fièvres intermittentes (*Medical Reports of the effects of arsenic on the cure of agues, &c.*

1°. De la Chaleur.

LA chaleur est le soutien le plus puissant de la vie des animaux et des plantes ; elle stimule et fortifie , elle est enfin un des moyens les plus salutaires dans les maladies asthéniques. Les Grecs et les Romains faisaient laver leurs morts avec de l'eau chaude , qu'ils regardaient comme le meilleur moyen de les rappeler à la vie. Cependant une chaleur considérable peut causer une maladie sthénique ; et enfin , si elle est portée à un trop haut degré , elle peut , comme nous l'avons déjà observé , produire un état de langueur et d'atonie , que nous avons appelé *faiblesse indirecte*.

London, 1786). Quelques-uns même prétendent que ce poison terrible est propre à guérir les maladies vénériennes. Tout le monde connaît l'efficacité de la *bella-dona* ; et celle du cuivre ammoniacal , dans les épilepsies qui ne dépendent pas d'un vice organique. Le sublimé corrosif , proscrit par l'ignorance , a souvent guéri des affections vénériennes qui avaient résisté à toutes les autres préparations mercurielles. Je puis citer en faveur de ce remède ma propre expérience , et l'efficacité du cuivre ammoniacal est confirmée par la pratique de M. Scarpa et de mon père. L'observation ne m'ayant rien appris sur la propriété des autres poisons , je suis fort éloigné d'en prescrire aucun , et ma répugnance ne s'étend pas seulement à ces remèdes , mais encore à tous les médicaments nouveaux. Si l'on réfléchit , en effet , aux succès éphémères de la plupart de ceux qu'on a proposés dans

On peut observer en général, en médecine comme en politique, que les hommes sont, malgré l'expérience et la raison, constamment esclaves des préjugés et des opinions erronées. Les dyssenteries épidémiques et les fièvres nerveuses règnent plus universellement pendant l'hiver que pendant l'été. La peste et les maladies pestilentiennes diminuent, et disparaissent même tout-à-fait, à l'approche de cette dernière saison. N'a-t-on pas vu la fièvre nerveuse qui a régné aux environs du Rhin l'automne et l'hiver derniers, disparaître au printemps? On entend néanmoins dire à chaque instant que la chaleur est une des principales causes de la peste, et l'on craint sur-tout l'approche de l'été dans les épidémies d'hiver. La théorie fondée sur la putri-

notre siècle, tels que les savons acides, &c.; si l'on considère que le grand nombre des remèdes découverts dans tous les temps n'a pas affaibli la confiance que nous avons, avec raison, dans le quinquina, dans l'opium et dans le musc; et que la plupart des observations qui confirment l'efficacité des remèdes sont inventées par le desir de se faire une réputation; quand on examine enfin toutes les circonstances qui peuvent en imposer au médecin le plus honnête dans les expériences faites sur l'efficacité des remèdes nouveaux; on verra que ce n'est pas sans raison que je regarde comme une maxime très-importante en médecine, *de ne jamais prescrire un médicament, à moins que des médecins qui ne jouissent pas d'une trop grande célébrité, n'en aient confirmé le succès pendant dix années.*

dité des humeurs, sur l'action débilitante de la chaleur et l'action fortifiante du froid, sans aucune distinction des cas et des circonstances, aura probablement donné naissance à ces préjugés; mais l'on oppose inutilement les raisonnemens contre les préjugés des médecins (1).

Le stimulus de la chaleur produit des effets plus sensibles sur la surface externe du corps que sur l'interne, et il devient bien plus actif quand il a été précédé du froid. Il peut causer, comme je l'ai déjà dit, des maladies sthéniques; mais il peut être très-avantageux dans plusieurs autres affections d'une nature différente. C'est ainsi qu'il est très-utile dans les maladies asthéniques, où la transpiration est supprimée, de laver le corps avec de l'eau froide, et de l'exposer ensuite

(1) Il régna en 1789, à *Rovelasco*, bourg considérable de la province de *Côme*, une épidémie terrible de fièvres appelées *putrides*; cette cruelle maladie en désola les habitans pendant deux ans entiers : elle diminuait ses ravages pendant l'été, et elle les recommençait à l'approche du froid. Volney raconte qu'en Egypte la peste règne l'hiver, et disparaît l'été (*Voyage en Syrie et en Egypte. Paris, 1784*). On ne doit pas cependant, à mon avis, attribuer cet effet à la seule force débilitante du froid; la nécessité où se trouvent les personnes indigentes d'habiter pendant l'hiver des appartemens bas et humides, et dans lesquels l'air devient promptement funeste et souvent mortel, y contribue pour quelque chose.

au stimulus de la chaleur : on augmente par ce moyen l'excitabilité dans les vaisseaux cutanés, et on les rend plus susceptibles d'un plus grand excitement. On a employé cette méthode avec succès dans le rachitis, l'atrophie des enfans, et la gale (1).

Le stimulus de la chaleur agit toujours d'autant plus promptement, que l'excitabilité est plus accumulée. C'est par cette raison que la chaleur exerce souvent sur les enfans une action excessive, et que lorsqu'ils jouissent d'une bonne santé, ils se trouvent très-bien d'un air frais, s'ils peuvent se livrer à l'exercice. Une nourriture douce et modérée leur est aussi très-convenable, pourvu qu'ils n'éprouvent aucune affection asthénique.

La chaleur augmente le ton des fibres musculaires et l'activité du système, et facilite ainsi la

(1) Ce procédé peut être très-avantageux dans la tendance à la faiblesse indirecte; mais il serait nuisible dans les affections qui dépendent de la faiblesse directe. Aussi Brown (*Elem. med. XLVI*) conseille-t-il, dans les cas de faiblesse directe, de ne jamais priver le corps de quelques-unes de ces forces stimulantes, dans l'espoir d'obtenir un plus grand effet par l'application successive des stimulus qui agiraient sur l'excitabilité devenue plus abondante. Voici ce que dit Brown à ce sujet : *Quoties enim id fit, vitiatus status augetur; et si magna fortè debilitas est augmen ejus (incitabilitatis), mortem adducere, non vires augere, periclitatur.*

transpiration ; mais elle peut aussi la supprimer, si elle est portée à un degré trop violent. L'excitement, devenu alors trop énergique, accroît la densité de la fibre, et diminue le diamètre des vaisseaux cutanés. On observe ce phénomène dans la petite vérole et dans la rougeole ; maladies dans lesquelles l'excitement est déjà par lui-même considérable à la surface du corps, et où la chaleur peut être plus dangereuse que les médicamens stimulans, ordinairement si nuisibles en pareil cas. C'est par la même raison que, pendant les grandes chaleurs qui règnent en été dans les pays méridionaux, on se trouve si bien de tout ce qui peut tempérer cette chaleur excessive, et diminuer l'énergie de l'excitement : les fruits, les végétaux acidulés, les limonades et toutes les substances qui pourraient être nuisibles dans une saison froide, sont alors très-utiles.

Ainsi, dans le traitement des maladies asthéniques, sur-tout lorsqu'on se propose de produire un plus grand excitement sur la surface du corps, on ne doit pas négliger d'unir le stimulus d'une chaleur modérée à celui des médicamens stimulans et toniques. On doit regarder comme un remède tonique et fortifiant, la chaleur portée au degré suffisant pour exciter un sentiment de plaisir : telle est celle que procure le bain chaud, dans lequel on ne reste qu'autant qu'il est néces-

saire pour que le malade éprouve une sensation agréable.

Je connais un homme de lettres, doué d'une grande sagacité, mais dont le tempérament est faible, qui a réussi à arrêter par les bains chauds des sueurs fétides auxquelles il était sujet. Thierry guérit un ambassadeur français résidant à Madrid d'une colique goutteuse, accompagnée de constipation et des symptômes les plus terribles, en le plongeant à plusieurs reprises dans un bain très-chaud.

Dans toutes les maladies sthéniques qui touchent à leur fin, dans celles qui, dès leur commencement, ne présentent aucun symptôme alarmant, en un mot dans toutes celles qui n'attaquent aucun organe essentiel à la vie, la chaleur, appliquée à propos et à un degré modéré, peut être fort utile si le malade est disposé à la sueur, ainsi que nous le ferons voir dans la suite.

Une sueur égale diminue, dans ces cas, la trop grande quantité des humeurs, évacue les matières superflues et nuisibles, affaiblit l'excitement, et peut hâter la guérison de plusieurs maladies.

L'infusion de thé produit, avec une grande promptitude, une augmentation d'excitement, et favorise la transpiration et l'expectoration; ce qu'on doit attribuer presque entièrement à la chaleur de l'eau. Cette boisson pourrait être regardée

comme tonique, si elle présentait une masse capable de distendre l'estomac et d'agir comme un *stimulus indirect*.

Le préjugé en faveur des boissons froides et contre les boissons chaudes, est si général, qu'il n'y a pas un médecin qui ne cherche à persuader aux femmes que le thé est relâchant et nuisible; mais les femmes ne continuent pas moins l'usage de cette boisson. Il est vraisemblable que le thé jouit d'une propriété particulière capable de stimuler les nerfs; on prétend même que cette substance peut, lorsqu'elle est encore fraîche, produire de mauvais effets. Quoi qu'il en soit, le thé chaud excite la gaiété, élève le pouls, calme la sensibilité excessive de plusieurs personnes, produit chez d'autres des tremblemens, et paraît en général augmenter l'appétit: sa propriété relâchante ne paraît donc exister que dans les préjugés des médecins. On recommande même cette substance quand on se propose d'éloigner le sommeil. Olearius lui attribue cette propriété. Le thé est utile contre l'ivresse, en produisant une irritation nouvelle et d'une espèce différente. Les Chinois sont spirituels, fourbes et rusés (*emunctæ naris*): ils sont exempts de la goutte; ils ne connaissent ni ophthalmies, ni hémorragies, ni difficultés de respirer, ni dérangemens d'estomac, ni coliques.

Quand même cette nation ne devrait pas à la grande quantité de thé qu'elle consomme l'avantage d'être exempte de ces maladies, il n'en serait pas moins vrai que le thé n'est pas aussi relâchant que le prétendent les médecins allemands. Les Chinois prennent, avant de se mettre à table, un verre de liqueur spiritueuse, qu'ils ont soin de faire chauffer; et, en général, ils donnent à leurs alimens un degré de chaleur considérable. On a vu des coliques spasmodiques guéries par l'eau élevée à un degré de chaleur aussi violent qu'il était possible de le supporter : cependant l'excès ou l'abus des boissons chaudes peut devenir aussi nuisible que celui de tout autre stimulant. On peut, au reste, permettre l'usage de toutes ces décoctions si vantées, pourvu qu'on les prenne froides dans les maladies sthéniques, et chaudes dans les affections asthéniques. Enfin, si l'on se propose d'augmenter l'excitement, de ranimer l'activité des vaisseaux et les sécrétions, on doit prescrire des boissons chaudes : on en prescrira de froides si l'on veut produire un effet contraire. Thierry a observé en Espagne que les accès fébriles étaient plus opiniâtres chez les malades qui prenaient beaucoup de tisanes, que chez ceux qui n'en faisaient point usage. Je pense que ce phénomène doit être attribué à l'usage où l'on est de donner des

boissons froides aux malades. Il est facile maintenant de concevoir les mauvais effets des boissons chaudes dans les maladies phlogistiques, telles que le rhumatisme aigu, et les avantages de l'eau froide dans le même cas.

2°. *Air pur (gaz oxygène).*

LES expériences nombreuses faites sur l'air pur (gaz oxygène) n'ont pas encore fourni des résultats décisifs. Je suis persuadé que ce gaz, administré mal-à-propos, a été souvent nuisible (1).

Il est incontestable que le gaz oxygène est un stimulant nécessaire à la conservation de notre vie. L'expérience nous apprend aussi que plus l'air contient d'oxygène, plus il est fortifiant et tonique. Une atmosphère pure anime, ranime les facultés physiques et morales. Un séjour de quelques semaines dans les montagnes augmente l'appétit et la vivacité du teint. Cela prouve combien il est nécessaire aux convalescens d'habiter les pays où l'on respire un air pur, et combien

(1) Un médecin allemand, dirigé par un aveugle empirisme, a essayé l'efficacité de l'air vital dans différentes maladies, et même dans la péripneumonie inflammatoire. Il nous avoue qu'il fut nuisible dans ce dernier cas, ce qui ne surprendra personne.

cet air convient aux maladies de faiblesse (1).

On conçoit par-là l'utilité de l'exercice en plein air.

La grande quantité de matières hétérogènes qui s'unissent à l'air, peut diminuer sa force stimulante, et le rendre même incapable de soutenir la santé et la vie.

Nous ne vivons cependant jamais dans un air entièrement, absolument pur, et l'on pourrait mettre en question s'il ne serait pas alors un

(1) Les malades dont le poumon est faible et peu excitable, ne peuvent supporter un air trop pur. Nous en avons un exemple dans les phthisiques, qui préfèrent l'air de la Lombardie à l'air vif de Gênes. Il est très-imprudent de faire respirer aux asthmatiques et aux phthisiques le gaz oxygène pur, parce qu'ils ne peuvent pas supporter un stimulus d'une si grande activité: c'est ainsi qu'un homme affamé, ou engourdi par le froid, ne peut pas supporter une trop grande quantité d'alimens succulens ou une chaleur considérable. Il conviendrait de commencer par faire respirer aux malades atteints d'asthme et de phthisie un air un peu plus pur que celui de l'atmosphère, et d'augmenter par degrés la quantité de gaz oxygène, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de le respirer pur. Au reste, je ne vois pas qu'il soit en général bien utile de faire respirer aux malades le gaz oxygène pur. Ne pourrait-on pas en effet comparer le médecin qui le fait respirer une heure par jour à un malade, à celui qui permettrait l'usage du vin pendant une heure, après l'avoir défendu pendant vingt-trois? N'est-ce pas afficher en médecine un luxe déplacé, que de
stimulant

stimulant excessif, et s'il ne pourrait pas produire une disposition phlogistique (1). Il serait certainement alors très-dangereux dans les maladies sthéniques, et spécialement dans les péripneumonies. Si le froid n'affaiblissait pas dans les régions élevées de l'atmosphère la force stimulante de l'air pur, les ballons aérostatiques nous auraient fourni un très-bon moyen pour nous assurer de sa puissance excitante (2). Thierry attribue à la

faire construire des chambres et de les remplir de gaz oxygène, comme Beddoes vient de le faire en Angleterre, à l'aide de nombreux souscripteurs ? Tant qu'il existera un nombre infini de malades privés de toute ressource, je ne solliciterai jamais la générosité des amis de l'humanité pour l'exécution d'entreprises aussi dispendieuses et qui ne sont pas d'une nécessité immédiate. Ces dépenses ne seraient-elles pas mieux employées à procurer du bouillon et du vin à tant de malades atteints de fièvres putrides, qui, dénués de toute ressource, languissent dans leurs chaumières au milieu des généreux Anglais ? Mais cet acte de bienfaisance ne procurerait pas autant de célébrité, unique but de tant de médecins et de tant d'autres hommes de lettres.

(1) Les expériences de Fourcroy répondent affirmativement à cette question, comme on peut s'en assurer en consultant un mémoire inséré dans le quatrième tome des *Annales de Chimie*, et une note (a) que j'ai ajoutée à l'ouvrage de Jones, tome 1^{er}, note 13.

(2) Plusieurs observations physiques prouvent que l'air est plus oxygéné sur les montagnes qui ont un certain degré

(a) Voyez tome 1^{er}, page 120 de cet ouvrage.

pureté de l'air la tranquillité d'ame, la gaité, et le développement prompt et facile des facultés intellectuelles des habitans de la Castille, et la fraîcheur que les vieillards conservent dans ce pays; du reste, il pense que cet air, qui peut devenir un remède dans certains cas, peut aussi, dans d'autres circonstances, être nuisible à la santé. On pourrait, dit-il, en respirant continuellement cet air, vivre avec trop de rapidité, s'affaiblir trop tôt, et vieillir avant le temps. Il conseilla dans ce cas de rendre l'air plus humide en plantant des arbres et en arrosant le terrain. Les catarres violens, les péripneumonies et les phthisies, sont plus fréquens et plus dangereux dans

d'élévation; tandis qu'au contraire, sur les Alpes et sur d'autres montagnes très-élevées, l'atmosphère n'est pas suffisamment oxygénée. C'est en partie à cette cause, et non uniquement à la diminution du poids de l'atmosphère, qu'on doit attribuer l'état de mal-aise et la difficulté de respirer qu'on éprouve en s'élevant au sommet des Alpes. C'est peut-être aussi ce défaut de gaz oxygène qui est la cause du scorbut qu'on observe assez souvent sur les montagnes très-élevées. Un médecin, qui demeure sur le mont Saint-Gothard, m'a assuré, dans le voyage que j'ai fait en Suisse, que le scorbut était très-commun parmi les habitans de cette montagne. Cependant il me semble qu'on doit moins attribuer cette maladie au défaut d'oxygène, qu'aux marais que produit sur le mont Saint-Gothard la source du Tésino, et à la nécessité où sont les habitans de cette partie des Alpes, inaccessibles pendant l'hiver, de se nourrir de viandes salées.

la Castille que dans les autres pays; ce qui prouve évidemment que l'air fortement oxygéné possède une vertu sthénique.

L'expérience a prouvé que les habitans des pays maritimes parviennent à un âge plus avancé que ceux qui vivent dans des contrées sèches et éloignées de la mer.

On sait aussi par expérience que l'air pur contribue beaucoup à la guérison de la plupart des maladies chroniques. Il est utile dans la paralysie, lorsqu'on emploie en même temps la chaleur, les frictions et le mouvement, dans la gale, dans la maladie hypocondriaque, dans l'anasarque, dans la goutte, et dans les maladies asthéniques des enfans, dans le rachitis, l'atrophie, &c.

3°. Du Sang et des Humeurs qui en sont séparées.

Nos humeurs doivent être aussi mises au nombre des forces excitantes. Elles stimulent avec trop d'énergie, et produisent une prédisposition phlogistique, quand elles sont trop abondantes. Les femmes qui nourrissent éprouvent vivement l'irritation que produit le lait quand il s'accumule dans leur sein; il le distend excessivement s'il n'est évacué, et il y détermine une disposition inflammatoire : cela prouve la nécessité de prescrire un traitement antiphlogistique aux femmes

qui viennent de sevrer leurs enfans, et de leur interdire la viande, le vin et tout autre stimulant, ou du moins de ne leur en accorder qu'une très-petite quantité.

L'abondance du sang stimule tout le système vasculaire, produit la plénitude, l'élévation et la force du pouls, et détermine la diathèse sthénique; ces phénomènes ne dépendent point de la qualité du sang, mais de sa quantité. La pléthore, si fameuse en médecine, ne se trouve que dans la diathèse sthénique; elle n'a jamais lieu dans la diathèse opposée, c'est-à-dire chez les personnes faibles. Une quantité excessive de liqueur spermatique stimule vivement les testicules et les vésicules séminales, y produit un sentiment douloureux de tension et de compression, et excite dans tout le corps de l'inquiétude et de l'agitation. Les marins, qui ont été privés de cette évacuation pendant long-temps, à peine arrivés au port, se précipitent avec une espèce de fureur dans les lieux de débauche, et se trouvent ensuite dans un état de calme et de tranquillité.

La matière de la transpiration, retenue sous la peau, produit un sentiment de prurit, de chaleur, &c.

Dans les cas où le sang, le lait et la semence, sont en trop petite quantité, le meilleur remède est une bonne nourriture animale; il faudra éviter

toutes les évacuations qui ne sont pas absolument nécessaires. La saignée et le coït réitérés seraient alors nuisibles. Dans la constitution sthénique, au contraire, ou dans les maladies produites par un excès de vigueur, et où il y a abondance d'humours, on diminuera avec succès la chaleur et la force excessives par la saignée, le coït, l'évacuation du lait, les sudorifiques et les purgatifs.

C'est pour cette raison que le coït est très-avantageux dans les catarrhes sthéniques et dans la prédisposition aux maladies sthéniques, et qu'il ne convient pas aux personnes qui viennent d'éprouver des maladies asthéniques violentes.

4°. Contraction musculaire.

LA force de contraction dont jouissent les fibres musculaires est proportionnée à l'excitement, et elle en dépend absolument. C'est l'excitement qui, dans certaines maladies, produit un excès de force dans les muscles, sur-tout lorsqu'il est augmenté par le stimulus du vin, de la chaleur, de la colère, &c.

Les fibres musculaires, considérées isolément comme des parties solides, acquièrent plus de densité quand l'excitement, devenu plus énergétique, augmente leur contraction. Le diamètre des vaisseaux éprouve alors une diminution qui, lorsqu'elle n'est pas trop considérable, provoque

la circulation des humeurs. La faiblesse, au contraire, ou le défaut d'excitement, relâche les vaisseaux, augmente leur diamètre, retarde la circulation des fluides, et produit ainsi le plus grand désordre dans les sécrétions et les excréctions. Telle est la source des sueurs, des hémorragies et des infiltrations asthéniques. La contraction musculaire, portée à un trop haut degré, peut aussi resserrer les orifices des vaisseaux, et s'opposer aux excréctions, comme je l'ai déjà dit en parlant de la transpiration.

Il résulte de tout ce que nous avons dit, que la contraction musculaire agit comme stimulant sur les vaisseaux et sur les humeurs, et que l'on doit considérer comme puissance excitante tout ce qui peut favoriser et provoquer cette contraction. C'est sur ce principe qu'est fondée l'utilité de l'exercice et des différentes espèces de mouvemens, comme l'équitation, la promenade, les frictions, &c. C'est par la même raison que l'humour de la transpiration, devenue trop abondante, ou retenue sous la peau, nous excite au mouvement qui nous devient alors nécessaire, pour nous délivrer du sentiment de pesanteur qu'elle a coutume de produire. Aussi la nécessité de faire de l'exercice ne se fait-elle pas autant sentir dans les pays chauds, où la transpiration est constamment libre et facile.

On conçoit facilement que les convulsions et les spasmes ne doivent pas être regardés comme des contractions musculaires avantageuses. Ces affections, loin de dépendre d'un excès de force, sont produites par la faiblesse, comme le prouve clairement l'utilité des stimulans qu'on emploie dans ces cas. Il est avantageux d'agiter doucement, de conduire en voiture les enfans tombés dans le marasme et l'atrophie, et de faire des frictions dans les parties où ils se plaignent d'éprouver un sentiment de prurit. C'est sur-tout dans la paralysie qu'il est avantageux de ranimer l'énergie musculaire, par un exercice proportionné aux forces du malade, par les frictions, &c. Les frictions sont presque indispensables dans l'anasarque. On conseille avec succès aux hypocondriaques d'aller à cheval, et de conduire eux-mêmes leur voiture, afin qu'ils puissent se récréer et se distraire davantage. Toute espèce de mouvement est utile dans les fièvres, pourvu qu'il n'excite pas la sueur, et qu'il ne soit pas fatigant; il est également avantageux dans le rhumatisme asthénique et dans le diabète. On doit éviter dans le marasme tout exercice violent et tout excès de travail; mais les frictions, l'exercice dans une litière, et quelquefois les rubéfians, sont très-utiles.

Je ne m'occuperai pas plus long-temps des

avantages du mouvement musculaire et des différens exercices du corps; je me suis suffisamment étendu sur cet objet dans mes autres ouvrages (1): mais il est essentiel d'observer qu'il serait inutile de chercher à ranimer par le mouvement un malade affaibli, si l'on n'avait soin de lui prescrire en même temps une bonne nourriture.

Le mouvement du corps peut être produit, ou par les organes qui lui sont propres, ou par des forces qui lui sont étrangères. On appelle exercice (*exercitatio*) la première espèce de mouvement, et la seconde espèce se nomme gestation (*gestatio*).

Les remèdes stimulans donnés à l'intérieur ont la propriété de ranimer l'action du cœur, et de faciliter ainsi la circulation du sang et le mouvement des autres humeurs; mais la contraction musculaire sert principalement à pousser vers le cœur les fluides qui circulent dans les vaisseaux de la surface externe du corps. Lorsque l'état d'inertie et de vacuité des vaisseaux, et l'appau-

(1) Ceux qui desireraient acquérir une connaissance plus étendue et plus exacte des différentes espèces de mouvemens, des exercices gymnastiques, et de leur influence avantageuse sur le corps, peuvent consulter le *Traité d'hygiène* du docteur Carminati, qui a traité cette matière avec beaucoup de sagacité, et d'une manière très-intéressante sous tous les rapports.

vrissement des humeurs, sont portés à un certain point, la force interne, qui pousse les fluides du centre à la circonférence, n'a pas assez d'énergie pour favoriser leur retour vers le cœur. Le mouvement supplée avantageusement à ce défaut de force; mais pour que l'exercice soit utile, il faut que le malade fasse usage d'alimens nourrissans. Ce n'est que par ce moyen que la contraction musculaire produit un excitement égal et une distribution régulière des humeurs dans toutes les parties du corps.

On complète donc le traitement, en rétablissant par les remèdes excitans l'activité des fibres musculaires et des vaisseaux internes, en fortifiant par le mouvement les vaisseaux externes du corps, et en réparant les humeurs par une nourriture convenable; en un mot, on guérit une maladie asthénique en combinant l'action salutaire des différentes puissances excitantes.

5°. *Des Sensations* (1).

On doit mettre au nombre des puissances excitantes les sensations agréables, quelle que soit

(1) Le célèbre Erasme Darwin, dont le génie est au-dessus de tout éloge, fait dépendre l'action des sens d'un mouvement organique qui leur est particulier. Il prouve, par des expériences décisives et des raisonnemens sans réplique, que la rétine possède des fibres musculaires, et que

leur origine ; elles excitent et soutiennent les fonctions animales. Ainsi une musique agréable, les spectacles, les conversations enjouées, les beautés de la nature et de l'art, les divertissemens, les nouvelles heureuses, produisent des sensations agréables qui peuvent infiniment contribuer à rétablir l'activité des fibres musculaires et à favoriser la circulation des humeurs ; elles doivent être par conséquent prescrites aux hypochondriaques et aux personnes faibles et mélancoliques. Lorsque les sensations agréables sont portées à un trop haut degré, elles peuvent produire un état sthénique ; lorsqu'on se trouve dans une société agréable, et qu'on se livre aux jeux et à la danse, les yeux étincèlent, le pouls s'élève, la force musculaire s'accroît, on supporte alors impatiemment la moindre offense, on est prompt à s'en venger, et l'on est disposé à se livrer à toute sorte d'excès.

la vue ne dépend ni de l'impression mécanique des rayons de la lumière sur cette membrane, ni d'une combinaison chimique, mais uniquement d'une activité animale inhérente à la rétine elle-même. Aussi pouvons-nous, pour ainsi dire, voir sans lumière, en excitant dans la rétine un mouvement déterminé ; tel est celui qu'on produit en comprimant l'œil avec le doigt dans un lieu obscur. On peut consulter sur cet objet l'ouvrage de Darwin, intitulé : *Zoonomia, ossia leggi della natura organica*.

L'action trop violente ou trop long-temps prolongée des sensations agréables produit la faiblesse indirecte : les sensations désagréables produisent la faiblesse directe.

Un médecin prudent saura donc , auprès de ses malades, mettre à profit les différentes sensations : il les rendra plus ou moins énergiques, plus ou moins faibles , selon les différentes circonstances ; il tâchera de les modérer si leur influence devient trop forte , et de les augmenter par degrés lorsqu'il s'agit de ranimer la force vitale. Il aura soin de prescrire dans ces circonstances les autres stimulus , tels que le vin , la chaleur , l'opium , et les autres remèdes stimulans ; qu'il administrera de manière à ne procurer que des sensations agréables. Que penser de cette misérable méthode qui consiste à entretenir, chez les malades atteints d'affections asthéniques , des nausées continuelles pendant des mois entiers ?

La sensibilité est le principe de la vie. Nous avons besoin de sensations variées et réitérées , pour nous rappeler en quelque sorte notre existence , et la rendre agréable. Nous cherchons à éviter la monotonie d'une vie uniforme et tranquille , en nous procurant des stimulus externes et internes. Telle est la source de l'habitude du tabac , du thé , du café ; telle est la cause de notre goût pour les plaisirs de la société , &c. Les

hommes seraient heureux, si les princes et les sujets, les malades et les médecins, savaient mettre à profit tous ces besoins. On peut diviser les inclinations des hommes en morales et en physiques, en naturelles et en artificielles. La différence des sensations que les mêmes objets produisent sur les différens individus, dépend de la diversité d'organisation et des divers degrés de sensibilité physique et morale. Vivre, c'est sentir; et celui qui sent le plus vivement, est celui qui jouit du degré de vie le plus énergique. Le défaut de sensations assez vives pour nous intéresser produit l'ennui. Une vie trop active s'use et se consume plus promptement.

6°. De la Force du Cerveau.

L'ACTION de penser est au cerveau ce que les alimens et la masse du sang sont à l'estomac et au système vasculaire; elle produit dans le cerveau une augmentation d'excitement qui, en vertu des loix de l'excitabilité, se répand dans tout le système. Une forte application d'esprit, ou une application moins vive, mais souvent réitérée, stimule énergiquement, et peut nuire en augmentant la fréquence et la plénitude du pouls.

Si le travail d'esprit est excessif et trop longtemps continué, il consume l'excitabilité du cerveau, et fait tomber cet organe dans une faiblesse

indirecte qui se communique ensuite à tout le corps. La faiblesse directe survient quand les facultés intellectuelles ne sont pas assez exercées pour soutenir et exciter la force du cerveau. On prétend que l'inaction d'esprit affaiblit un plus grand nombre d'hommes que le défaut d'exercice du corps. Les premiers se rendent incapables de cette attention soutenue qui perfectionne l'intelligence, et qui est la source des connaissances et des lumières; les seconds privent la société du travail qu'elle a droit d'en attendre, et tous enfin disposent leur corps aux maladies qui dépendent de la faiblesse directe.

Les passions de l'ame, soit par leur force, soit par leur durée, produisent les mêmes effets que l'application trop forte de l'esprit : il faut compter parmi les passions excitantes, la colère, que les philosophes ont appelée *le délire de l'orgueil offensé*, l'action d'une douleur très-vive, et celle d'un plaisir excessif. Toutes ces affections stimulent, échauffent, augmentent la plénitude et la dureté du pouls, et peuvent, soit par leur violence, soit par leur durée, épuiser l'excitabilité et produire la faiblesse indirecte. C'est ainsi que des passions trop violentes peuvent causer l'épilepsie, l'apoplexie et la mort.

Le défaut de passions peut, ainsi que celui de chaleur, donner lieu à la faiblesse directe.

Le froid n'est autre chose que l'absence de la chaleur, comme la tristesse, le chagrin, l'abattement, la pusillanimité, la terreur et le désespoir, ne sont qu'une diminution ou une privation totale des passions excitantes de l'ame, telles que la gaîté, l'espoir, la confiance, &c. C'est ainsi que la pauvreté n'est qu'une privation plus ou moins grande de richesses, et que la stupidité n'est qu'un défaut d'idées.

L'action diminuée ou la cessation totale des affections de l'ame peut produire un dégoût pour tous les alimens, des nausées, des vomissemens, des douleurs d'estomac, des diarrhées avec ou sans tranchées, des indigestions, des coliques, la goutte, la fièvre, et plusieurs autres accidens.

7°. *Des Alimens, des Boissons et des Médicamens.*

LES alimens solides ou liquides agissent de préférence sur l'estomac, et produisent sur l'excitabilité, qui est plus accumulée dans ce viscère que dans les autres parties du corps, une impression plus directe et plus énergique. Ils ne peuvent pas agir, par exemple, avec la même activité sur les intestins et sur les vaisseaux lactés, puisqu'ils ne parviennent aux premiers qu'après avoir été soumis à l'action des forces digestives de l'estomac, et qu'ils ne sont absorbés par les seconds

pour être portés dans la masse du sang, qu'après avoir éprouvé une extrême division et une digestion plus complète; et enfin, quand ces substances sont parvenues dans le cœur, dans les artères et dans les plus petits vaisseaux, elles ont subi une altération trop grande par la digestion et la circulation, pour qu'elles puissent agir sur ces organes avec la même énergie que sur l'estomac. Leur impression sera encore plus faible sur les glandes, les vaisseaux sécrétoires et lymphatiques, et sur-tout sur la substance médullaire du cerveau et sur les fibres musculaires. Au reste, quoique les substances alimentaires et médicamenteuses agissent d'abord sur l'estomac, l'impression qu'elles y produisent se communiquera bientôt à tout le corps, d'après les loix de l'excitabilité, et le système sera fortifié ou affaibli en raison de la propriété excitante ou débilitante des alimens, des boissons et des médicamens.

Tout ce que les alimens contiennent de fortifiant, d'irritant et de volatil, agit immédiatement sur le système nerveux, et l'excite directement; c'est ce que Brown appelle *stimulus direct*. La masse et le volume des alimens agissent sur les fibres musculaires; ils les distendent, et produisent ainsi cette espèce de stimulus auquel on donne le nom de *stimulus indirect*. On ne doit donc regarder que comme un stimulus indirect

cette grande quantité d'alimens végétaux privés de toute propriété volatile et fortifiante. Ainsi, dans le traitement des maladies sthéniques, on doit prescrire les alimens sous le moindre volume possible. L'homme affaibli et tourmenté par la faim pourra être stimulé par la plus mauvaise nourriture; il suffit alors qu'elle remplisse l'estomac.

Le chyle et le sang produits par des alimens de bonne qualité stimulent les vaisseaux, et déterminent dans tout le système une contraction plus énergique. Dans le cas où il existe déjà une prédisposition aux maladies sthéniques, l'usage abondant d'une nourriture animale ne tardera pas à produire la plénitude et la dureté du pouls. Tous les autres stimulus, soit physiques, soit moraux, augmentent sa force et sa fréquence.

Lorsqu'il s'agit de fortifier, on doit préférer la nourriture animale, dont on augmente la propriété tonique en y ajoutant des substances aromatiques; j'ai vu cette espèce de nourriture produire des effets surprenans dans les maladies asthéniques, et je l'ai souvent conseillée dans mes ouvrages de médecine et dans le cours de ma pratique (1).

(1) Je crois avoir rendu justice sur cet objet à M. Weikard, dans la préface que j'ai ajoutée au premier volume de cet ouvrage. Je vais rapporter, en peu de mots, une anecdote

On a peine à concevoir que tant de médecins, d'ailleurs très-instruits, soient si peu raisonnables sur cet objet. La fréquence du pouls, qu'ils regardent comme un signe de force et de diathèse phlogistique, et comme le symptôme caractéristique de ce qu'ils appellent la fièvre, leur en impose souvent, et plus particulièrement dans les maladies chroniques. Mais quelle contradiction de défendre le bouillon aux personnes attaquées de maladies chroniques, et de leur prescrire en

très-singulière, qu'il rapporte dans un de ses ouvrages de médecine, relativement au préjugé des médecins qui interdisent à leurs malades toute espèce de nourriture animale. « Les médecins sont bien inconséquens », disait un jour à M. Weikard un ministre du culte catholique : « lorsque leurs malades ont l'estomac affaibli, ils leur recommandent la nourriture animale le vendredi et le samedi; et s'ils tombent dans une faiblesse plus considérable, si la fièvre survient, ils interdisent alors sérieusement l'usage de cette nourriture, et ils prescrivent les alimens tirés des végétaux, qu'ils regardaient d'abord comme nuisibles. Si la nourriture animale est utile dans les maladies qui dépendent de faiblesse, pourquoi l'interdire dans ces cas? et si la nourriture végétale convient dans la faiblesse, pourquoi en défendre l'usage aux personnes faibles, auxquelles la religion la prescrit dans certains jours »? M. Weikard fut obligé d'avouer, pour toute réponse, que des personnes étrangères à la médecine raisonnaient souvent mieux sur plusieurs objets relatifs à l'exercice de cet art, que les médecins eux-mêmes.

même temps du quinquina, des essences et des extraits !

La nourriture animale est nécessaire dans toutes les maladies accompagnées d'atonie, de maigreur, de faiblesse d'estomac, où il existe des acides dans les premières voies ; dans tous les cas où la circulation est ralentie ou accélérée par l'atonie et le défaut de sang, et où toutes les fonctions sont affaiblies : mais il faut que cette nourriture soit proportionnée aux forces digestives du malade, et qu'elle soit donnée sous forme fluide, lorsque la faiblesse est extrême (1). Le défaut de

(1) Je désirerais que ces préceptes restassent profondément gravés dans l'esprit de quelques médecins partisans du nouveau système, qui, en obligeant les malades à prendre des alimens contre leur volonté, s'imaginent suivre les principes de Brown et de plusieurs médecins distingués, qui recommandent de bien nourrir les malades dans les affections qui dépendent de faiblesse. Il est évident qu'un malade ne pourra être fortifié par les alimens, qu'autant qu'il aura la force de les digérer et de les convertir en un bon chyle ; dans le cas contraire, les alimens les plus nourrissans ne serviront qu'à surcharger l'estomac et à produire de nouveaux accidens. Ce serait donc une absurdité de vouloir obliger un malade attaqué de fièvre putride ou de quelque autre maladie, à manger de la viande, lorsque le défaut absolu d'appétit indique la faiblesse des forces digestives. Je me conduis de la manière suivante dans le traitement des maladies asthéniques. Lorsque les malades éprouvent une faiblesse considérable et

nourriture animale affaiblit les facultés morales et physiques des bramines; l'exemple de ces Indiens prouve que les substances aromatiques ne suffisent pas pour fortifier le corps, lorsqu'elles ne sont pas jointes aux alimens tirés du règne

une grande répugnance pour les alimens, je ne permets que des bouillons bien chauds, auxquels j'unis quelquefois du vin, quand il ne répugne pas au malade. Les gelées et les œufs étant d'une digestion difficile, comme l'observe, entre autres médecins, le célèbre Zuckert, dans son *Traité d'hygiène*, conviendraient peu dans ces cas, et pourraient exciter facilement des nausées, et même le vomissement. Quand les bouillons chauds et les autres remèdes excitans ont commencé à rétablir les forces du malade, je prescris des œufs frais dissous dans du bouillon ou préparés de toute autre manière. Deux œufs préparés avec du vin blanc de notre pays ou étranger, et auxquels on unit du sucre et de la cannelle, forment un aliment tout-à-la-fois agréable et cordial. Lorsque M. Weikard veut remplir la même indication, il fait délayer deux œufs dans une certaine quantité d'eau, et y ajoute une dose convenable d'alkohol ou de rum. Cette boisson soutient le malade, et peut tenir lieu d'alimens; je ne permets du poulet ou du veau que lorsque les forces du malade sont rétablies, et qu'il desire des alimens plus nourrissans et plus solides. Cette nourriture devient un excellent *antiseptique* dans les maladies appelées *putrides*; c'est-à-dire, qu'elle peut contribuer au rétablissement de la santé, en remédiant à la faiblesse qui disposait le corps à la putridité. La nourriture végétale, au contraire, loin d'être un antiseptique, favorise la putridité en augmentant la faiblesse.

animal. Par la même raison, les remèdes excitans ne produiront point l'effet qu'on s'en promet, si leur action n'est pas soutenue par une nourriture animale proportionnée aux forces digestives, et capable d'augmenter la masse des humeurs; cependant elle peut devenir nuisible dans les cas où il existe un excès de vigueur, une trop grande quantité de sang, et une disposition aux maladies sthéniques.

Les viandes perdent beaucoup de leur qualité nourrissante et fortifiante, quand elles sont salées. Le scorbut de mer est produit par le froid et par plusieurs autres causes débilitantes; le défaut de viandes fraîches en rend la guérison très-difficile sur la mer. Les viandes salées ne suffisent pas alors pour réparer le mal qui résulte des autres causes affaiblissantes. Les acides et les végétaux ne servent qu'à corriger la mauvaise qualité des alimens. Quoiqu'on ait beaucoup vanté leur efficacité, ils sont incapables de guérir le scorbut, et ils pourront même être nuisibles, si l'on n'a recours en même temps aux viandes fraîches, au vin, à une chaleur convenable, s'il n'est pas possible de faire respirer au malade un air pur (1), et si l'on n'emploie enfin les

(1) C'est avancer un paradoxe que de nier l'utilité des acides et des alimens végétaux dans le scorbut, lorsqu'une infinité d'observations semblent confirmer l'avantage de ces

autres remèdes excitans. Plus la faiblesse de l'estomac est grande, plus il faut être réservé au commencement du traitement dans l'usage de la

substances contre cette maladie. Quelqu'exactes que puissent être ces observations, je crois avoir des raisons suffisantes pour démontrer que ce n'est point aux végétaux qu'il faut attribuer les succès que quelques médecins ont obtenus dans le traitement de cette maladie. Les causes qui produisent le scorbut sont toutes débilitantes : les principales se réduisent à l'air impur, aux alimens peu nourrissans, tels que les viandes salées et les substances végétales, à l'excès ou au défaut d'exercice, à l'action des différentes passions débilitantes, &c.... Ces causes produisent dans toute l'étendue du corps une faiblesse extraordinaire, qui se manifeste sur-tout dans le système vasculaire et dans les os, comme l'a très-bien prouvé C. F. Hoffman (*Uber den scorbut*). Les vaisseaux n'agissant plus avec assez de force sur le sang, ce fluide précieux perd bientôt sa consistance, se dissout, passe à travers les membranes des vaisseaux trop faibles pour le retenir, s'infiltré dans le tissu cellulaire, et produit ainsi les ecchymoses et les hémorragies. Cette dissolution n'est pas la cause, mais l'effet de la maladie ; elle indique une tendance du sang à la putréfaction, et non pas une putréfaction réelle. La carie des os, les douleurs des articulations, les douleurs pungitives de la poitrine, que des ignorans regardent comme des symptômes de pleurésie, tout enfin indique un état de faiblesse ; l'indication sera donc alors de fortifier. Je laisse maintenant à décider à qui que ce soit si les acides et les végétaux remplissent ce but, ou si l'usage d'une nourriture animale et des autres excitans connus n'est pas plus avantageux. Le lecteur impartial, et exempt de tout préjugé, donnera sans

nourriture animale. On doit commencer d'abord par des bouillons, donner ensuite des gelées, et il ne faut passer à l'usage des viandes que lorsque

doute la préférence à ces derniers moyens. En effet, si Lindet et les autres médecins n'avaient pas éloigné de leurs malades atteints de scorbut les causes qui produisent et entretiennent cette maladie; si, outre le suc de limon, ils n'avaient pas ordonné du vin; si, parmi les végétaux, ils n'avaient pas choisi les plus aromatiques, comme les plantes de la *tétradynamie* qui sont toutes plus ou moins irritantes; s'ils n'avaient pas enfin accordé de temps en temps un peu de viande fraîche à leurs malades, le régime végétal aurait été plus nuisible qu'utile. Si le célèbre Cook préserva du scorbut son équipage, on doit plutôt attribuer cet avantage à la sage prévoyance et à la sagacité de ce capitaine qu'aux choux *acescens* (*sauer kraut*), dont il avait prescrit l'usage dans son vaisseau. Tous ces alimens et ces acides végétaux furent prescrits dans l'intention de s'opposer à la corruption des humeurs qu'on supposait avoir lieu dans le scorbut. Les médecins qui ont existé avant que la découverte de la funeste théorie de la putridité fût aussi généralement adoptée, guérissaient le scorbut avec des remèdes toniques; et plusieurs avaient même entièrement banni de leur pratique l'usage des acides, qu'ils regardaient comme dangereux (*Giornale del signor Brugnatelli, mese di settembre 1794, lettera di G. F.*). J'ai guéri en peu de temps une personne atteinte de scorbut, par le moyen des remèdes excitans, de la viande, &c. sans avoir employé aucune substance végétale, comme le prouvera l'observation suivante.

Ange-Marie Liprini de S. Lanfranco, âgée de onze ans, entra dans l'hôpital de Pavie au commencement de septembre

les stimulus diffusibles auront déjà commencé à rétablir les forces. On donnera aux enfans et aux autres malades très-affaiblis, du bouillon pur ou

1794; elle avait tous les symptômes du scorbut le plus grave : son corps était tout couvert de taches livides; et dès qu'on la touchait, il se manifestait à l'instant une ecchymose. Elle perdait journellement du sang par le nez; et s'il faut en croire ses parens, elle en vomissait aussi souvent. Je passe sous silence les autres symptômes communs à cette maladie. D'après les renseignemens que la malade donna sur les causes morbifiques à l'action desquelles elle avait été exposée, il parut qu'on devait attribuer cette maladie au régime végétal auquel son indigence la condamnait, et au pays humide et marécageux qu'elle habitait. Je prescrivis du quinquina et de la serpentaire de Virginie, du vin, des substances animales faciles à digérer, et pour boisson ordinaire, de l'hydromel, auquel on ajoutait un peu d'eau-de-vie. La malade refusa cette boisson, et elle desirait avec la plus vive impatience de l'eau froide; je m'y opposai, mais inutilement; elle trouva le moyen d'en boire à discrétion : les nausées et le vomissement survinrent bientôt; elle éprouvait de la répugnance pour toute espèce d'alimens, et elle ne voulait prendre qu'un peu de vin. J'ordonnai la décoction et l'extrait de quinquina mêlés ensemble. — On continua ce traitement pendant quelques jours sans en éprouver aucun avantage sensible. Sur ces entrefaites, cette jeune fille chercha à s'enfuir pour retourner chez ses parens; mais à peine était-elle dans la cour de l'hôpital, qu'elle tomba en faiblesse. Elle fut portée de nouveau dans son lit; mais lorsqu'elle fut revenue à elle-même, elle éprouva une prostration de forces inexprimable. Le pouls était à peine sensible, et donnait cent soixante pulsations

mêlé avec du lait, de la soupe ou des bouillies légères. On prescrit le bouillon en lavemens dans les coliques et les constipations opiniâtres qui dépendent de la faiblesse. Le bouillon et le vin réparent avantageusement le sang qu'on a perdu à la suite d'une hémorragie. Enfin leur usage, joint à quelques autres remèdes diffusibles, suffit le plus souvent pour guérir un grand nombre de

par minute. La malade se plaignait d'une soif inextinguible, et ne voulait pour boisson que l'eau froide, qui excitait constamment des vomissemens. Je prescrivis des lavemens faits avec la décoction de quinquina et le camphre; mais au bout de quelque temps elle s'y refusa également: elle resta dans cette situation affreuse pendant quarante-huit heures, sans prendre aucun remède. Irrité de l'opiniâtreté de cette jeune personne, je crus devoir essayer si la sévérité ne produirait pas un meilleur effet que la douceur. Je m'opposai donc sérieusement à ce qu'elle prît de l'eau froide; et outre les lavemens de camphre et de quinquina, je prescrivis la formule suivante:

℥ Musc. un scrupule.

Eau de cannelle spiritueuse. deux onces.

A prendre, par cuiller à café, toutes les huit minutes.

La malade prit ce remède dans l'espace de trois heures; elle le répéta ensuite, et il fut encore réitéré quatre heures après. Trois scrupules de musc et six onces d'eau de cannelle rappelèrent la malade à la vie. La première potion fit cesser en peu de temps le vomissement, et l'on réussit à lui faire prendre du vin et du bouillon. On continua l'usage du remède

maladies asthéniques, et sur-tout celles qu'on appelle fièvres nerveuses ou malignes.

La nourriture animale convient dans toutes les maladies de faiblesse, soit qu'il n'y ait encore qu'une prédisposition, soit que l'affection asthénique existe déjà : elle est utile dans la goutte, dans la dyspepsie, dans les dérangemens d'estomac causés par la débauche, dans l'asthme,

précédent, auquel on ajouta un gros d'extrait de quinquina. Douze heures après, la malade commença à se plaindre de la faim; on lui permit de manger du poulet. Je regardai alors le musc comme superflu, et je prescrivis la formule suivante :

℞ Décoction de quinquina. six onces.
Extrait de quinquina six gros.
Eau de cannelle spiritueuse deux onces.
Sirop de pavot blanc : une once.
A prendre par cuillerée de demi-heure en demi-heure.

La malade continua ce médicament pendant huit jours. Les taches et les autres symptômes du scorbut disparurent entièrement. J'eus alors l'imprudence de suspendre subitement ce remède et d'ordonner des préparations martiales, dont l'usage fut à l'instant suivi d'une hémorragie du nez qui fit perdre à la malade plus de deux livres de sang. Je fus donc obligé d'avoir recours de nouveau à la première formule, de laquelle je retranchai, au bout de quelques jours, l'eau de cannelle, et ensuite l'extrait de quinquina. La malade se rétablit ainsi peu à peu, et elle sortit de l'hôpital parfaitement guérie.

l'épilepsie, l'hydropisie, le rhumatisme chronique (*rheumátalgia*), les maladies pituiteuses, les flux de sang asthéniques, &c.

Les alimens nourrissans, le mouvement souvent répété, l'usage modéré du vin, et les frictions, ont en général la plus grande part à la guérison des maladies dont nous venons de parler. C'est sur-tout quand on prend une grande quantité d'alimens, qu'il est le plus nécessaire d'exciter la transpiration. Les femmes hystériques se trouvent bien d'une bonne nourriture dans l'intervalle de leurs paroxysmes; cependant un grand nombre de personnes, aveuglées par les préjugés, suivent un régime opposé.

Les substances aromatiques augmentent la propriété tonique des alimens tirés du règne animal; mais comme leur stimulus est très-énergique, il ne faut les donner qu'à petites doses. Leur propriété stimulante et échauffante consiste dans le principe résineux et l'huile essentielle qui s'y trouvent contenus. Les substances aromatiques les plus piquantes sont le poivre, le clou de girofle, la noix muscade, &c. Nous comptons de plus parmi les aromates la cannelle, le cardamome, le cumin, la moutarde, le *calamus aromaticus*, l'anis, et plusieurs autres plantes employées dans nos cuisines, comme le thym, la marjolaine, le basilic, &c. Les habitans des pays

chauds font un grand usage des épiceries : comme ils mangent peu , ils suppléent peut-être par ces moyens au stimulus que fournirait une plus grande quantité d'alimens. En effet , une trop petite quantité de nourriture ne stimule pas suffisamment les intestins , d'où résulte l'affaiblissement du mouvement péristaltique et la constipation. Les substances aromatiques peuvent suppléer à ce défaut de stimulus dans les intestins , et s'opposer à la faiblesse indirecte produite par une chaleur excessive.

On se trouve quelquefois mieux , dans les pays chauds , d'un régime végétal , que d'une nourriture animale. Les végétaux contiennent dans ces climats plus de substance nutritive ; ils peuvent de plus s'opposer au stimulus excessif de la chaleur et des autres puissances excitantes.

Il est nécessaire , quand on se trouve dans l'état d'équilibre qui constitue la santé , de tenir le milieu entre la diathèse sthénique et la diathèse asthénique , en prenant une nourriture composée de légumes et de viandes , dont on aura soin de varier la proportion suivant la prédisposition vers l'une ou l'autre diathèse. Quand il y a une abondance réelle de sang , et que la diathèse phlogistique domine , il faut s'abstenir entièrement , pendant quelque temps , de nourriture animale ; et dans le cas contraire , c'est-à-dire dans la

diathèse asthénique , on doit renoncer au régime végétal.

Du Vin.

LE vin mérite , sans contredit , la préférence sur tous les remèdes excitans , par la saveur agréable et les propriétés dont il jouit. Les médecins grecs et arabes avaient parfaitement reconnu cette vérité. Nestor , qui survécut à trois générations , fut ami du vin , comme nous l'apprend Homère. Cornaro , parvenu à une extrême vieillesse , avoue lui-même qu'il ne pouvait plus soutenir ses forces que par le vin. Mais il en a été du vin comme de la nourriture animale : les médecins l'ont défendu indistinctement à leurs malades dans les maladies de faiblesse , et souvent sans aucun autre motif que celui d'interdire quelque chose.

Le vin excite le courage et la gaîté ; il donne de la chaleur et de la force ; il augmente la vivacité de l'esprit ; il anime , il échauffe l'enthousiasme poétique. Homère et Ennius composaient leurs poèmes le verre en main. C'est à l'usage du vin qu'on doit attribuer en partie l'urbanité et le goût pour les arts qui distinguaient les Grecs de tous les autres peuples ; et si depuis ils se sont abrutis sous le gouvernement des Turcs , c'est parce que ces derniers ont proscrit l'usage de cette précieuse boisson , et qu'ils ont fait arra-

cher les vignes. Frédéric Hoffman prétend avoir changé et en quelque sorte renouvelé des tempéramens et augmenté l'énergie de toutes les fonctions, sans avoir recours à d'autres moyens qu'au vin du Rhin long-temps continué, et en suspendant en même temps l'usage de toute autre boisson. Whitacker se servait du vin pour rétablir l'embonpoint, tandis que d'autres qui, en pareilles circonstances, ne buvaient que de l'eau ou de mauvaise bière, étaient réduits à une maigreur extrême. Les médecins feraient bien mieux de donner à leurs malades une certaine quantité de bon vin, remède tout-à-la-fois agréable et tonique, que toutes ces poudres dégoûtantes, ces extraits, et ces teintures, qu'ils prescrivent dans un si grand nombre de maladies.

Camper prétend que les vins de France et d'Allemagne ne parviennent point à une maturité suffisante; mais cette opinion doit, selon moi, souffrir beaucoup d'exceptions. Cependant, quand on se propose d'employer le vin comme tonique, il faut choisir parmi les vins français et allemands ceux qui ont été recueillis dans les meilleures années, et dans les vignobles situés le plus heureusement. Ces vins, unis à l'eau, sont plus propres à rafraîchir et à désaltérer qu'à fortifier; ils peuvent même produire des aigreurs et plusieurs autres inconvéniens chez les personnes faibles,

et ils doivent être peu avantageux dans les maladies asthéniques.

L'eau-de-vie, mêlée avec de l'eau, peut suppléer au vin; cette boisson sera très-avantageuse pour les hôpitaux situés dans les pays où l'on ne peut se procurer de vin.

Les vins les plus forts sont ceux qui contiennent le plus d'alkohol : tels sont, selon moi, parmi les vins ordinaires, les vins rouges de Portugal. On ne buvait en Russie que des vins étrangers et un peu de vin rouge d'Espagne, avant que les puissances de l'Europe eussent déclaré comme contrebande toutes les marchandises de France. On retirait, par la distillation, du vin de Portugal, qu'on ne trouvait pas aussi agréable que le vin français, une grande quantité d'alkohol; l'on remplaçait l'eau-de-vie de France par cet alkohol pour faire des liqueurs : ce qui prouve que le vin de Portugal est plus spiritueux que les autres vins ordinaires.

Cependant les vins de France, tels que ceux de Bourgogne et de Bordeaux, et le bon vin du Rhin, sont des remèdes très-puissans dans les maladies asthéniques.

On observe que les vins qui ont moins de force agissent spécialement sur les voies urinaires. Les vins plus généreux et d'une meilleure qualité ont la propriété d'exciter la transpiration; ce qui prouve qu'ils agissent sur tout le corps. On peut

boire une grande quantité de ces vins sans se sentir le lendemain la tête embarrassée. Le vin, loin de nous appesantir, doit nous rendre plus actifs et plus gais. Les vins choisis de Hongrie favorisent la transpiration, inspirent de l'enjouement, et facilitent le mouvement de tous les organes. Les vins doux et spiritueux, comme ceux d'Italie, de Grèce et d'Espagne, produisent en général le même effet. Lorsque le médecin se propose de fortifier l'estomac, il doit préférer le vin de Chypre, de Canarie et de Madère.

Il y a des vins qui, quoique doux, se conservent pendant long-temps; ce sont les plus spiritueux et les plus purs. Ceux que l'on fait cuire pour prévenir la fermentation et conserver leur saveur douce, sont plus faibles que les premiers.

Tout ce qu'on a dit des autres remèdes stimulans est applicable au vin. Il sera peu avantageux dans les sujets jeunes et robustes; il excitera d'abord une diathèse sthénique, et pourra produire à la fin la faiblesse indirecte. Le vin convient en général aux personnes déjà avancées en âge, aux sujets affaiblis, et à ceux qui sont accoutumés à en faire usage.

Les vins spiritueux stimulent en raison de la quantité plus ou moins grande d'alkohol qu'ils contiennent; leur action est plus prompte et plus énergique que celle des alimens les plus épicés:

c'est une négligence impardonnable, de la part des magistrats, de ne pas punir sévèrement ceux qui altèrent et falsifient de la manière la plus dangereuse un médicament aussi précieux.

L'esprit-de-vin possède à un degré éminent les propriétés que nous avons attribuées au vin. Il est préférable à celui que fournissent les autres substances fermentées; il faut peut-être en excepter le rum et l'eau-de-vie de sucre. L'eau-de-vie de France, et sur-tout celle de Cognac, est communément plus agréable que celle qu'on retire en Allemagne du bled et de la lie de vin. L'alkohol exerce une action prompte et subite dans les cas de lipothymie et de faiblesse accompagnées de mauvaises digestions et de flatuosités. On peut alors l'employer pur ou mêlé avec de l'eau chaude : ce mélange a produit des effets très-promptes et très-heureux dans la goutte, maladie très-analogue à la dyspepsie. L'esprit-de-vin employé extérieurement est très-utile pour fortifier les vaisseaux du corps vivant, et pour préserver de la putridité les corps privés de vie; il sera d'autant plus fort et plus pur, qu'il aura perdu par la distillation, une plus grande quantité de parties aqueuses.

On ne doit, au reste, jamais perdre de vue que les personnes attaquées de faiblesse indirecte peuvent supporter une plus grande quantité de
liqueurs

liqueurs spiritueuses et des stimulans plus énergiques, que celles qui éprouvent une faiblesse directe; la plus petite quantité, dans cette dernière espèce de faiblesse, est plus que suffisante pour produire des douleurs de tête et les autres symptômes causés par un excès de stimulus. Du reste, l'habitude des liqueurs spiritueuses peut produire de grandes variétés dans leurs effets.

Quinquina.

LE quinquina, ainsi que beaucoup d'autres substances, nous parvient souvent falsifié. On communique une saveur amère, par le moyen du suc d'aloès, à des écorces d'arbres communs, qui se vendent ensuite pour du quinquina; il y a des apothicaires qui y mêlent la poudre de gentiane. Malheureusement on ne trouve que fourberie chez les hommes; ils se croient plus éclairés, parce qu'ils sont plus adroits et plus habiles à tromper. On falsifie les médicamens comme on falsifie le vin. Il se trouve des pharmaciens qui ne se font aucun scrupule de tromper le public, dès qu'ils ont acquis une certaine réputation; tant est grande l'immoralité d'un siècle dont on vante les lumières (1)!

(1) Les apothicaires font souvent bouillir le quinquina pour en retirer l'extrait, et le dessèchent ensuite de nouveau

Le quinquina contient un principe astringent uni à un principe amer (1) : on ne doit le prescrire que dans les cas où l'on se propose de fortifier ; car il ne possède aucune des propriétés spécifiques qu'on lui a attribuées si gratuitement (2). Sa propriété tonique le rend très-utile dans l'anasarque et dans les fièvres intermittentes ; il s'oppose à la dégénération des humeurs, en augmentant la force vitale des organes ; enfin il est avantageux dans toutes les maladies vraiment asthéniques, telles que le typhus. Il doit être par la même raison dangereux dans les maladies sthéniques. Il y a eu des médecins assez imprudens pour le recommander dans les inflammations sthéniques et dans les maladies inflammatoires de

pour le vendre. Lorsqu'ils le réduisent en poudre, ils ajoutent assez fréquemment des amandes amères, pour empêcher d'abord qu'il ne se volatilise, et ensuite pour en augmenter le poids.

(1) J'invite ceux qui desireraient connaître une analyse exacte du quinquina, à consulter l'excellent *Traité* de M. Mirabelli, connu avantageusement par plusieurs autres analyses intéressantes. On trouvera de plus dans ce *Traité* plusieurs réflexions précieuses sur l'emploi de cette substance dans la médecine.

(2) Demandez si le quinquina est un spécifique, aux malades qui prennent inutilement plusieurs livres de cette substance.

la poitrine (1). Si ce remède a jamais produit quelque avantage dans ces maladies, c'est une preuve qu'elles n'étaient point inflammatoires, mais asthéniques. Si les remèdes qu'on administre avec tant d'imprudence dans certains cas, ne sont pas toujours mortels, c'est sans doute un bienfait de la providence (2).

Limaille de Fer.

UN médecin d'une profonde érudition a prétendu que, pendant l'usage des remèdes ferrugineux, il était indispensable de faire de l'exercice; il n'en a pas fallu davantage pour qu'un grand

(1) Strack prescrit le quinquina dans les péripneumonies. Cette pratique est louable, lorsqu'elles sont nerveuses; mais le sort des malades est à plaindre, lorsqu'on emploie cette substance dans les péripneumonies inflammatoires.

(2) On ne doit jamais, dans les cas où il existe une grande faiblesse, prescrire le quinquina en substance, parce que l'estomac ne pourrait pas le supporter; il produirait alors des pesanteurs dans ce viscère, des anxiétés, et un état d'irritation dans tout le corps. La décoction plus ou moins forte de cette substance convient mieux dans ce cas. L'extrait de quinquina est presque un remède de luxe: je m'en servais autrefois assez souvent, mais j'en ai abandonné l'usage. Si la faiblesse est excessive, il produit presque autant d'inconvéniens que le quinquina en poudre; et si l'estomac est assez fort pour supporter cet extrait, il vaut mieux alors le donner en substance; on en obtiendra plus d'effet, et il sera moins dispendieux.

nombre de médecins aient répété cette assertion sans y réfléchir. On se refusait à prescrire les préparations martiales, parce que quelques circonstances, ou des affaires domestiques, ne permettaient pas aux malades de faire de l'exercice. Lorsqu'il s'agit de fortifier, l'exercice est sans doute nécessaire. Ainsi, lorsque dans les maladies asthéniques on prescrit le vin, la viande, le quinquina, le fer, ou d'autres substances excitantes, il sera avantageux de recommander en même temps l'exercice. On regarde le mouvement comme indispensable pendant l'usage du fer, pour prévenir chez les malades ces flatuosités et ces rapports produits par un gaz qui exhale une odeur d'œufs pourris; mais des frictions faites sur le ventre, et l'union de quelques substances aromatiques à la limaille de fer, suffiront pour diminuer cet état de flatulence. Il sera encore plus facile de prévenir ces inconvéniens, en prescrivant le fer dans un état oxygéné. Au reste, ces symptômes ne se manifestent que chez quelques malades, et j'ai employé souvent la limaille de fer sans les observer; je la prescrivais sous forme de pilules, ou unie à la cannelle et au sucre, qui peuvent en favoriser la division dans le mortier (1).

(1) L'union de la magnésie avec le fer prévient les rots et les rapports nidoreux. Cette substance absorbe les acides des premières voies. Le fer ne pouvant plus alors être attaqué

En prescrivant le fer sous forme de pilules, on peut en retarder la dissolution, et le rendre ainsi plus susceptible de l'action du suc gastrique. Carminati prétend avoir observé que la limaille de fer produisait des anxiétés quand il existait des acides dans les premières voies. Ces accidens étaient peut-être causés par l'oxidation trop rapide du fer.

Tous les acides peuvent dissoudre le fer, mais son oxide n'est dissoluble que dans l'acide muriatique. Le fer dans l'état métallique est donc préférable à son oxide, quand il s'agit de le prescrire à l'intérieur. M. Gren préfère l'éthiops martial à toutes les préparations de fer; l'éthiops martial n'est que légèrement oxygéné, mais il l'est au degré nécessaire pour qu'il ne puisse produire aucun des inconvéniens dont nous avons déjà fait mention. On peut préparer ce remède en prenant de l'oxide de fer, auquel on mêle une petite quantité d'huile fixe; on expose ensuite le tout à un feu doux dans un vaisseau fermé. Ce mélange ne doit pas se fondre, parce que l'oxide passerait alors à l'état métallique; il suffit qu'il éprouve le degré de chaleur nécessaire pour que l'huile prive

par les acides, il ne s'y développe aucun gaz. Les médecins ont souvent observé de mauvais effets du fer, parce qu'ils le donnaient à trop grandes doses. Je n'en prescrivis que six grains en commençant, et jamais plus de quinze.

l'oxide de la portion d'oxygène qu'il faut lui enlever pour le faire passer à l'état d'éthiops. On peut aussi suivre dans cette préparation la méthode de Lemery; mais elle exige beaucoup de temps et de patience.

Il est vraisemblable que les molécules du fer passent dans les vaisseaux avant d'être entièrement dissoutes, qu'elles les stimulent et les fortifient, et qu'elles produisent peut-être ainsi le changement favorable qui se fait dans le coloris du malade et dans ses humeurs (1).

Le fer est un remède tonique très-favorable à l'estomac; mais lorsque ce viscère est faible et très-sensible, il faut donner d'abord cette substance à petites doses. Le fer détruit les acides des premières voies; il ranime les sécrétions et

(1) Je vais rapporter un fait très-singulier, qui prouve évidemment que le fer est porté dans la masse du sang sans éprouver une altération complète. Une dame de P... prit pour diverses incommodités de la limaille de fer, d'après l'avis d'un habile médecin. Elle se vit forcée, après avoir pris une petite quantité de ce remède, de changer tous les jours de bas, parce qu'ils se noircissaient dans le soulier. Ce phénomène devint plus sensible à mesure qu'elle continua l'usage du fer : de sorte qu'elle fut toujours obligée de changer de bas de temps en temps. Le médecin, à qui la malade fit part de ce qui lui était arrivé, s'assura, par les moyens connus, que la couleur noire dont se teignaient les bas était due au fer.

les excrétiions ; il arrête , au contraire , par sa propriété tonique , les excrétiions causées par la faiblesse , telles que les hémorragies , les pertes involontaires de semence , &c. Il est donc utile dans les affections asthéniques , et nuisible dans les maladies sthéniques. C'est une erreur de croire que le fer soit dangereux aux phthisiques. J'ai prescrit , il y a plus de vingt ans , la limaille de fer à une femme attaquée de phthisie confirmée , avec un succès si étonnant , que son médecin ordinaire , qui l'avait jugée au troisième degré de cette maladie , desira savoir quel remède avait pu produire cet effet aussi prodigieux : mais on ne continua point l'usage de ce remède ; et cette femme , qui au reste était peut-être dans un état incurable , mourut quatre ou cinq ans après.

J'ai souvent prescrit avec succès la limaille de fer dans des hémorragies utérines ; pourquoi ne la prescrirait-on pas de même dans les autres hémorragies produites par la faiblesse ? Le préjugé qui proscriit l'usage du fer dans la phthisie , vient peut-être de ce qu'on regarde comme un signe constant de la diathèse phlogistique la fréquence du pouls et la chaleur fébrile qu'on observe dans cette maladie , ou peut-être encore de la répugnance qu'inspire le fer , parce qu'on fabrique avec ce métal des instrumens piquans et tranchans , dont l'action sur le corps humain produit

nécessairement l'effusion du sang. Salvadori prescrit dans la phthisie des exercices violens et une nourriture succulente. Je conseille aussi le mouvement en plein air, mais jamais un exercice violent et capable de fatiguer. On a vivement combattu la doctrine de Salvadori, et sur-tout en Italie. Cependant voici un exemple qui lui est favorable. Un médecin allemand qui se trouvait dans un état de faiblesse et de maigreur considérable, et était sujet à un crachement de sang, s'efforça de parcourir à pied un espace peu considérable (deux milles); il fit le lendemain une marche plus longue; il l'augmenta ensuite successivement: il parvint par ce moyen à rétablir sa santé, et n'éprouva plus aucun symptôme d'hémoptisie.

Vitriol de Mars (sulfate de fer).

Le sulfate de fer est beaucoup plus astringent que le fer lui-même; il est très-avantageux lorsqu'on se propose de modérer les excrétions et de fortifier les organes trop relâchés. Le fer et le vitriol de Mars sont aussi employés utilement comme toniques contre les vers. Je me suis servi avec avantage du vitriol de zinc pour remédier à l'excessive mobilité des fibres.

Scille.

La scille contient un principe âcre qui la rend très-stimulante: ce principe perd de sa force par

une dessiccation trop considérable, et, sous ce rapport, il a de l'analogie avec la racine d'*arum* (*arum maculatum*). Les propriétés de la scille n'avaient point échappé à Dioscoride : cette substance, prise en petite quantité, stimule spécialement les glandes muqueuses de la poitrine et les voies urinaires; ce qui lui a mérité la préférence dans les maladies asthéniques et pituiteuses qui affectent la poitrine, et dans l'hydropisie. Elle excite aussi souvent une transpiration abondante; elle irrite l'estomac et les intestins, et fait naître le vomissement et la diarrhée quand elle est donnée à grandes doses : c'est pourquoi, lorsqu'on veut qu'elle agisse comme diurétique et incisive, il faut la prescrire à petites doses, commencer par un grain, puis un grain et demi, et s'élever ensuite à des doses plus considérables; on doit en diminuer la quantité aussitôt qu'elle devient purgative, parce qu'elle agit moins alors sur les voies urinaires, et qu'elle peut affaiblir. J'ai coutume de l'unir au gingembre, au safran, et quelquefois à l'opium. On ne doit jamais la prescrire avec les sels neutres.

La scille en substance est préférable à son extrait. Depuis plusieurs années, j'ai banni tous les extraits de ma pratique; je ne m'en sers que pour former des pilules, et les sirops peuvent remplir le même objet. Les extraits préparés de

la manière ordinaire ont peu de propriété : le médecin n'est jamais assuré si l'apothicaire les a préparés à la manière de la Garaie ou au bain-marie ; je préfère donc les médicamens en substance.

On trouve dans les Pharmacopées la manière de préparer le vin, le miel et le vinaigre scillitiques.

Il y a un préjugé répandu dans les écoles contre la scille ; on cherche à persuader aux étudiants que son usage long-temps continué peut produire la dissolution et la putréfaction des humeurs. Un médecin éclairé saura prévenir ces inconvéniens réels ou imaginaires. La scille n'est pas, strictement parlant, un remède résolutif et dissolvant ; elle n'agit que comme stimulant. Son usage trop long-temps continué peut occasionner la faiblesse indirecte, comme l'abus du vin cause le tremblement et l'atonie, quoique cette liqueur n'ait pas la propriété de produire ces effets. L'usage immodéré de la scille épuise l'excitabilité ; et dans ce cas cette substance, quoique donnée à grandes doses, n'exercera qu'une action faible ou presque nulle. Si la maladie compliquée d'une nouvelle faiblesse continue son cours, s'il survient une dissolution et une extravasation des humeurs : on ne manque pas alors de regarder comme l'effet ordinaire de la scille, ce qui n'est que celui

d'une irritation trop violente et d'un stimulus excessif. Le médecin philosophe qui administrera ces remèdes avec prudence, qui saura en diminuer à propos la dose, en suspendre l'usage, leur en substituer d'autres, et revenir ensuite aux premiers, n'aura point à se plaindre de leurs mauvais effets.

Des Gommés et des Gommés résines.

COMME la gomme ammoniacque, le galbanum et la myrrhe contiennent un principe huileux et résineux qu'il est facile de reconnaître à leur odeur, ces substances stimulent avec une grande activité; ce n'est même que par leur propriété stimulante et échauffante qu'ils agissent comme résolutifs, antispasmodiques, diurétiques, sudorifiques et emménagogues. On recommande extérieurement la gomme ammoniacque pour favoriser la suppuration et la résolution des tumeurs : on la conseille contre les fongus des articulations, &c. Quant à l'usage interne, cette gomme peut suppléer à toutes les autres. Il est sans doute inutile d'observer que ces remèdes ne doivent être employés que dans les maladies asthéniques, et qu'on pourrait même s'en abstenir dans ces cas (1).

(1) J'ai souvent prescrit avec succès la myrrhe dans la chlorose, lorsque l'excitabilité n'est pas excessive, et que

Mercur.

LE mercure guérit les maladies vénériennes, comme le quinquina guérit les fièvres intermittentes. Il y a des symptômes vénériens qui résistent à toute espèce de préparations mercurielles, comme il y a des fièvres intermittentes qui résistent au quinquina. Hunter a vu des ulcères vénériens guéris par une bonne nourriture, un air pur et l'exercice (1). D'autres médecins ont guéri par l'opium et les remèdes excitans, des maladies vénériennes rebelles au mercure (2).

les malades supportent facilement ce remède. Il est tout-à-la-fois *permanent* et *diffusible*, et il devrait être moins négligé dans la pratique.

(1) On peut ajouter aux observations d'Hunter celles de notre célèbre professeur Nessi, qui, par la seule application externe de l'opium, a guéri un nombre infini d'ulcères vénériens.

(2) M. Michaelis (*Medical Communications*, vol. I) cite un grand nombre de maladies vénériennes parfaitement guéries par l'opium. J'ai moi-même guéri, l'année dernière, dans mon hôpital, une femme atteinte d'une maladie vénérienne, par le moyen des excitans, et sur-tout de l'opium. Son mari était attaqué de la même maladie. La malade avait d'abord éprouvé des ulcères aux parties génitales; et comme elle n'avait jamais pris de mercure, on peut assurer qu'elle ne fut guérie que par les excitans. Cette observation est rapportée dans mon ouvrage intitulé, *Ratio instituti clinici*, cap. II.

L'opium, le bon vin, un bon air, et d'autres fortifiants, ont aussi guéri des fièvres intermittentes, contre lesquelles le quinquina avait été employé inutilement. Ainsi le mercure n'est pas un remède plus spécifique contre la maladie vénérienne, que le quinquina contre les fièvres intermittentes.

Les ouvriers qui travaillent aux mines de mercure, à Almada en Espagne, sont attaqués très-fréquemment de maladies vénériennes et vermineuses, quoique ces hommes, et sur-tout les fondeurs, avalent une si grande quantité de mercure, qu'il s'en trouve des globules dans leurs excréments. Ambroise Morales prétend avoir vu du mercure sortir des os qu'on avait cassés à l'ouverture des tombeaux. Il est à présumer que le mercure est légèrement oxygéné, lorsqu'il produit des effets nuisibles; en effet, il est presque sans action tant qu'il reste dans l'état métallique. Jussieu, étant allé visiter ces mines de mercure, fut attaqué, ainsi qu'un prêtre qui l'accompagnait, d'aphtes à la bouche et de salivation. Le directeur de ces mines leur assura que les personnes qui passaient quelque temps dans les magasins de mercure éprouvaient le même effet. Je suis persuadé que l'usage externe et interne du mercure ne préserve point de la maladie vénérienne; ce qui devrait cependant avoir lieu, si ce remède était un antidote contre cette maladie.

Le mercure crud n'exerce sur notre corps d'autre action irritante que celle qui résulte de son poids et de son mouvement. Pour qu'il agisse comme stimulant, il faut qu'il soit réduit à l'état d'oxide ou de sel. Si l'absorption du mercure occasionne, dans les mines, des aphtes, la salivation, un état de phlogose et des ulcères dans la bouche, on doit attribuer ces inconvéniens à un oxide léger de mercure qui se manifeste sous la forme d'une poudre noirâtre, et qui est produit par la chaleur et le frottement qu'éprouve ce métal. Peut-être aussi que l'action du feu et de l'air produit un oxide mercuriel plus parfait, d'un rouge vif, et dont l'énergie est plus considérable. Il est encore possible que le mercure crud puisse devenir corrosif, et produire tous ces mauvais effets, quand il est absorbé par des sujets cachectiques, et dont les humeurs sont *acescentes*.

Le mercure ne produit souvent, chez d'autres ouvriers, que des tremblemens qui ne sont peut-être causés que par le mouvement continuel de ces globules, et la compression qu'il exerce sur quelques parties très-sensibles. Cette conjecture semblerait appuyée par la disparition de ces tremblemens, lorsque les ouvriers qui en sont affectés s'éloignent pendant quelques jours des mines et des fourneaux qui s'y trouvent, et qu'ils évacuent ces globules par les selles et les autres excrétiions.

Les ouvriers des mines de l'Istrie perdent, par les sueurs qu'ils éprouvent en passant dans des souterrains plus chauds, le mercure qu'ils ont absorbé.

Le mercure très-divisé, très-oxidé, et réduit à l'état de sel, exerce sur le corps une action fortement stimulante; il augmente la force du pouls, et il excite les excrétions et les sécrétions; il produit, d'après la manière dont il est préparé, un stimulus plus énergique sur certains vaisseaux et certains organes que sur d'autres parties, et tend en général à irriter les organes salivaires et à en exciter les sécrétions; il produit sur-tout cet effet quand il est sous la forme d'oxide imparfait, ou réduit en poudre très-fine, comme le *mercure soluble, cendré, alkalisé, l'éthiops minéral, l'onguent mercuriel*, et même le *mercure doux*.

Quand il est parfaitement oxidé, comme le *mercure précipité* et le *turbith minéral*, il affecte plus particulièrement l'estomac et les intestins, et produit le vomissement et la diarrhée: réduit à l'état de sel, il agit spécialement sur les vaisseaux destinés à la sécrétion de l'urine. Les sels qui résultent de son union avec les acides végétaux, ne produisent pas de violens effets. Il n'en est pas de même quand il est combiné avec des acides minéraux; il acquiert alors l'énergie

la plus violente, et il peut, donné à grandes doses, agir comme un poison local, ou du moins porter sur l'estomac un stimulus violent et immédiat, et exciter le vomissement et la diarrhée : tel est le *mercure sublimé et nitré*.

Ces préparations mercurielles agissent sans doute sur tout le système ; mais elles affectent cependant plutôt un organe que l'autre : on peut diminuer cette espèce d'affinité en dirigeant leur action vers d'autres parties ou sur tout le système. Le camphre et l'opium s'opposent à la salivation, en déterminant vers la peau l'action du mercure ; la chaleur et les boissons sudorifiques produisent le même effet. Le mercure légèrement oxidé sera peut-être plus avantageux chez les jeunes gens, dans les climats chauds, et lorsque la maladie est récente : il est plus utile aux vieillards et dans les pays froids, quand il a éprouvé une oxidation parfaite.

D'après les observations de Torrez de Moncada, le mercure excite d'autant plus difficilement la salivation, qu'il est appliqué sur une surface plus étendue ; il est donc nécessaire d'étendre le plus qu'il est possible les frictions mercurielles.

Le mercure guérit mieux les maladies vénériennes que tous les autres remèdes, parce que son action s'étend plus généralement sur tout le corps, et spécialement sur les vaisseaux sécrétoires

toires et excrétoires. On pourrait donc essayer l'utilité de la scille dans ces maladies, puisque cette substance semble jouir aussi de la propriété d'exciter les sécrétions et les excrétions.

Hunter prescrivait l'usage du vin et une bonne nourriture, afin de seconder l'action du mercure. Moscati assure pareillement qu'on guérit plus facilement les maladies vénériennes en prescrivant chaque jour au malade une légère friction d'onguent mercuriel, et en recommandant en même temps une bonne nourriture. Cette méthode prouve qu'on regarde la vérole comme une maladie asthénique.

On a reconnu l'efficacité du mercure dans l'asthme, dans les fleurs blanches, dans les fièvres intermittentes, et en général sa propriété stimulante le rend utile dans toutes les maladies de faiblesse. Il exerce contre les vers à peu près la même action que le fer et le vitriol de Mars (sulfate de fer), qui, comme tous les autres toniques, sont presque tous anthelminthiques. Le mercure ne produit aucun avantage chez les personnes attaquées d'affections vermineuses, qui prennent une mauvaise nourriture pendant son usage, comme on l'observe chez les forçats d'Almada. Il en est de même de beaucoup d'autres remèdes qu'on prescrit inutilement, si leur action n'est pas secondée et soutenue par les autres

forces excitantes. Les médecins, voyant l'effet inégal des remèdes les plus accrédités, ont multiplié à l'infini les causes des maladies. Tel remède, disent-ils, est utile dans les maladies produites par la cause *a*, et tel autre dans celles qui viennent de la cause *b*, et ainsi de suite jusqu'à la lettre *z*; mais l'incertitude des remèdes et des théories reste toujours la même, et les malades sont traités aussi mal qu'auparavant.

La vérole est une maladie asthénique qui ne peut être avantageusement combattue que par un remède universellement stimulant. La gonorrhée peut avoir dans le principe un caractère inflammatoire, si sur-tout elle attaque un sujet qui se trouve dans une disposition sthénique; cela est du moins vraisemblable, puisqu'elle produit d'abord une inflammation locale : mais il y a une grande différence entre la vérole et la gonorrhée.

L'effet stimulant du mercure porté trop loin peut exciter dans le corps un état phlogistique, et produire une inflammation; enfin son action excessive, ou trop long-temps continuée, peut occasionner une faiblesse indirecte qui se portera spécialement sur les vaisseaux sécrétoires: de là l'engorgement, la stagnation et l'altération des humeurs, les inflammations locales asthéniques; en un mot, tous les effets qu'on attribue

au mercure. Le malade souffre beaucoup dans ces circonstances, et ne fait aucun pas vers sa guérison. La salivation n'est peut-être elle-même qu'un effet de la faiblesse indirecte des glandes et des vaisseaux salivaires : elle est, en effet, constamment précédée de symptômes d'irritation et de diathèse inflammatoire.

Il faut, dans ce cas, varier les préparations mercurielles et recourir à d'autres remèdes ; c'est-à-dire, appliquer un stimulus moins actif que celui qui a donné lieu à la faiblesse indirecte, et passer ensuite à l'usage des autres remèdes excitans et toniques. Les purgatifs et les autres remèdes affaiblissans seront indiqués dans les cas où le malade n'éprouve encore qu'une tendance à la faiblesse indirecte, qu'on prévient alors en modérant l'excitement excessif.

On pourra facilement, d'après tout ce qui a été dit jusqu'ici, déterminer soi-même les cas où il convient de faire précéder par des saignées et des purgatifs l'usage du mercure. Ces derniers moyens ne sont indiqués qu'au commencement de la maladie, quand le malade se trouve dans une prédisposition phlogistique, et pour empêcher que le mercure ne produise alors une maladie sthénique ou la faiblesse indirecte. Une affection vénérienne profondément enracinée dans tout le système présentera les symptômes non équi-

voques d'une maladie asthénique. J'ai vu souvent des maladies vénériennes rebelles à tous les remèdes, parce que les malades qui en étaient atteints respiraient habituellement un mauvais air, se nourrissaient mal, et enfin parce qu'ils n'employaient aucun des moyens propres à combattre l'affection asthénique.

Aloès.

J'AI déjà, dans mes autres ouvrages, parlé avec avantage de ce suc amer et échauffant. L'aloès stimule spécialement le tube intestinal et les vaisseaux abdominaux : donné à petites doses, il stimule doucement les intestins, et il les débarrasse des matières qu'ils contiennent. Il faut en suspendre l'usage lorsqu'il excite des tranchées ou des ardeurs d'urine. Les préparations aloétiques excitent les évacuations alvines, et remédient à la constipation produite par la faiblesse du tube intestinal. L'aloès peut encore être employé extérieurement comme stimulant.

Le maréchal de Turenne raconte dans ses Mémoires, qu'il avait rétabli, par l'usage des aloétiques, ses forces épuisées. Après avoir consulté inutilement plusieurs médecins, et avoir pris vainement différentes eaux minérales, il commença à faire usage d'une préparation aloétique, appelée communément *élixir de Garus*.

Cet élixir a une saveur agréable ; il possède une propriété tonique , et il provoque les selles. J'en ai fréquemment substitué l'usage en Russie à celui de la liqueur de Dantzic , que les Russes ont coutume de prendre avant le repas ; mais j'étais obligé d'y ajouter une quantité d'esprit-de-vin plus considérable que celle qui est prescrite dans les Pharmacopées , parce que les liqueurs spiritueuses de France et d'Italie paraissent trop faibles aux habitans de Pétersbourg.

L'aloès étant un remède stimulant et échauffant , ne doit être prescrit que dans les affections vraiment asthéniques. On l'emploie avec succès dans les cas d'atonie du tube intestinal et de constipation , et il provoque les évacuations alvines sans affaiblir comme les autres purgatifs. Les succès que Frédéric Hoffman nous assure en avoir éprouvés dans les crachemens de sang et dans les hémorroïdes , prouvent que ces affections dépendaient de la faiblesse. Je l'ai prescrit moi-même assez souvent dans plusieurs asthénies , et dans certaines phthisies et hémoptysies , lorsqu'il y avait constipation.

On remarque parmi les remèdes stimulans certaines substances , auxquelles on attribue la propriété d'exciter plus spécialement l'estomac et le système nerveux. Les plus usitées sont *la valériane , la serpentaire , la zédoaire ,*

le galega, le costus, l'angélique, l'impératoire, le calamus aromaticus, le helenium, le quassia, la cannelle, la noix muscade, les semences carminatives, &c. Celui qui desire varier ses prescriptions, peut choisir parmi ces remèdes ceux qui lui conviennent le plus.

Safran.

LE safran est un léger stimulant qui mérite une attention particulière. On peut le prendre en infusion ou en poudre. Il contient une huile essentielle ; il stimule doucement sans produire la constipation : quant à son extrait, je le mets au nombre des remèdes inutiles.

Musc, Ambre et Castoréum.

CES substances contiennent une huile essentielle très-pénétrante ; elles sont volatiles, amies des nerfs, et elles excitent très-promptement : mais plusieurs femmes hystériques n'en peuvent supporter l'odeur, sur-tout celle du musc (1).

(1) Parmi les excitans les plus usités, le musc est celui que je préfère. Cet excellent remède, prescrit à une dose convenable, a guéri des fièvres nerveuses qui avaient résisté à tous les autres excitans. Quarin recommande sur-tout le musc quand le pouls est petit et serré. J'ai cependant reconnu son utilité dans quelques circonstances où le pouls était mou et plein. Nous sommes malheureusement obligés de nous servir souvent d'un musc falsifié et de mauvaise qua-

Le Camphre, la Menthe ordinaire et la Menthe poivrée.

CES médicamens produisent d'abord, comme on le sait, un sentiment de froid, et excitent ensuite la transpiration. On a cru que le camphre, uni avec le nitre, était un remède rafraîchissant; cette idée vient sans doute de l'opinion qu'on s'était formée sur l'inflammation qu'on attribuait à l'obstruction des vaisseaux. La propriété antiseptique qu'on a supposée au camphre, l'a fait adopter généralement dans la pratique; il est difficile à digérer, et il produit souvent des rapports: je ne le conseille que très-rarement, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur. Quelques médecins, et entre autres Cullen, lui attribuent des effets peu certains (1).

lité. M. Gren, en comparant la cherté de ce remède dans la Chine avec le prix qu'il coûte en Europe, n'est pas éloigné de croire que tout le musc qui se vend en Europe est falsifié (Gren, *Pharmacologie*, tome 1^{er}, page 164). Le musc se vend en Chine au poids de l'or. (Hammann, *Kenzeichen der güte und verfälschung der arzneimittel*).

(1) On a disputé avec beaucoup de chaleur sur la propriété du camphre: les uns l'ont regardé comme un excitant; d'autres comme un sédatif. On a adopté cette dernière opinion, parce qu'on a observé qu'il rafraîchit et qu'il diminue la fréquence du pouls. Si l'on réfléchit que la fréquence du pouls et l'augmentation de la chaleur de la peau sont sou-

Alkali volatil.

L'ALKALI volatil est un remède qui stimule avec une grande rapidité; il ranime avec une grande efficacité la force vitale, et il peut produire d'heureux effets dans les asphyxies, les spasmes, la léthargie, dans la paralysie, et dans le typhus porté à un grand degré de malignité. Le stimulus diffusible de l'alkali le rend aussi très-utile dans les affections vénériennes; je puis

vent des symptômes de faiblesse, on concevra facilement comment le camphre agit en calmant ces symptômes. Certes, il ne produit pas de tels effets par une propriété sédative. Le vin peut aussi diminuer, dans certains cas, la fréquence du pouls: dirons-nous pour cela qu'il est un sédatif? Les personnes sensibles ont de la peine à supporter le camphre: cependant, lorsqu'il est donné à petites doses et à des intervalles rapprochés, il ne produit aucun des inconvéniens qu'on lui attribue. Je le prescris souvent à la dose de deux gros en vingt-quatre heures, je vais même quelquefois jusqu'à une demi-once. J'ai coutume de le diviser dans la gomme arabique et dans une décoction de quinquina. Le camphre est utile dans toutes les affections asthéniques, et par conséquent nuisible dans les maladies sthéniques, quoi qu'en dise Werlhoff. Les péripneumonies guéries par le camphre étaient nerveuses et malignes, comme on peut s'en assurer en consultant les ouvrages de Baglivi. Il y a des médecins qui prescrivent le camphre et la saignée tout-à-la-fois: c'est d'un côté affaiblir le malade, et de l'autre le fortifier.

du moins assurer que je l'ai employé avec succès dans ces cas (1).

Éther.

L'ÉTHER est un stimulant agréable, efficace et très-volatil; c'est avec le sucre que je l'administre le plus fréquemment. Comme les substances qui s'évaporent promptement produisent du froid, on s'est imaginé que l'éther, qui est très-volatil, pouvait être un tonique très-rafraîchissant, appliqué sur des parties enflammées: quelle bizarre théorie!

Les huiles essentielles sont regardées comme des remèdes volatils très-stimulans, et elles peuvent agir avec beaucoup de rapidité dans les maladies asthéniques. Les principales sont les huiles essentielles de cannelle, d'absinthe, d'anis, de citron et de cajeput.

L'Opium.

L'OPIMUM est ce remède puissant par lequel Brown s'est le plus particulièrement distingué,

(1) J'emploie rarement le sel de corne de cerf, à cause de la répugnance et du dégoût qu'il inspire. Cependant je le prescris à des doses assez considérables dans certaines fièvres nerveuses, et j'en ai observé dans ces cas des effets surprenans. L'usage de l'alkali volatil caustique est sujet à des inconvéniens; il perd de son activité quand il est délayé dans une trop grande quantité d'eau; et s'il est trop peu délayé, il peut enflammer la gorge.

et sur l'action duquel on ne sera pas d'accord d'ici à long-temps. On sait que ce médecin, loin de le considérer comme un sédatif, le regardait comme un puissant stimulant. Le collège de médecine d'Edimbourg a fait placer à l'université la statue de Brown avec son épigraphe favorite : *Opium me hercle non sedat*. Cette inscription fut critiquée dans quelques journaux, et par plusieurs médecins allemands, qui la regardèrent comme une preuve de l'ignorance de ce collège (1).

Un des argumens les plus forts que Brown emploie pour prouver la vertu excitante de l'opium, est tiré de l'usage qu'en font les Turcs pour exciter leur courage et leur gaîté : le vin, ou toute autre liqueur spiritueuse, peut produire le même effet.

Je vais maintenant rapporter quelques observations que j'ai eu lieu de faire sur l'usage de l'opium. Il y a environ douze ans que j'en fis prendre à deux personnes en même temps pendant deux mois : l'une d'elles éprouva de la démangeaison et une légère éruption cutanée : l'autre fut exempte de ces inconvéniens ; mais elle

(1) Je puis annoncer aux adversaires de Brown, comme une nouvelle très-satisfaisante pour eux, que l'on n'a point élevé à Brown le monument dont parle notre auteur, et qu'il en est de même de celui qu'on voulait ériger en l'honneur de Cullen vis-à-vis celui de Brown.

me disait souvent qu'elle se sentait un courage et une vigueur extraordinaires.

Plusieurs phthisiques, et d'autres malades très-affaiblis, ne pouvaient assez me remercier de la nuit agréable que je leur avais procurée avec l'opium; ils croyaient avoir *goûté les délices du paradis* (1) : d'autres se plaignaient, pendant l'usage de ce remède, d'un assoupissement pénible et inquiet. Il inspirait de la gaîté à un certain nombre, et il leur faisait perdre quelquefois entièrement le sommeil. Quelques-uns souffraient des maux de tête, et étaient altérés après avoir pris de l'opium : un grand nombre se plaignaient de constipation et de sueurs nocturnes. Je l'ai vu aussi faire perdre l'appétit, et produire une atonie considérable et la faiblesse indirecte, qui est l'effet de l'excès des excitans. J'ai observé que le laudanum occasionnait au même malade un grand abattement, ou qu'il excitait la gaîté et un état de veille agréable, suivant qu'il avait été fourni par tel ou tel pharmacien. Cette différence d'effets était

(1) Cette expression est commune à plusieurs personnes de différentes nations : il serait à désirer que les médecins rapportassent fidèlement les expressions dont se servent leurs malades; expressions qui, quoique souvent grossières, sont plus exactes et plus justes que celles qui se trouvent dans les ouvrages de médecine.

peut-être produite par l'altération de l'opium; je l'ai vu arrêter l'expectoration chez quelques phthisiques, et la rendre plus facile chez d'autres.

Un homme de lettres, réduit à un état de consommation, m'a assuré que sans opium il n'était pas susceptible d'application : il était en même temps phthisique et hypocondriaque. J'ai eu un ami très-vif et très-enjoué, qui prenait chaque jour de l'opium. J'ai prescrit avec succès le laudanum liquide, uni à la liqueur anodyne d'Hoffman, à un jeune homme affecté de palpitation et d'hémorragie du nez, qu'on avait essayé de guérir par de fréquentes saignées; j'ai guéri avec l'opium une femme en couche, attaquée d'un tétanos produit par le froid; enfin j'ai administré le laudanum liquide avec succès dans des cas d'hystérisme.

J'ai guéri souvent en très-peu de temps, avec l'opium, des fièvres intermittentes rebelles aux moyens ordinaires : je prescrivais dans ces cas le vin, une nourriture animale, et un bon air; je faisais prendre au malade, avant le paroxysme, vingt gouttes de laudanum liquide, et je lui ordonnais de se mettre au lit. L'accès était constamment plus court, et se terminait par des sueurs abondantes. A l'approche du second accès, je faisais répéter la même dose de laudanum, et j'ai été rarement forcé d'en user plus de deux fois.

J'ai guéri de cette manière un grand nombre de fièvres intermittentes récentes (1). Un prince de Géorgie, jeune et livré à la débauche, parut faire exception. Il était attaqué d'une fièvre très-violente, qui l'avait réduit à une faiblesse considérable. L'opium, loin de le fortifier, parut augmenter l'abattement; cependant les accès diminuèrent, mais ils ne cessèrent entièrement qu'après l'usage des autres remèdes excitans.

J'ai connu un Anglais attaqué de spasmes, de goutte et de paralysie, qui prenait à-la-fois deux à trois cents gouttes de laudanum liquide (2). Une aussi grande dose de ce remède ne lui causait ni assoupissement ni mal de tête. Une femme qui éprouvait de violentes douleurs de dents, commença à faire usage de laudanum liquide, et finit par en prendre une once par jour sans en être incommodée.

Je ne me suis aperçu que fort tard que

(1) Si quelque remède méritait le nom de spécifique dans les fièvres intermittentes, ce serait certainement l'opium. Si l'on veut s'en convaincre, on peut consulter une note que j'ai ajoutée au second tome de l'ouvrage de Jones, et une dissertation que j'ai publiée sous le titre de *Lettera ad un amico sopra alcuni punti di medicina*.

(2) L'illustre Moscati traite présentement, à Milan, une femme attaquée d'un cancer à la matrice, et il lui fait prendre une once d'opium par jour, en deux doses.

l'opium donné à petites doses dans la faiblesse directe agissait avec une grande violence, mais qu'on peut en prendre sans inconvénient une plus grande quantité dans la faiblesse indirecte (1).

(1) Cette observation est bien juste et bien intéressante; en effet, l'opium est souvent très-nuisible dans les cas de faiblesse indirecte, où l'excitabilité trop abondante ne peut pas supporter l'action d'un stimulus aussi énergique. C'est pourquoi je compte peu sur ce remède dans les fièvres nerveuses produites par un défaut de stimulus. J'ai vu dans ces cas l'opium donné à petites doses augmenter tous les symptômes, et produire un état soporeux. Les différens éthers, le camphre, le musc et le vin, sont alors plus convenables. Quand, par le moyen de ces remèdes, l'excitabilité excessive est un peu diminuée, et qu'elle est ainsi devenue susceptible de recevoir des stimulus plus actifs, l'opium devient alors très-avantageux : aussi les médecins en approuvent-ils l'usage dans les fièvres nerveuses, lorsque le malade est un peu fortifié, et qu'il est tourmenté par l'insomnie. Dans les maladies, au contraire, qui dépendent de faiblesse indirecte, on peut ordonner une dose plus considérable des remèdes dont on vient de faire mention; cependant on doit toujours être réservé dans leur usage. J'ai observé que les malades supportaient très-bien l'opium, et qu'ils en éprouvaient les plus grands avantages dans les fièvres nerveuses causées par l'abus du vin ou de tout autre stimulus; on peut aussi employer l'opium à grandes doses dans les affections convulsives produites par des stimulus trop énergiques; j'en ai prescrit une quantité considérable dans une affection hystérique occasionnée par une colère violente, avant de pouvoir en obtenir l'effet que je desirais. On peut sans danger employer l'opium

J'ai prescrit avec succès à des personnes menacées d'hydropisie ou de phthisie pulmonaire, de spasmes ou de quelque autre affection asthénique, huit à dix gouttes de laudanum liquide, que le malade prenait de quart-d'heure en quart-d'heure; si cette dose paraissait trop forte, si elle portait à la tête, je remédiais à ces accidens par le café, quelquefois par le vin, et même par les acides (1).

à des doses énormes dans l'espèce de tétanos qui survient aux blessures des habitans des pays chauds, où le malade est ordinairement affaibli par la douleur, les veilles, &c. L'opium est un remède très-puissant, et peut être donné impunément à une dose très-considérable, dans la faiblesse indirecte qui est l'effet de quelque poison. J'ai cité un fait qui confirme cette assertion, dans la dernière note que j'ai ajoutée au premier tome de l'ouvrage de Jones. On doit conclure de tout ce que nous avons dit, qu'il faut prescrire avec une grande réserve l'opium dans la faiblesse directe, qu'il faut dans ces cas le donner d'abord à très-petites doses, ou s'en abstenir tout-à-fait, tandis que dans la faiblesse indirecte il faudra préférer l'opium à tous les autres remèdes excitans, et le prescrire à des doses beaucoup plus fortes.

(1) Quoique je prescrive l'opium à un grand nombre de malades, je le vois rarement produire un état soporeux; cet effet n'a lieu que lorsqu'on en donne en une seule fois une dose trop considérable. J'ai souvent observé que certains malades pouvaient supporter six grains d'opium dans une nuit, lorsqu'ils n'en prenaient à chaque fois qu'une petite quantité; tandis qu'un grain pris en une seule fois produisait

Il est très-fâcheux, comme l'a observé Reineggs, que l'opium soit déjà falsifié quand on l'apporte en Europe (1).

J'ai déjà parlé ailleurs des succès que j'ai obtenus, en différentes circonstances, des pilules composées de kermès, d'opium et de mercure doux. Je vais en donner la formule :

des vertiges et un état de somnolence : mais il est facile de remédier à cet inconvénient par un autre stimulus, et surtout par l'éther vitriolique.

(1) Depuis que la doctrine de Brown est connue en Italie, il est survenu une révolution très-sensible dans l'art de guérir. Les médecins qui ont adopté cette doctrine, comme ceux qui en ont été en apparence les adversaires, ont changé de méthode. On peut s'en assurer en consultant les formules déposées chez les pharmaciens, et sur-tout chez ceux qui fournissent des remèdes aux hôpitaux. On consume maintenant plusieurs onces de laudanum liquide dans un hôpital, où presque aucun des médecins ne s'est ouvertement déclaré partisan de cette nouvelle doctrine ; tandis qu'il y a six ans on en employait à peine deux ou trois gros.... Il en est de même du camphre, des éthers, &c. Les sels neutres, et sur-tout la fameuse crème de tartre, sont tombés dans un grand discrédit. Ce changement a produit une augmentation sensible dans le prix de quelques remèdes, et entre autres de l'opium, qui est devenu très-cher depuis un petit nombre d'années ; mais il est à craindre que les droguistes ne le falsifient encore plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent. On reconnaît facilement la bouse de vache et la gomme arabique, dont on se sert pour falsifier l'opium.

℥ Kermès

℥ Kermès minéral. . . . quinze grains.
Opium pur.
Mercure doux, ana. . . dix grains.
Baume du Pérou, q. s. pour faire des pilules
d'un grain.

Prenez une ou deux de ces pilules le matin, et
autant le soir.

Ce remède ne produit ni salivation ni consti-
pation; je n'en ai observé qu'une seule fois de
mauvais effets chez une dame attaquée de fai-
blesse directe.

J'ai vu cinq gouttes de laudanum liquide plon-
ger dans un état soporeux une jeune Italienne
délicate et cacochyme, et dont la mère avait
elle-même une faible complexion. Je fus heureux
d'avoir commencé par une petite dose chez une
personne aussi faible.

On regarde l'opium comme un puissant aphro-
disiaque; on l'unit aussi avantageusement aux
purgatifs (1).

On connaît généralement la préparation de la
poudre de Dower et la propriété dont elle jouit (2);
ce remède convient toutes les fois que le médecin

(1) Il m'est impossible de confirmer par l'expérience
l'utilité de cette méthode, car je ne prescriis jamais les pur-
gatifs dans les maladies asthéniques.

(2) Je donnerai à la fin du volume la formule de cette
poudre. (*Note du trad.*)

se propose de seconder ou d'exciter la sueur ; mais il est sur-tout indiqué lorsque la sueur, excitée par des boissons chaudes, est sur le point de s'arrêter. Je puis assurer que j'ai prévenu et même *suffoqué* dès leur naissance plusieurs typhus par le moyen de cette poudre. Combien de maladies ne deviennent dangereuses que parce qu'on a employé d'abord un mauvais traitement (1) !

Brown regarde comme un préjugé l'opinion que les médecins se sont formée sur la propriété sédative de l'opium. Il prétend que ce remède

(1) Cette réflexion est très-juste. J'ai souvent entendu faire l'éloge de plusieurs médecins, parce qu'ils avaient guéri des maladies très-graves ; mais j'ai souvent aussi reconnu, d'après des informations ultérieures, qu'ils avaient eux-mêmes produit, ou du moins augmenté ces maladies par un mauvais traitement. Une femme fut attaquée d'une indigestion ; un médecin ignorant lui prescrivit un purgatif ; on appela un second médecin, qui purgea encore ; enfin, à force de purgatifs, on conduisit la malade au tombeau, lorsqu'on se décida à lui prescrire des remèdes excitans qui la rétablirent. Cette guérison fut citée comme un chef-d'œuvre d'habileté. Une autre femme éprouva la même indisposition, accompagnée de diarrhée ; elle prit aussitôt, par le conseil d'un médecin peu renommé, une décoction de quinquina et du vin, et elle fut rétablie en peu de temps. Cette guérison ne valut aucun éloge au médecin. Ce n'est pas en s'opposant aux progrès des maladies graves que les médecins s'enrichissent ; leur opulence est en raison inverse de la santé des hommes.

ne possède aucune propriété particulière , et qu'il n'agit point d'une manière différente des autres stimulus, mais seulement avec un degré de force plus considérable.

L'abus de l'opium peut porter à la tête, causer l'atonie et la faiblesse indirecte, comme celui du vin et des autres stimulus, ainsi que je l'ai observé en parlant des Asiatiques. Je me contenterai de rapporter les raisonnemens de Brown, et je laisserai à mes lecteurs le soin de les approfondir, de les confirmer, et de les comparer avec leurs propres observations.

La mort, ou l'anéantissement des fonctions vitales, a lieu lorsque l'excitement cesse, soit par l'abondance excessive de l'excitabilité, soit par son épuisement. Mais si, ou par excès d'excitabilité, c'est-à-dire par faiblesse directe, ou par son épuisement, c'est-à-dire par faiblesse indirecte, l'excitement est suspendu pendant quelque temps (*pro tempore*), de manière que l'excitabilité excessive ou accumulée, comme dans le premier cas, ou trop faible et épuisée, comme dans le second, puisse être ramenée à son état naturel au bout d'un certain temps, alors le sommeil a lieu; il vient terminer nos occupations journalières : mais il est bon d'avertir que l'excitabilité ne doit être modifiée dans ces cas, *soit en plus, soit en moins*, que jusqu'à un certain point,

et qu'elle ne doit être portée, sous l'un et l'autre rapport, qu'au degré nécessaire à la production du sommeil. Ainsi un certain degré de faiblesse directe ou indirecte, ou *mixte*, c'est-à-dire qui tient de l'une et de l'autre, produit en nous ce qu'on appelle *sommeil* : un degré plus considérable de force ou de faiblesse produirait l'insomnie. Il faut donc, pour causer le sommeil, un certain degré de stimulus et d'excitement qui tienne le milieu entre la force et la faiblesse excessives, qui produisent l'insomnie. Une chaleur modérée dont l'action sera d'autant plus énergique qu'elle aura été précédée du froid, les alimens, les boissons, les travaux du corps et de l'esprit, produisent le sommeil quand leur stimulus n'est pas assez violent pour causer la faiblesse indirecte et l'insomnie qui en est la suite; comme on l'observe dans l'ivresse, à la suite des travaux excessifs du corps et de l'esprit, et après l'action trop énergique des passions de l'ame.

Les autres causes d'insomnie sont le froid, qui n'est pas porté à un degré assez violent pour devenir mortel, la faim, les alimens peu nourrisans et qui ne distendent pas assez les fibres de l'estomac, le thé, le café, les boissons aqueuses, quand on a l'habitude de boire du vin, l'interruption des travaux ordinaires du corps et de l'esprit, la crainte, le chagrin, &c.

La diathèse sthénique, accompagnée de douleur, produit un état d'insomnie qui ne cesse que lorsque l'excès de la douleur a produit la faiblesse indirecte, ou lorsqu'on fait un usage convenable de la méthode antiphlogistique.

Dans les maladies asthéniques, la faiblesse est ordinairement plus considérable qu'il ne faut pour produire le sommeil : l'insomnie dépend presque toujours alors de faiblesse directe. Ainsi tout moyen capable de remonter l'excitement au degré qui constitue le sommeil, produira cet état par une action stimulante, et non par une propriété narcotique et sédative. Si la faiblesse n'est pas considérable, et si elle est peu éloignée du degré qui constitue le sommeil, des stimulus légers, tels que quelques substances animales bien préparées, une dose modérée de vin, une nouvelle consolante, la chaleur qui succède au froid, un exercice modéré du corps et de l'esprit, suffiront pour produire un doux sommeil ; mais lorsque la faiblesse est considérable, elle exige des stimulus plus énergiques, parmi lesquels il faut sur-tout compter l'opium, qui peut alors agir comme narcotique.

L'opium peut faire succéder un sommeil agréable à une insomnie douloureuse dans les cas de faiblesse extrême, comme dans les fièvres intermittentes, dans les accès de goutte, et dans

plusieurs affections asthéniques, où le malade éprouve périodiquement de violentes agitations intérieures.

Il faut prescrire l'opium à petite dose dans les cas de faiblesse directe, parce qu'une grande dose agirait avec trop de force sur l'excitabilité, qui, comme nous l'avons déjà dit, est toujours très-abondante dans cette espèce de faiblesse. On continuera de suivre cette méthode jusqu'à ce que la faiblesse soit réduite au point où le sommeil peut avoir lieu.

Lorsque l'insomnie est causée par la faiblesse indirecte, les stimulus les plus pénétrants et les plus actifs sont les moyens les plus capables de procurer le sommeil et de rétablir la santé; et, sous ce rapport, l'opium mérite encore la préférence.

Ce n'est que dans les circonstances dont nous venons de faire mention que l'opium procure le sommeil. Prescrit dans des cas différens, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie, il ranime toutes les fonctions, il excite la vivacité et la gaîté; il donne du courage à l'homme le plus pusillanime, et de la loquacité aux personnes taciturnes. L'opium détournerait du suicide celui qui y serait disposé par l'ennui et le dégoût de la vie; c'est, en un mot, le remède le plus efficace dans les maladies de faiblesse

directe et indirecte ; il est , par la même raison , très-dangereux dans les maladies sthéniques , parce qu'il ajoute son énergie à celle des autres puissances nuisibles qui ont produit la pyrexie , et qu'il change enfin l'état phlogistique en une faiblesse indirecte dont les suites peuvent être mortelles.

On doit toujours attribuer à la faiblesse la disposition morbifique au sommeil (1). Comme l'insomnie morbifique annonce un degré de faiblesse plus considérable que celui qui est nécessaire pour produire le sommeil , de même la disposition excessive au sommeil , ou la léthargie , paraît indiquer une faiblesse moins grande que celle qui cause l'insomnie. C'est pourquoi il sera plus facile de guérir avec des stimulus diffusibles une affection léthargique que l'insomnie asthénique : cependant il faut administrer des secours

(1) Je ne pense pas qu'on doive attribuer à la faiblesse toute espèce de sommeil ; je suis même persuadé que ce symptôme dépend souvent de la diathèse sthénique. Les enfans attaqués de petite vérole bénigne éprouvent souvent un état soporeux , auquel la saignée ou tout autre moyen débilisant peut seul remédier. J'ai vu un jeune homme attaqué d'une synoque , accompagnée d'un état de somnolence , qui fut guéri par la saignée et l'application de l'eau froide sur la tête.

très-prompts dans la léthargie ; car si cette maladie était abandonnée trop long-temps à elle-même , elle produirait la faiblesse indirecte , qui est toujours l'effet d'un sommeil trop prolongé. Le vin et l'opium donneront bientôt les forces nécessaires pour bannir l'assoupissement. Le musc , le castoréum et l'alkali volatil , peuvent souvent produire le même effet.

Le médecin suivra la même méthode dans les affections asthéniques , où les malades ressentent une grande disposition au sommeil , sans qu'ils puissent réparer leurs forces. Ce symptôme est causé par la faiblesse directe et indirecte ; c'est par l'opium et par les autres stimulans diffusibles qu'on pourra y remédier avec le plus d'efficacité : ces moyens accroîtront l'excitement , et le porteront au degré qui constitue le sommeil. Si l'excitement reste stationnaire , et prolonge trop long-temps le sommeil , on aura recours à un nouveau stimulus capable d'augmenter l'excitement , et par conséquent de procurer un état de veille. Une des causes de l'opinion erronée que l'opium était sédatif , venait , selon Brown , de ce qu'on avait observé qu'il avait la propriété de guérir les affections spasmodiques , les coliques , les accès hystériques , &c. On croyait faussement que ces affections dépendaient de l'augmentation de la force vitale , de l'influence du fluide nerveux ,

de l'énergie excessive de l'excitement, &c. tandis qu'elles dépendent plutôt du désordre des fonctions et du défaut d'excitement, comme le prouve l'efficacité des remèdes stimulans employés dans ces cas.

L'utilité de l'opium dans les affections spasmodiques et convulsives ne doit pas le faire regarder comme un remède sédatif, mais au contraire comme un des plus forts stimulans. L'opium remplit la même indication que le vin, l'eau-de-vie, l'esprit de corne de cerf, et tous les autres stimulans qui, dans ces cas, ont souvent procuré un grand soulagement. C'est ce qui a fait dire à Brown : *Opium me hercle non sedat.*

Le vin calme le chagrin ; l'appellera-t-on pour cela un sédatif ? Combien de fois un malade ne tombe-t-il pas dans un profond sommeil, lorsqu'il est délivré d'une douleur violente ! Un homme attaqué d'un panaris qui lui causait des douleurs insupportables, commença à dormir après l'application de l'onguent mercuriel. Un jeune Anglais tomba avec des bateliers dans la Neva ; il eut seul le bonheur de se sauver ; il était engourdi par le froid lorsqu'on le porta dans une maison voisine : on le plaça dans un lit bien échauffé ; on lui fit prendre du vin chaud, et on le laissa reposer. Il dort continuellement pendant vingt-

quatre heures, et il se réveilla jouissant d'une aussi bonne santé qu'avant l'accident qu'il venait d'éprouver. Faudra-t-il pour cela regarder l'onguent mercuriel et le vin comme des remèdes narcotiques? Brown réclame la même impartialité en faveur de l'opium.

On donne avec succès l'opium à petites doses, et à des intervalles très-rapprochés, dans les paroxysmes hystériques : il serait dangereux dans les plaies récentes; il n'est indiqué dans ces cas que lorsque l'excès de la douleur a produit la faiblesse indirecte, ce qui arrive assez souvent au bout de quelques jours. L'opium diminue le diamètre des vaisseaux dans les hémorragies. Il faut le prescrire à grandes doses, et en diminuer ensuite peu à peu la quantité dans le typhus, dans la peste, dans la petite vérole confluente, et en général dans les maladies asthéniques très-dangereuses : on doit, au contraire, le donner à petites doses, et les augmenter ensuite graduellement, dans la faiblesse directe. On le donne en grande quantité dans le tétanos, et on le combine alors avec d'autres excitans. Enfin il est très-utile dans la paralysie, dans les cas de faiblesse extrême, dans la gangrène sèche (1); il agit comme

(1) Personne n'ignore que c'est M. Pott qui a conseillé le premier de se servir d'opium dans la gangrène sèche. Ce remède guérit souvent la gangrène sèche, qui résistait à tous

détersif dans les ulcères accompagnés de carie, et il en fait disparaître la mauvaise odeur. J'ai fait faire des frictions aux mains avec le laudanum liquide, dans quelques douleurs asthéniques (1). Thierry éprouva des douleurs très-violentes à l'estomac, après avoir pris de l'opium. Il eut occasion d'observer le même effet chez une dame avancée en âge. Ils avaient tous les deux les veines fort grosses et le sang épais; ce qui fit supposer à ce médecin que l'opium avait produit une raré-

les autres moyens curatifs. Cependant j'ai vu mon père employer inutilement l'opium à la dose de quinze grains par jour, dans un cas de gangrène sèche, qu'il guérit bientôt ensuite, en unissant deux grains de cette substance avec le musc. M. White a employé avec succès, dans cette espèce de gangrène, le sel de corne de cerf uni au musc; il prescrivait d'abord chacune de ces substances à la dose de dix grains, et allait en augmentant jusqu'à cent vingt. (Charles White, *Observations on Gangrenes and Mortifications accompanied with, or occasioned by convulsive spasms, or arising from local injure.* 1790.) On ne doit pas être surpris de ces observations: puisque l'opium, le musc, et l'esprit de corne de cerf, sont excitans, ils doivent être avantageux dans la gangrène sèche, qui dépend de la faiblesse. Le quinquina n'est pas dangereux dans ces cas, comme on l'a prétendu; mais il est insuffisant: la gangrène sèche exige un stimulus plus prompt et plus diffusible que celui du quinquina.

(1) Mon père a guéri, par l'application externe du laudanum liquide, un rhumatisme asthénique très-violent, fixé sur l'articulation du genou.

faction du sang et la dilatation des vaisseaux de l'estomac. Il me paraîtrait plus raisonnable d'attribuer cet effet à l'altération de l'opium ou à une constitution sthénique.

C H A P I T R E X I I .

Des Remèdes débilitans et de leur manière d'agir.

TOUTES les maladies phlogistiques ou sthéniques sont caractérisées par une augmentation constante d'excitement dans toute l'étendue du corps. Cet état se fait connaître dans la prédisposition sthénique par un degré d'énergie extraordinaire des fonctions de l'esprit et du corps, et, lorsque la maladie sthénique est déclarée, par l'augmentation de certaines fonctions animales, la diminution de quelques-unes et le dérangement de quelques autres. On doit attribuer tous ces effets à l'action d'une ou de plusieurs forces excitantes nuisibles.

Tous les moyens capables de diminuer l'excitement, et qui par cela même pourraient, dans l'état de santé, causer une maladie asthénique, seront avantageux dans les maladies sthéniques.

Nous avons déjà fait observer que les remèdes

excitans et affaiblissans dérivent de la même source, et qu'ils ne diffèrent que *du plus au moins* dans leur manière d'agir.

Nous avons observé précédemment que l'excitabilité étant une et indivisible, il ne pouvait pas exister à-la-fois dans le même sujet deux affections générales opposées entre elles. Si l'excitement devient plus énergique dans une partie, sa force augmentera aussi dans tout le système; et s'il est diminué dans un organe, il s'affaiblira de même dans le reste du corps.

On expliquait autrefois ces phénomènes par la sympathie qui règne entre les différens organes, par l'*antagonisme* des parties, et par d'autres théories plus ou moins ridicules. L'alternative du froid et de la chaleur peut, par exemple, exciter sur la peau certains mouvemens convulsifs qui dépendent d'une succession rapide de relâchement et de contraction, causée par les changemens qu'éprouve alors l'excitement. On a observé que ces révolutions subites de la surface du corps se communiquent facilement aux intestins. L'observation est juste; mais on a cherché à expliquer ce phénomène par des idées très-vagues et très-confuses sur la sympathie de la peau et du bas-ventre. Un grand médecin a même prétendu que ces parties étaient antagonistes, et que les vaisseaux de la peau se dilataient quand

ceux des intestins se resserraient, *et vice versa*.

Cette sympathie est fondée sur un principe bien simple, c'est-à-dire sur l'unité de l'excitabilité (1). Il est cependant certain qu'il existe

(1) Un certain nombre de physiologistes, qui pensent que la physiologie ne peut être éclairée que par l'anatomie, expliquent souvent, avec une complaisance et une satisfaction inexprimables, l'origine de la sympathie qui règne entre les différens organes, en l'attribuant aux anastomoses et à la distribution des nerfs. Ils disent, par exemple, qu'il existe une grande sympathie entre l'œil et l'oreille, parce que ces deux organes reçoivent des nerfs de la cinquième paire; ils font sur-tout jouer un grand rôle à la paire vague, qui communique avec tant de nerfs. Mais ces explications me paraissent bien éloignées de la vérité, et ne servent qu'à faire parade d'anatomie fine. Les loix de la sympathie reconnaissent des causes bien différentes, comme l'a observé le célèbre professeur Reil, qui, depuis un très-petit nombre d'années, a répandu sur la physiologie de si grandes lumières. Ce grand physiologiste assigne aux sympathies plusieurs causes, parmi lesquelles la *ressemblance d'organisation dans les différens organes* me paraît mériter une attention particulière. Cette dernière cause nous fait expliquer, par des principes très-simples, plusieurs phénomènes physiologiques et pathologiques. Les pupilles se contractent en même temps, quoique la lumière n'agisse que sur une d'elles. Si l'œil gauche est enflammé, il faut non-seulement couvrir l'œil malade, mais même l'œil droit, comme l'enseigne Richter, pour éviter le danger du stimulus de la lumière. Si l'on néglige cette précaution, l'irritation que produit sur l'œil sain l'action de la

une grande analogie entre la structure des viscères et celle de la peau. Lorsqu'on ouvre un animal qu'on vient de tuer, il se lève de ses intestins une vapeur semblable à celle qui s'exhale de la peau.

lumière, se propage bientôt à l'œil enflammé. Le cerveau et le foie ont une structure très-analogue, et plusieurs célèbres physiologistes les ont regardés comme des glandes. Cette analogie d'organisation peut servir à expliquer la sympathie des affections de la tête avec celles du foie, et réciproquement. On peut encore expliquer différens phénomènes de la sympathie, par l'*habitude qu'ont certaines parties d'agir ensemble et de concert*. Les organes qui agissent communément ensemble contractent bientôt une dépendance réciproque; de manière que le même stimulus qui affecte l'un et l'excite à se mouvoir, agit en même temps sur l'autre, ranime son activité et détermine ses mouvemens. Cette loi de la nature organique a été parfaitement développée par Darwin; il l'appelle *loi d'association*. Telle est la source des loix de l'habitude, dont tout le monde connaît la puissance. Lorsqu'on mâche un aliment doué d'une odeur particulière, on remarque aussitôt une association et un concours simultané du mouvement des muscles qui servent à la mastication et à la déglutition, de la sécrétion de la salive, de l'odorat et de certaines idées. L'odeur d'un mets que nous desirons produit, par la loi de l'association, une abondante sécrétion de salive. Le même phénomène a lieu quand la faim nous rappelle l'idée d'un aliment agréable: l'idée d'un insecte qui excite la démangeaison est tellement associée à cette sensation et au mouvement du bras

La membrane muqueuse est aux intestins ce que l'épiderme est à la peau. Toutes deux garantissent les extrémités sensibles des nerfs, et sont lubrifiées par la vapeur dont nous venons de parler ; elles sont exposées aux mêmes désordres. On voit des morceaux considérables d'épiderme se détacher de la peau, comme il se sépare certaines parties de la tunique muqueuse des intestins. L'une et l'autre membrane peuvent se reproduire en très-peu de temps. Enfin la transpiration intestinale est souvent remplacée par celle de la peau, *et vice versá*.

Je vais faire mention de quelques-uns des phé-

qu'elle détermine, que, lorsque nous voyons cet insecte sur une autre personne, nous éprouvons aussitôt un sentiment de prurit, et que nous sommes obligés de nous gratter. Je connais une personne tellement habituée à uriner avant le repas, qu'elle est forcée de satisfaire à ce besoin lorsqu'on prépare la table. Celui qui aime la danse commence à sauter sans s'en appercevoir, aussitôt qu'il entend l'air auquel il est habitué. J'ai vu un cheval, dont on s'était servi longtemps à l'armée, courir au galop dès qu'il entendait le son de la trompette. Notre habileté dans les arts mécaniques est entièrement fondée sur les loix de l'association. Celui qui commence à jouer du clavecin mesure d'abord tous les mouvemens de ses doigts ; mais à force d'exercice il en associe tellement tous les mouvemens, que celui du premier rappelle tous les autres, et qu'ils se succèdent spontanément avec une rapidité surprenante. Les mouvemens de

nomènes

nomènes les plus ordinaires, qui sembleraient indiquer que l'excitabilité est susceptible d'affections opposées entre elles.

Le froid des pieds produit un sentiment de pesanteur à la tête, l'obscurcissement de la vue, et une disposition spasmodique dans différentes parties du corps; il affaiblit principalement les pieds, sur lesquels il cause l'impression la plus sensible; cette affection asthénique se communique ensuite aux autres parties du corps, et surtout à celles qui ont déjà été précédemment affaiblies, ou qui jouissent d'une plus grande excitabilité, et elle s'y fait sentir avec plus de vio-

nos deux bras sont tellement associés, que lorsque l'on meut un bras, l'autre en seconde l'action. C'est par cette raison que l'on éprouve de la difficulté à les mouvoir dans un sens opposé, en faisant glisser, par exemple, une main sur une table, et en frappant perpendiculairement avec l'autre. La connaissance des loix de l'association peut nous être d'un très-grand avantage dans les maladies, comme le prouve l'observation suivante. On transporta, il y a environ six ans, dans la *clinique* de mon père, une personne attaquée d'hémiplégie. Elle ne pouvait mouvoir, quelques efforts qu'elle fit, ni le bras ni la jambe du côté opposé : elle s'ayisa de mouvoir le bras sain dans le même temps qu'elle faisait des efforts pour remuer le bras malade, et elle recouvra par ce moyen le mouvement du membre paralysé. J'ai fait la même expérience sur d'autres paralytiques, et j'ai quelquefois réussi.

lence. La sensation désagréable qu'excite le froid aux pieds, peut aussi agir comme une cause affaiblissante. Les accidens spasmodiques causés par le froid ne sont donc autre chose que des symptômes d'asthénie, produits par la correspondance et l'harmonie qui règnent entre les différentes parties du corps.

La peau qui revêt la surface externe du corps peut être sèche tandis que le canal intestinal sera humide ; et réciproquement, les intestins peuvent éprouver la sécheresse et la constipation, tandis que la transpiration cutanée sera libre, facile et abondante. Il n'est pas besoin d'avoir recours à des causes opposées entre elles pour expliquer ce phénomène. Par exemple, le miasme de la petite vérole et la chaleur externe peuvent exercer une action très-stimulante sur les vaisseaux exhalans, les resserrer, et produire ainsi la sécheresse de la peau, tandis que la même diathèse sthénique, en agissant avec moins d'énergie sur le canal intestinal, augmentera à un degré convenable l'activité des vaisseaux exhalans, comme cela arrive à la peau quand elle est affectée par un stimulus modéré. Il peut se faire, au contraire, que la transpiration se supprime dans le canal intestinal par relâchement et par atonie, et qu'elle continue d'avoir lieu à la peau, dont les vaisseaux auront conservé une

force et une activité plus considérables, qu'on doit peut-être attribuer à l'action de la chaleur externe. La cause affaiblissante peut alors avoir agi de préférence sur les intestins.

Les douleurs de colique s'affaiblissent dès que la sueur se manifeste sur la peau. Si l'affection des intestins est de nature sthénique, la sueur indique un relâchement et une diminution de cette diathèse, et annonce qu'elle est sur le point de dégénérer en asthénie : c'est le cas des évacuations critiques. Mais l'apparition de la sueur dans les affections asthéniques des intestins peut être l'effet des remèdes excitans qu'on a employés, ou de l'excitement augmenté par d'autres causes, qui met les vaisseaux en état de se débarrasser des humeurs qui les distendent, en leur donnant un mouvement plus énergique.

On dit que les symptômes du rhumatisme se sont fixés sur les intestins, quand cette maladie, qui n'attaquait d'abord que les parties externes, a été traitée mal-à-propos par les excitans, qui augmentent la diathèse au point de produire une maladie phlogistique très-violente. Cet effet peut encore avoir lieu, si une cause asthénique, accompagnée d'une matière expansive, produit une affection goutteuse ou un rhumatisme chronique dans les parties externes, et finit par exercer une action plus violente sur le canal intes-

tinal, soit par accident, soit à la suite d'un mauvais traitement. Le défaut de sang, ainsi que sa trop grande quantité, peuvent aussi, comme je l'ai observé ailleurs, exciter de vives douleurs dans les intestins.

On voit, d'après ce que nous venons de dire, que le froid et toutes les autres causes débilitantes produisent un effet semblable dans chaque partie du corps, avec cette seule différence, que le froid et la chaleur agissent avec plus de promptitude et d'activité sur la surface externe que dans les autres parties; cependant, comme l'excitabilité est une et indivisible, tout le corps ne tarde pas à participer à l'impression tonique ou atonique faite sur la peau.

Nous allons exposer successivement les principaux moyens débilitans dont on peut se servir avec succès dans les maladies sthéniques; nous déterminerons leur action, et nous la comparerons avec celle des puissances excitantes.

1^o. Du Froid.

LA chaleur est une force excitante, comme nous l'avons annoncé précédemment. Ce que nous entendons par *froid*, c'est-à-dire un degré de chaleur moindre que celui qui est nécessaire au maintien de la santé, doit donc être considéré comme un moyen *débilitant*.

Le froid diminue l'excitement, ou, en d'autres termes, il affaiblit. Peu nous importe que cet affaiblissement soit l'effet d'une perte considérable de la matière de la chaleur, dont la privation aura diminué le ton des fibres, ou, ce qui est plus vraisemblable, de l'atonie générale, qui est la suite nécessaire du défaut de forces excitantes, qui peuvent seules donner à tout le système l'activité dont il jouit. On entend par-là comment tous les moyens débilitans peuvent devenir rafraîchissans, en diminuant l'excitement des vaisseaux et des fibres, et en les rapprochant de l'état d'atonie qui leur est naturel. C'est ainsi que l'eau froide est un très-bon remède dans les hernies étranglées, accompagnées de tension, de gonflement et d'inflammation. Un courrier qui vient de faire un violent exercice à cheval, perdra, en se plongeant dans un bain froid, la rigidité et la chaleur excessive qui l'empêchaient de se mouvoir.

Puisque la chaleur, en agissant immédiatement sur la surface de la peau, en augmente l'excitement d'une manière spéciale; le froid, qui n'est que la privation de la chaleur, doit donc évidemment produire l'atonie et la faiblesse directe: il n'est donc pas un tonique, comme on l'a cru jusqu'à présent.

Lorsque les orifices des vaisseaux sont resser-

rés par la diathèse sthénique, le froid a la propriété de rétablir la transpiration, en produisant le relâchement et l'atonie; c'est ainsi qu'il excite souvent l'éruption de la petite vérole. Quand le cœur et les artères jouissent du degré d'énergie convenable, le froid, en agissant sur la surface externe du corps, peut affaiblir les vaisseaux cutanés, et diminuer ainsi la transpiration; mais il ne la supprimera jamais entièrement. La matière de la transpiration, retenue dans les vaisseaux, produit dans tout le corps un sentiment de pesanteur; et quand on jouit d'une force interne suffisante, on se sent alors disposé au mouvement. Aussi se sent-on plus robuste à l'approche de l'hiver; on court gaîment dans les rues, on cherche toutes les occasions de s'exercer: mais cette force, cette disposition au mouvement, cette agilité, s'évanouissent bientôt, si le froid continue d'agir avec violence, et si son influence débilitante se communique aux parties internes. Mais la transpiration peut éprouver les plus grands dérangemens et se supprimer entièrement, si le froid, ou toute autre cause débilitante, affaiblit en même temps le cœur, les artères et les vaisseaux cutanés.

Un extrême degré de froid cause une extrême faiblesse; il peut, comme l'excès de la chaleur, produire la corruption des humeurs, la gan-

grène et la mort. La faiblesse directe, la diathèse sthénique et la faiblesse indirecte, portées à un plus haut degré, peuvent donc finir par produire les mêmes effets.

La sensation désagréable que produit le froid, peut aussi contribuer à affaiblir.

J'ai expliqué, dans le premier volume de cet ouvrage, comment le froid peut être employé avantageusement dans la tendance à la faiblesse indirecte. Les bains froids sont très-utiles dans ce cas.

J'ai connu des hommes qui buvaient chaque matin un verre d'eau froide, pour se préserver des affections catarrhales et pituiteuses; mais lorsqu'ils furent parvenus à la vieillesse, ce moyen ne leur réussit plus. En effet, l'eau froide devait être avantageuse dans la disposition à la faiblesse indirecte qu'ils éprouvaient d'abord; mais elle ne pouvait être que nuisible lorsque la vieillesse eut produit cette espèce de faiblesse.

2°. De l'Air impur.

PUISQUE l'air est stimulant et fortifiant en raison de sa pureté, il est évident qu'il doit être d'autant plus affaiblissant qu'il est moins pur.

L'air que nous inspirons dans l'atmosphère immense qui nous entoure, est aussi digne de notre attention que les alimens et les boissons

qui servent à notre nourriture. Les différens changemens qu'éprouve l'atmosphère, font une grande impression sur nos corps. Quand l'air est plus raréfié, nous nous sentons peu disposés au mouvement; quand au contraire il est plus dense, il exerce sur nous une pression plus considérable, qui augmente la vigueur et l'élasticité de notre corps, et excite le desir de surmonter l'obstacle qu'il éprouve. Ces phénomènes sont analogues à plusieurs autres, qu'on a lieu d'observer dans différentes circonstances, où la vigueur et l'élasticité s'accroissent en proportion de la résistance ou de la compression et de la distention. Nous avons fait l'application de cette loi en parlant des stimulus causés par la masse des alimens, et en nous occupant des autres fonctions animales. C'est ainsi qu'un nageur, au milieu d'un fleuve, se sent d'autant plus vigoureux et d'autant plus disposé à vaincre tous les obstacles, que le courant lui oppose une plus grande résistance.

L'air peut perdre sa qualité stimulante et fortifiante, et être vicié par des molécules hétérogènes très-nuisibles, capables de causer la mort, comme nous l'observons dans les hôpitaux, dans les prisons et dans les marais, &c. Il est évident que l'on ne doit pas introduire un air chargé de ces miasmes, quand on se pro-

pose de diminuer dans les maladies sthéniques sa force trop stimulante. On produit ce dernier effet, en imprégnant l'atmosphère d'humeurs aqueuses; ce qu'on obtient en plein air par des plantations, par des arrosemens, et, dans les maisons, par des arbustes, par l'évaporation de l'air, &c.

On prétend avoir observé dans certains pays, que l'air a plus d'influence sur la peau, et qu'il en a très-peu sur la tête, et moins encore sur la poitrine, sur le bas-ventre et sur les pieds.

3°. Diminution du Sang et des Humeurs.

L'ABONDANCE et la vélocité du sang sont une des principales causes de la diathèse phlogistique. La trop grande quantité de lait et de semence stimule, agite et dispose à un état sthénique. Le moyen le plus facile d'affaiblir l'excitement est donc de diminuer la quantité du sang et des humeurs qui en sont séparées. Lorsque le sang et les humeurs ne sont pas en assez grande quantité, les vaisseaux et les fibres musculaires ne sont pas suffisamment distendus, et l'excitement s'affaiblit; ce qu'on reconnaît à un pouls fréquent et petit.

Tout ce qui diminue dans les maladies sthéniques, accompagnées d'un éréthisme considéra-

ble, l'abondance excessive des humeurs, peut aussi diminuer l'excitement ; de là l'utilité de la saignée (1) dans ces circonstances, et l'avantage des émétiques et des purgatifs, qui non-seulement privent le corps d'un stimulus en évacuant l'estomac et les intestins, mais agissent encore en irritant les vaisseaux qui tapissent la surface interne du canal intestinal, et le débarrassent des humeurs surabondantes qui y sont contenues. On doit aussi expliquer de la même manière les effets avantageux que procurent la transpiration et la sueur, qui privent aussi le corps du stimulus et de la compression produite par une trop grande abondance d'humeurs. La faiblesse, ou la diminution d'excitement produite dans le système vasculaire par l'évacuation des grands et des petits vaisseaux, se communique à tout le corps en vertu des loix de l'excitabilité, comme l'augmentation de l'excitement produite dans une partie se propage à tout le système.

(1) J'ai entendu plusieurs médecins qui croyaient connaître la doctrine de Brown, parce qu'ils en avaient lu quelques extraits, accuser cet auteur de proscrire généralement la saignée. Ce reproche est bien injuste. Brown recommande la saignée dans les maladies sthéniques ; mais il tient dans ces cas un juste milieu entre les partisans outrés de ce remède et ceux qui sont trop réservés dans son usage. (*Note du traducteur.*)

Les sécrétions et les excrétions trop abondantes produisent la faiblesse des vaisseaux, la stagnation et la corruption des humeurs. Cet état de faiblesse se communique à tout le système, et il produit les maladies asthéniques quand il est joint aux autres puissances débilitantes.

On conçoit facilement, d'après cela, les suites funestes des saignées prescrites mal-à-propos, du coît immodéré, des sueurs excessives et de l'allaitement trop considérable; on déterminera de même avec facilité le régime, la prédisposition et les circonstances, dans lesquels ces évacuations seront utiles ou nuisibles.

J'ai fait observer, dans le cours de cet ouvrage, que les maladies asthéniques nous en imposent quelquefois par une fausse apparence de force. C'est dans ces cas que les saignées, qu'on prescrit si mal-à-propos, produisent un soulagement apparent, et finissent par augmenter le mal.

4°. *Inertie et défaut de contraction des Fibres musculaires.*

DANS les temps où les loix de Dracon punissaient de mort l'oisiveté comme un vol fait à la société, et où les Grecs se livraient avec la plus grande activité aux exercices de la gymnastique, on avait peu de motifs de se plaindre des maux

qui résultent de l'inaction ; mais depuis que l'oisiveté est en honneur chez les gens riches , on ne doit point être étonné que tant d'auteurs se soient efforcés d'en représenter les suites funestes , et de montrer les avantages de l'exercice.

La contraction des fibres musculaires augmente leur densité et leur vigueur , et elle anime la circulation des fluides. Mais une contraction excessive peut augmenter à un tel point la densité des fibres , et diminuer tellement l'orifice et le diamètre des vaisseaux , que les excrétions ordinaires se suppriment. C'est ainsi qu'un excitemment trop énergique peut fermer les orifices des vaisseaux cutanés , et supprimer la transpiration.

L'inaction physique et morale dilate et relâche les vaisseaux , et produit ainsi les différentes altérations des humeurs. Le défaut d'exercice est en général la source de la faiblesse et de toutes les affections qui en dépendent. Ce n'est qu'après s'être livré au travail qu'on peut goûter les charmes du repos.

Le repos du corps ne peut qu'être avantageux dans le cas où les fibres musculaires ont acquis une densité excessive , et où le diamètre des vaisseaux a été diminué par la violence de l'excitement. On pourra déterminer, d'après ce

principe, à quels malades il faut recommander le repos, et quels sont ceux auxquels le mouvement et les frictions sont nécessaires.

5°. Sensations désagréables ou faibles.

LES sensations désagréables affaiblissent le corps, produisent l'ennui, l'abattement de l'ame, font perdre le courage et la fermeté, et prédisposent à la faiblesse directe, qui ne tarde pas à se manifester, si leur action est secondée par d'autres causes débilitantes.

On peut se servir avec succès de ces moyens dans les maladies sthéniques; c'est de là que vient la coutume de tenir dans l'obscurité les frénétiques, de les menacer, de les intimider, et de les affaiblir enfin par différentes sensations douloureuses et pénibles. Il faut en général recommander le repos et le silence dans les maladies inflammatoires.

Le sommeil, qu'on doit placer au nombre des remèdes les plus affaiblissans et les plus relâchans, peut aussi procurer dans ces cas les plus grands avantages.

Il serait à souhaiter dans bien des cas que le médecin pût indiquer les moyens de mettre l'esprit et le corps du malade dans un état d'indifférence et de tranquillité parfaite. On est quelquefois obligé d'effrayer certains malades qui

éprouvent au cerveau un excitement trop énergique, pour les affaiblir et diminuer leur activité excessive.

60. Alimens, Boissons et Médicamens.

ON a, depuis un temps immémorial, regardé l'abstinence de la nourriture animale comme un moyen propre à affaiblir l'énergie du corps et la violence des passions. Les païens s'abstenaient de plusieurs alimens à certains jours fixes, pour se rendre plus agréables à leurs divinités. Les prêtres de Cybèle jeûnaient aussi pendant certains jours, afin de manger avec plus de plaisir leurs faisans et d'autres oiseaux rares. Les Romains avaient pris dans les livres des Sibylles leurs jeûnes superstitieux, à la faveur desquels ils se flattaient d'éloigner la colère des dieux. Il y avait aussi des jeûnes prescrits en l'honneur de Cérès; les dames les observaient sur-tout avec un grand zèle, parce que cette déesse, profondément affligée de l'enlèvement de sa fille, s'était abstenue pendant quelque temps de toute nourriture. Les Pythagoriciens se privaient de toute nourriture animale, pour se livrer avec plus de calme et de tranquillité à l'étude de la philosophie. Ces usages superstitieux pouvaient, selon les circonstances, avoir une influence avantageuse ou nuisible sur la santé.

Les personnes d'une constitution vigoureuse, et qui se trouvent dans un état de prédisposition à une maladie sthénique, peuvent retirer un grand avantage de l'abstinence des viandes pendant un temps déterminé. Les prêtres de Cybèle, et en général tous ceux qu'une vie dissolue précipite vers la faiblesse indirecte, peuvent s'y soustraire en changeant de manière de vivre. Moneta, médecin polonais, prescrivait, au printemps, un régime très-sévère aux seigneurs dont la santé lui était confiée, et qui s'étaient livrés auparavant aux plaisirs de la table. Ce régime consistait particulièrement dans l'abstinence des boissons spiritueuses et des alimens trop succulens, et dans l'usage des eaux minérales et du petit-lait; et pour leur inspirer plus de confiance, il leur faisait prendre en même temps ses *pilules secrètes*. La plupart se préservaient, en suivant ce régime rafraîchissant, des maladies dont ils étaient menacés. Moneta a avoué depuis à un ami que ces pilules n'étaient faites qu'avec de la mie de pain recouverte d'une feuille d'argent. La sobriété et le régime que ces seigneurs observaient au printemps dans leurs maisons de campagne, remédiaient à la diathèse sthénique dans laquelle ils se trouvaient, ou prévenaient la faiblesse indirecte dans laquelle ils étaient sur le point de tomber.

Une nourriture mêlée de viande et de végétaux est la plus convenable à l'homme dans l'état de santé. On doit s'abstenir entièrement de viande, ou du moins être très-réservé dans son usage, quand on se trouve dans une prédisposition sthénique : il faut se borner dans ce cas à une nourriture végétale modérée. Plus la phlegmasie est violente, plus les alimens doivent être légers et fluides. En général, quand l'excitement est trop énergique, il faut, en prescrivant des alimens moins nourrissans et moins abondans, le réduire à un degré inférieur à celui qui constitue l'état de santé, ou, en d'autres termes, il faut prescrire un régime débilitant.

Les fruits sont les substances végétales les moins nutritives, et par conséquent les plus débilitantes ; viennent ensuite les légumes, les herbes, les racines et les farineux. Mais il est clair que la nourriture légère et débilitante qui est avantageuse dans les maladies sthéniques, sera nuisible dans les maladies asthéniques. Aussi les personnes dont l'estomac est faible, supporteront moins facilement l'usage des fruits que celui des légumes et des racines, et les substances farineuses leur conviendront mieux, quoiqu'elles ne soient pas sans inconvéniens.

Les viandes salées et enfumées sont, comme nous l'avons déjà dit, moins fortifiantes que les viandes

viandes fraîches, quoique d'ailleurs les estomacs faibles les digèrent mieux que les végétaux. La bière ordinaire est pesante, et produit des vents; elle affaiblit sur-tout ceux qui sont habitués au stimulus du vin. Mais il y a des bières très-peu actives, et capables d'enivrer : les principales sont deux espèces de bière anglaise; on appelle *ale* la plus douce, et *porter* la plus amère. Le gouvernement permet qu'on mette une certaine quantité d'opium dans cette dernière.

L'eau fraîche est un remède vraiment débilitant. On lui donne une saveur plus agréable, et on augmente sa propriété affaiblissante, en lui ajoutant des sucs acidules, comme l'acide du limon privé de l'huile essentielle que renferme son écorce; le vin aigre qu'on n'a pas rendu stimulant en le distillant avec des substances aromatiques; le suc d'épine-vinette, de groseille et de framboise. On fait un grand usage, dans les pays septentrionaux, de certaines baies (*oxycoccus*) qu'on appelle limon du nord, et dont l'extrait est employé fréquemment dans les maladies sthéniques. Le petit-lait est aussi une boisson rafraîchissante et débilitante. L'usage où l'on est de le prescrire, au printemps, à de jeunes personnes pâles, languissantes, exténuées, et prédisposées à la faiblesse directe, ou qui en sont déjà affectées, est un des *mystères* de la médecine.

Lorsqu'on se propose de fortifier, on ne doit pas compter sur le vin blanc peu spiritueux, et mêlé à l'eau. Les boissons acidulées, sans en excepter le vin blanc uni à l'eau, sont nuisibles dans les maladies asthéniques. Le vin pur, lorsqu'il est faible, ne me paraît même pas devoir être recommandé comme fortifiant.

Une diète humide et rafraîchissante, composée de raisins frais, de carottes, &c. a produit d'heureux effets chez des personnes qui, par l'abus des liqueurs spiritueuses, de la bonne chère, et à la suite d'affections phlogistiques, sont tombées dans une maladie de langueur et de consomption.

Ce régime répare la perte de l'excitabilité, en l'accumulant de nouveau, et favorise l'action des alimens et des médicamens. On met les émétiques et les purgatifs au nombre des remèdes affaiblissans les plus avantageux dans les maladies sthéniques. Il suffit d'avoir pris un seul émétique, pour être convaincu de sa propriété débilitante et relâchante. Ces remèdes diminuent l'orgasme et l'éréthisme de tout le corps, et procurent une sueur générale. Aussi les médecins qui, en prescrivant un vomitif, ne se proposent pas uniquement d'évacuer l'estomac, en obtiennent-ils, dans des cas très-graves, des effets aussi prompts que salutaires.

On doit, sous certains rapports, envisager

tous les remèdes comme stimulans, et parmi les purgatifs il y en a de plus échauffans, et qui possèdent une propriété plus stimulante ; cependant on doit les considérer comme des débilitans lorsqu'ils diminuent la quantité des humeurs par les évacuations abondantes et réitérées qu'ils occasionnent. Si l'on est obligé, dans certains cas de faiblesse (1) de prescrire des purgatifs, comme cela arrive souvent dans les maladies des enfans, le jalap et le diagrède seront préférables aux purgatifs salins. J'ai déjà observé plus haut que, dans les cas de faiblesse et de sensibilité excessives, il est très-utile de joindre aux purgatifs une petite dose d'opium (2). Le sel de Glauber, certaines eaux minérales purgatives, et les sels neutres en général, sont les évacuans les

(1) M. Weikard s'écarte ici un peu des principes de la doctrine de Brown, qui exclut l'usage des purgatifs dans toutes les maladies asthéniques. Quoiqu'il nous assure dans sa préface qu'il a adopté entièrement la nouvelle doctrine, il la modifie cependant dans ce cas. J'ai cru devoir insister sur ce point, parce qu'il sera important dans la discussion du système. Voici la phrase italienne : *In certi casi in cui alcune circostanze ci obligano a prescrivere un purgante, quando il paziente è piuttosto debole ; come accade ne' bambini.* L'expression *piuttosto debole* offrait quelques difficultés. (Note du traducteur.)

(2) Ne ferait-on pas mieux d'abandonner tout-à-fait, dans ces circonstances, l'usage des purgatifs ?

plus convenables quand on se propose de diminuer la chaleur et l'énergie de l'excitement. On a observé que les sels neutres purgent mieux lorsqu'ils sont dissous dans une grande quantité d'eau.

Quand il s'agit de purger quelque femme délicate et sensible, on peut préparer de la manière suivante un purgatif très-doux et très-agréable. On fait dissoudre dans dix onces d'eau une once de sel neutre préparé avec le phosphore, que les Anglais nous ont fait connaître; l'on y ajoute environ deux onces de sirop diacode, et l'on fait prendre chaque fois à la malade un verre ou un demi-verre de cette potion purgative. Après ce remède, le sel de Seignette est le purgatif le plus doux et le moins désagréable; cependant sa dissolution n'a pas une saveur aussi agréable que celle du premier. Ces deux sels purgent plus faiblement que les autres sels neutres.

On doit en général préférer les préparations aloétiques, lorsqu'on se propose de purger les personnes faibles; elles fortifient en évacuant doucement, et ne laissent pas après elles la constipation, à moins qu'elle n'existât déjà auparavant.

On ne doit jamais oublier que tous les purgatifs violens agissent en privant le corps d'une grande quantité d'humeurs, et par conséquent

qu'ils affaiblissent. Les personnes robustes et pléthoriques peuvent sans doute faire une exception, mais l'usage trop répété des évacuans pourra même leur être nuisible.

Je n'ai jamais employé que des préparations aloétiques, lorsque des raisons particulières me déterminaient à entretenir chez certains malades la liberté du ventre. Ces remèdes fortifiaient l'estomac et les intestins, et évacuaient doucement sans affaiblir. L'usage trop long-temps continué de la rhubarbe et de tous les autres purgatifs finit toujours par produire des inconvéniens.

Je n'ai jamais eu le bonheur ou le malheur de faire connaissance avec l'*atrabile*, qui, comme des médecins d'une grande sagacité l'assurent, passe d'une partie du corps à l'autre, et se porte tantôt dans le bas-ventre, tantôt à la tête, et tantôt aux extrémités; ainsi je n'ai jamais songé aux moyens de l'évacuer. Je ne me suis jamais occupé de ces engorgemens funestes qu'on dit exister chez les enfans et les vieillards; mais j'avais remarqué, long-temps avant que je connusse la doctrine de Brown, que les purgatifs étaient très-utiles dans les maladies inflammatoires et dans la péripneumonie : j'avais même conseillé cette méthode à un jeune médecin hongrois, qui m'avait avoué franchement qu'il ne

pouvait guérir aucun de ses malades attaqués de péripneumonie ; je l'avais invité à être plus réservé sur les saignées , et à donner après la première un purgatif salin. Du reste , j'ai banni de ma pratique , dans le traitement de ces maladies , l'usage des boissons chaudes , et j'ai toujours recommandé un régime tempérant et rafraîchissant (1).

C H A P I T R E X I I I .

Division des Maladies sthéniques.

LES puissances excitantes nuisibles qui , pendant la prédisposition à une affection phlogistique , rendent plus actives les fonctions du cer-

(1) Un médecin justement estimé, le docteur Gilmetti de Mantoue, combat, dans un excellent mémoire inséré dans le premier volume des *Actes de l'Académie* de cette ville, l'usage des boissons chaudes dans les maladies inflammatoires, et sur-tout dans les péripneumonies, et il recommande dans ces cas les boissons froides. Cette dissertation prouve clairement que la doctrine de Brown ne consiste pas seulement dans des mots nouveaux, comme n'ont pas rougi de le dire quelques-uns de ses adversaires, puisque M. Gilmetti, en se servant de l'ancienne nomenclature médicale, explique parfaitement les nouvelles idées de Brown.

veau et de tout le système, en augmentent de plus en plus l'énergie, jusqu'à ce qu'elles parviennent à les troubler, ou même à diminuer l'activité de quelques-unes : c'est alors que la prédisposition se change en maladie sthénique.

Les maladies phlogistiques suivent toutes dans leur formation cette marche invariable ; mais elles diffèrent beaucoup entre elles par leurs degrés de force.

Quelques-unes sont accompagnées de pyrexie et d'inflammation ; d'autres de pyrexie sans inflammation ; enfin, il y en a qui ne présentent ni inflammation ni pyrexie.

Les maladies sthéniques universelles, accompagnées de pyrexie et d'inflammation, comprennent *les phlegmasies* et *les maladies exanthématiques phlogistiques*. Leur méthode curative est la même ; on doit seulement la diriger et la modifier d'après l'augmentation plus ou moins considérable des forces vitales.

Voici des symptômes qui sont communs aux phlegmasies et aux maladies exanthématiques sthéniques. Lorsque la prédisposition sthénique cesse et passe à l'état de maladie, on éprouve aussitôt des frissons et un sentiment de froid. La maladie présente une apparence trompeuse de faiblesse et d'abattement. La peau devient sèche ; il y a suppression de quelque excrétion ;

l'urine est rouge, la chaleur considérable, et la soif se manifeste assez souvent. Le pouls s'accélère : cependant sa fréquence est modérée lorsque la maladie est dans son commencement, et qu'elle n'est pas fort grave ; il acquiert ensuite de la plénitude et de la dureté.

Les différentes espèces de phlegmasies et de maladies exanthématiques ont des caractères particuliers. Les premières se distinguent par une inflammation de quelques parties externes, ou du moins par un état qui en approche. Cet état inflammatoire d'une partie est toujours précédé d'une affection de même nature qui domine dans tout le système, mais il n'en est jamais la suite. Afin de distinguer cette affection universelle de la fièvre qui est une maladie asthénique, nous la nommons *pyrexie*, et nous entendons par ce mot un état qui diffère peu par sa violence d'une diathèse inflammatoire aiguë.

Les maladies exanthématiques inflammatoires se distinguent par des éruptions cutanées qui se manifestent sous la forme de taches ou de pustules, et qui sont plus ou moins abondantes, suivant le degré de la diathèse inflammatoire. Les exanthèmes sont produits par une matière contagieuse introduite dans le corps, et qui, se trouvant retenue sous l'épiderme, s'y corrompt par son séjour, et y détermine enfin quelque éruption.

C'est une erreur de croire que le pouls est dur lorsque les membranes de quelque viscère sont enflammées, et qu'il devient plus mou lorsque l'inflammation attaque la propre substance de ce viscère ou son parenchyme. La plénitude et la dureté du pouls dépendent toujours de l'abondance du sang, qui distend les fibres vasculaires, les oblige à se contracter, et leur donne ainsi plus de densité : sa fréquence ne peut alors être fort considérable. En effet, quoique le stimulus du sang accélère un peu la circulation, la trop grande abondance de ce fluide ne permet pas qu'il soit chassé dans les vaisseaux avec autant de rapidité qu'il le serait s'il était en petite quantité. La force du pouls dépend du degré d'excitement dont jouissent les fibres motrices des vaisseaux : c'est aussi à ce degré d'excitement qu'elles doivent leur ton et leur densité. La dureté du pouls n'est donc autre chose qu'une forte contraction continuée pendant quelque temps, et qui, faisant embrasser à l'artère une grande quantité de sang, représente la vibration d'une corde tendue. On ne saurait douter que les artères n'éprouvent cette contraction dans les maladies sthéniques, si l'on fait attention que les malades ressentent pendant la prédisposition l'influence des causes excitantes capables d'augmenter la masse du sang. On desire, dans l'état de prédisposition, des

alimens stimulans et fortifiâns ; on en prend une grande quantité. Les fonctions intellectuelles acquièrent une énergie et une vivacité extraordinaires. On excite souvent l'activité des forces digestives par des substances aromatiques et des liqueurs spiritueuses ; ce qui augmente la force vitale de tout le système. L'utilité des débilitans , et de tout ce qui peut diminuer la quantité du sang , est une nouvelle preuve que les artères se trouvent dans l'état de contraction dont nous avons parlé.

Les frissons et le froid sont produits par l'aridité de la peau. La prostration des forces et l'abattement indiquent que le cerveau et les fibres musculaires éprouvent un excitement trop énergique. C'est donc à l'action excessive des stimulus , et non à celle des causes directement débilitantes , qu'on doit attribuer l'affaiblissement qu'éprouvent dans ces cas certaines fonctions.

L'aridité de la peau dépend de l'excitement et de la densité excessive des fibres qui entourent les vaisseaux. Leur diamètre , très-rétréci , ne permet que difficilement à la transpiration de les pénétrer , et s'oppose à son libre passage. La constriction qui a lieu alors ne dépend ni du spasme , ni du froid , mais uniquement de la diathèse sthénique , qui est plus considé-

rable à la peau que dans toute autre partie. En effet, quoique la chaleur se répande sur tout le corps, elle agit cependant avec plus de force sur le système cutané, sur-tout lorsqu'il vient d'être exposé à l'impression du froid.

Ce que nous venons de dire de la transpiration, peut s'appliquer en grande partie aux autres excrétiions; mais la chaleur exerce sur elles une influence moins puissante. En général, les vaisseaux internes étant plus dilatés et moins tendus que ceux qui se répandent à la surface du corps, ils n'ont pas besoin d'un stimulus aussi fort pour se resserrer et se fermer; un excitemment peu énergique suffit pour produire cet effet.

Les symptômes qui annoncent les maladies sthéniques et les pyrexies, ont déjà été développés dans le chapitre V. Nous y avons expliqué la cause de la rougeur des urines. Lorsque la diathèse sthénique prédomine dans tout le système, elle s'oppose à l'excrétion de ce fluide; les fibres vasculaires se distendent, se contractent; et la force de cohésion de leurs parties solides venant enfin à céder à la distention trop énergique des vaisseaux, ces derniers livrent passage à des globules de sang qui donnent à l'urine une couleur rouge.

On a expliqué dans le même endroit comment la transpiration retenue produit la chaleur, la

soif, et d'autres symptômes qui accompagnent l'aridité de la peau.

Il suit de ce que nous avons dit, que l'inflammation, ou un état qui en approche, tel que le catarre, dépend de la diathèse sthénique universelle, qui affecte plus fortement une partie que le reste du système. Une preuve de la vérité de cette assertion, c'est que ces espèces de maladies sont produites par les puissances nuisibles qui agissent sur tout le corps, qu'elles sont accompagnées des symptômes propres aux maladies universelles, et que les médicamens qui exercent leur action sur tout le système, et qui sont les plus propres à diminuer l'état sthénique, sont aussi ceux qui guérissent plus sûrement l'affection partielle.

L'affection partielle est, dans ce cas, toujours précédée d'une diathèse sthénique universelle, ou du moins elles se manifestent toutes les deux en même temps.

Cette diathèse universelle n'est jamais la suite du vice local : le germe de ce vice existait déjà dans la prédisposition. L'excitement, devenu alors plus énergique, le développe, mais il ne le produit pas ; il détermine seulement la violence de l'affection locale, ainsi que celle de la maladie.

L'affection partielle est toujours proportionnée

aux différens degrés de la diathèse , à moins que cette dernière ne soit trop légère pour lui donner naissance. Ainsi l'inflammation du poumon et le rhumatisme aigu sont en raison directe de la diathèse et de la pyrexie. Le danger qui accompagne la rougeole dépend uniquement de la violence de la constitution sthénique ; il en est de même de la péripneumonie. La synoque n'est jamais accompagnée de délire , à moins que la violence de la diathèse ne produise dans le cerveau une inflammation , ou un état qui en approche beaucoup. L'inflammation n'est même pas dangereuse dans l'érysipèle qui affecte la face , lorsque la pyrexie est légère.

La synoque simple est une phlegmasie qui consiste dans une diathèse sthénique , ou dans une pyrexie trop légère pour exciter l'inflammation de quelque partie. Elle est produite par les mêmes causes qui donnent naissance aux autres phlegmasies , et elle exige les mêmes moyens curatifs.

C'est une erreur grossière d'avoir séparé la synoque des phlegmasies , et de l'avoir placée parmi les fièvres , qui sont des maladies de faiblesse. Quoique la diathèse ne puisse pas être portée à un très-haut degré sans que quelques parties se trouvent enflammées , ce n'est cependant point cette inflammation qui constitue

la phlegmasie ; elle n'en est point la cause , ainsi qu'on l'a faussement supposé. Le rhume diffère peu des affections inflammatoires ; et s'il n'est pas accompagné d'inflammation, cela vient de ce que la diathèse sthénique est ordinairement trop légère. Un mauvais traitement, ou l'action continuée des stimulans nuisibles , peut alors donner lieu à une inflammation violente de la trachée-artère , ou même des poumons.

Ce serait en vain que , pour prouver que l'inflammation produit la phlegmasie , on citerait l'exemple d'un homme qui , s'étant enfoncé une épine sous l'ongle , éprouve dans tout le bras une inflammation qui s'étend jusqu'à l'épaule , et excite un état de pyrexie dans tout le système. En effet , à moins qu'il ne se trouve déjà dans une diathèse sthénique , il n'éprouvera certainement point les symptômes propres aux phlegmasies et aux maladies inflammatoires universelles ; mais si la gangrène s'empare du doigt , elle peut donner naissance à un typhus symptomatique , ou à cette espèce de fièvre qu'on nomme *gangréneuse* , et qui peut avoir une terminaison funeste.

Combien ne voit-on pas d'inflammations locales qui ne sont point suivies de phlegmasies , sur-tout lorsqu'elles attaquent un organe externe et doué de peu de sensibilité ! Dans les phlegma-

sies, le vice local est donc uniquement un effet de l'affection universelle.

Toute espèce d'inflammation et d'érysipèle qui n'est point accompagnée de cette diathèse universelle qui forme le caractère distinctif des phlegmasies, ne doit être considérée que comme un vice local, ou comme un symptôme de quelque autre maladie, ou enfin comme une maladie locale qui offre l'apparence d'une phlegmasie : on ne doit point mettre au nombre des phlegmasies les inflammations, tant internes qu'externes, qui ne sont point produites par des causes qui affectent tout le système; causes qu'on ne peut détruire que par des remèdes qui agissent également sur tout le corps. La seule indication qu'il y ait alors à remplir, consiste à ôter le corps étranger ou le stimulus local, qui, en irritant ou en comprimant une partie, y a produit une inflammation.

C'est avec raison qu'on nomme *pyrexie* cette affection universelle qui règne dans les maladies exanthématiques et dans les phlegmasies; elle diffère essentiellement de la fièvre, qui est une maladie asthénique, et des inflammations locales, qui produisent dans tout le système une espèce d'irritation qu'on pourrait nommer *pyrexie symptomatique*.

Les maladies sthéniques accompagnées de

pyrexie et d'inflammation externe, sont la péri-pneumonie, la frénésie, la petite vérole, la rougeole, l'érysipèle grave, le rhumatisme aigu, et l'inflammation de la gorge (*cynanche tonsillaris*).

Les maladies sthéniques avec pyrexie, sans inflammation, comprennent le catarre, la synoque simple, la scarlatine, la petite vérole et la rougeole légère, dans lesquelles l'éruption est peu considérable et simplement locale.

Enfin, il y a des maladies encore moins violentes qui ne sont accompagnées ni d'inflammation ni de pyrexie; elles consistent dans une diathèse sthénique, trop légère pour exciter dans les vaisseaux le mouvement nécessaire pour produire la pyrexie ou une inflammation.

Cette classe comprend la manie, l'insomnie (*pervigilium*), et l'obésité: ce sont les maladies sthéniques sans pyrexie:

Il est important de se rappeler que, dans les maladies universelles, l'affection locale dépend toujours de l'affection générale; qu'elles sont toujours de la même nature; que, produites par les mêmes puissances nuisibles, elles exigent la même méthode curative. C'est par une erreur très-préjudiciable à l'art de guérir qu'on a fait une classe à part de ces maladies locales, et qu'on les a séparées des maladies universelles, soit

soit qu'elles affectent le cerveau, les vaisseaux, la gorge, la peau, ou toute autre partie du corps, elles ne peuvent être guéries, de même que la diathèse universelle, que par une méthode anti-phlogistique.

Pour exercer avec avantage la médecine, il suffit de savoir considérer les maladies sous deux formes opposées; il est inutile de les diviser, ainsi qu'on a divisé les plantes, en genres, en espèces, en classes, &c.; ce n'est pas à leur nom qu'on doit faire attention, mais à leur degré de force. Au lieu de se guider par des symptômes trompeurs, de se livrer à des recherches inutiles sur les causes *occultes*, le médecin s'appliquera à bien connaître les causes générales qui ont donné naissance à la maladie. Je lui conseille de renoncer à toute espèce de nosologie (1) : ce

(1) Je vais opposer au jugement de Brown et de Weikard sur les nosologies, l'opinion de P. J. Frank sur le même objet :

Scientiam quidem immediatè vix augent systemata nosologica; sed longè faciliorem reddunt; indicem morborum adcuratiorem et practicis medicis pernecessarium sistunt; in præcipua aut characteristica symptomata attentiores hos reddunt; paucissimis paginis sæculorum labores certo ordine collocatos complectuntur; nomina certa rebus certis imperiuntur; linguam medicam a polo ad polum, diversissimis gentibus intelligibilem, constituunt : a cujus tam longo ne-

sont les nosologistes qui ont rendu la médecine si riche en mots, si vide de choses, si confuse et si difficile dans la pratique.

De l'état d'une santé parfaite à celui de la maladie sthénique la plus violente, il y a certainement une gradation successive proportionnée à l'augmentation des forces. Il semble que l'obésité forme, pour ainsi dire, la première nuance qui caractérise les maladies sthéniques les plus légères, et qu'on doit placer à l'extrémité opposée la frénésie et la péripneumonie, dans lesquelles la diathèse est élevée au plus haut degré d'inflammation dont l'économie animale soit susceptible.

On doit placer immédiatement après la frénésie et la péripneumonie, la rougeole et la petite vérole, ensuite l'érysipèle, lorsqu'elle est grave et qu'elle affecte la tête; à la suite de cette dernière maladie vient le rhumatisme, qui, quoique moins dangereux que l'érysipèle, ne présente cependant pas une diathèse moins violente. Enfin, on placera au dernier rang l'érysipèle légère, et les différentes espèces d'esquinancies.

glectu et confusione verè babylonicâ, magna inter laborantes exorta est discordia, et vocum magna obscuritas.

Je laisse au public le soin de juger ces différentes opinions:
(*Note du traducteur.*)

Telle est la division des maladies accompagnées de pyrexie et d'inflammation.

Le catarre occupe le premier rang parmi celles où il y a pyrexie sans inflammation. Peut-être même serait-il mieux de le placer dans la première classe, entre l'érysipèle légère et l'esquinancie. La synoque simple et la scarlatine étant de nature sthénique, appartiennent aussi aux pyrexies. On doit placer au dernier rang la petite-vérole et la rougeole légères.

La dernière classe, celle qui renferme les maladies simplement sthéniques, comprend la manie, l'insomnie et l'obésité; cette dernière maladie touche à l'état de santé parfaite (1).

(1) Telle est la classification des maladies sthéniques, faite d'après le système de Brown. Tout médecin éclairé conviendra avec moi qu'elle a besoin de quelques changemens, et sur-tout d'un assez grand nombre d'additions. C'est avec raison que les ennemis de la nouvelle doctrine reprochent à son fondateur de n'avoir pas compris dans la classe des maladies sthéniques un grand nombre d'affections qui devraient y être placées; mais il est facile de remédier à cette omission. Les maladies que Brown aurait dû ajouter à la classe des sthénies, sont l'ophthalmie, l'inflammation de l'oreille (*a*), de la langue, de l'estomac, des intestins, du foie, de la rate, de la matrice, de la vessie, et des reins. Il les regarde toujours comme locales. J'avoue

(*a*) *Otitis, glossitis, gastritis, enteritis, hepatitis, splenitis, meritis, cystitis et nephritis.*

C H A P I T R E X I V.

Division des Maladies asthéniques.

IL est facile, d'après ce que nous avons dit jusqu'ici, de distinguer les affections asthéniques de celles qui leur sont opposées. L'asthénie est

qu'elles le sont le plus souvent; mais on ne pourrait, sans une erreur préjudiciable à l'art de guérir, les considérer toujours comme telles. S'il en était ainsi, les partisans aveugles de la doctrine de Brown ne prescriraient dans ces maladies que des médicamens purement locaux; ils n'auraient jamais recours à la saignée, qui souvent produit les plus heureux effets. On ne pourra douter que quelques-unes de ces maladies ne soient sthéniques universelles, si l'on fait attention qu'elles sont quelquefois précédées de prédisposition; que les causes qui les produisent n'agissent pas seulement sur l'organe affecté, mais aussi sur tout le système, et qu'enfin les médicamens qui portent leur action sur tout le corps, guérissent assez souvent l'affection locale.

Je suis bien éloigné de nier que l'ophtalmie ne soit le plus souvent une inflammation purement locale, qui ne doit être traitée que par des topiques; mais l'expérience m'a appris qu'elle est souvent produite, ainsi que la péripneumonie, par des causes qui agissent sur tout le système, et qu'alors elle ne peut être guérie que par des remèdes généraux. Combien de fois une saignée du bras ne l'a-t-elle pas fait disparaître, sans l'application d'aucun topique! Combien de

cet état du corps vivant dans lequel toutes les fonctions animales éprouvent un dérangement, une débilité plus ou moins considérables : cet

fois un émétique ou un purgatif n'ont-ils pas eu le même succès ! C'est à ces heureux effets qu'on doit attribuer l'opinion ridicule où l'on est, que cette maladie était souvent produite par les saburres des premières voies. Ces médicamens n'agissent alors qu'en débilitant ; ils diminuent la diathèse sthénique qui prédomine dans tout le système, mais qui affecte particulièrement les yeux. On doit en dire autant de l'inflammation de l'oreille ; quoiqu'elle soit ordinairement une affection locale, elle se présente cependant quelquefois avec tous les symptômes d'une maladie universelle.

Il me paraît certain que l'inflammation des viscères abdominaux peut survenir à la suite d'une affection sthénique universelle. Si l'excitement trop énergique dans tout le système affecte spécialement le poumon, il donnera lieu à la péri-pneumonie : pourquoi ne produirait-il pas également l'*hepatitis*, s'il se porte de préférence vers le foie ? De plus, Brown ne convient-il pas que ces viscères peuvent être attaqués d'une inflammation nerveuse ou asthénique ? pourquoi seraient-ils à l'abri de l'inflammation sthénique ?

Ces inflammations ne sont pas les seules maladies que Brown a eu tort de considérer toujours comme locales ; il aurait dû aussi placer parmi les affections sthéniques, certaines espèces de dyssenteries, d'hydropisies et d'hémorragies. La dyssenterie est ordinairement de nature asthénique, mais elle est quelquefois accompagnée d'une diathèse inflammatoire. Les excitans produiraient alors les effets les plus funestes.

On peut admettre une dyssenterie sthénique sans nuire en

état est presque toujours accompagné de la lésion de quelqu'une des fonctions animales.

Dans la classification des maladies sthéniques, nous avons commencé par les plus violentes, et nous sommes descendus peu à peu à celles qui sont les plus légères. Nous suivrons une marche contraire dans l'exposition des maladies asthéniques; nous nous occuperons d'abord de celles qui sont produites par la faiblesse la plus légère, et nous parviendrons ainsi insensiblement jusqu'à celles qui dépendent de la faiblesse portée à son dernier degré.

aucune manière à la nouvelle doctrine. Ne reconnaît-elle pas un catarre sthénique contre lequel elle prescrit les débilisans? Nous pensons que le catarre n'a pas seulement son siège dans la membrane pituitaire ou dans la gorge, mais qu'il peut s'étendre dans tout le canal intestinal, et c'est ainsi que nous nous formerons une idée exacte de la dysenterie inflammatoire.

L'hydropisie, lorsqu'elle ne dépend pas d'un vice local, est presque toujours produite par faiblesse; il y a cependant des hydropisies qui sont dues à un excitemment trop énergique, et dans lesquelles la saignée, la crème de tartre, le nitre et l'eau, sont les meilleurs diurétiques.

Les hémorragies fréquentes sont presque toujours de nature asthénique; mais il n'en est pas de même de celles qui paraissent pour la première ou pour la seconde fois dans les sujets robustes pléthoriques, et qui usent d'une bonne nourriture. Il n'est cependant pas nécessaire de recourir à la

Les affections asthéniques offrent des symptômes très-variés qui ont été l'objet des recherches des médecins les plus célèbres ; mais tous leurs efforts n'ont servi qu'à répandre sur la pratique de la médecine plus d'incertitude et de confusion.

La classification et la distinction des maladies ne sont pas fondées, dans la nouvelle doctrine, sur l'examen minutieux des symptômes. La classification que nous allons faire des maladies asthéniques, d'après l'ordre que nous avons indiqué, prouvera que la méthode la plus simple, et dont

saignée dans ces espèces d'hémorragies ; il faut les abandonner à elles-mêmes, elles portent leur remède avec elles.

M. Strambio a blâmé Brown d'avoir regardé l'obésité comme une maladie constamment sthénique, tandis qu'il y a des sujets très-faibles qui ont beaucoup d'embonpoint. Strambio a confondu l'obésité avec la leuco-phlegmasie, ou les infiltrations séreuses.

On sera sans doute surpris de voir Brown mettre constamment la manie dans la classe des maladies sthéniques, tandis qu'il y a des manies asthéniques ; mais l'étonnement cessera, lorsqu'on fera attention que ce médecin donne le nom de démence (*dementia*) à cette espèce de folie qui est produite par un défaut d'excitement. Je ne puis qu'approuver cette distinction ; en effet, ces deux espèces de maladies, qui paraissent si ressemblantes, diffèrent cependant tellement entre elles, que le moyen propre à guérir l'une serait un vrai poison dans l'autre.

on bannit tout appareil d'érudition, est aussi la plus sûre.

Brown place parmi les maladies asthéniques *la maigreur, la mélancolie, la démence, la gale (1), la scarlatine asthénique, le diabète léger, le rachitis, les différentes hémorragies, telles que celles de l'utérus, du nez et des vaisseaux hémorroïdaux, la cessation, la rétention et la suppression du flux menstruel*, quoique ces trois dernières maladies soient en apparence opposées aux premières.

Il considère aussi comme asthéniques, *la soif, le vomissement, l'indigestion, la diarrhée, la colique; les maladies des enfans, telles que les affections vermineuses, l'atrophie, &c.; la dysenterie, le cholera morbus léger, l'esquinancie asthénique, le scorbut, les affections hystériques peu violentes, le flux de vessie (cystirrhœa), le rhumatisme chronique, la toux asthénique, la goutte des personnes robustes, l'asthme, le spasme, l'anasarque, les douleurs d'estomac, les affections hystériques graves, la goutte des personnes faibles, les affections hypocondriaques, l'hydropisie, la toux convulsive, l'épilepsie, la paralysie, le trismus, l'apoplexie, le tétanos, les fièvres intermittentes, quarte,*

(1) Cette maladie est locale.

tierce, quotidienne, &c.; la dysenterie et le cholera morbus graves, la synoque putride, le typhus simple, l'esquinancie gangréneuse, la petite vérole confluente, le typhus pestilentiel et la peste. Toutes ces maladies, abandonnées à elles-mêmes, tendent directement à la mort (1).

(1) Ces maladies ne sont pas les seules qu'on aurait dû comprendre dans la classe des asthénies : je pense que Brown aurait dû y joindre la *péricéphalite nerveuse, les inflammations asthéniques du cerveau et des autres viscères, et la fièvre puerpérale*. Il est surprenant qu'il ait oublié des maladies aussi communes et aussi terribles, et qui d'ailleurs confirment de plus en plus la vérité de sa doctrine. Je désirerais aussi qu'il eût fait mention de quelques maladies cutanées, qui dépendent d'une affection universelle. Les *dartres*, sur-tout, méritaient une considération particulière ; je pense qu'elles sont le plus souvent produites par la faiblesse indirecte.

La pellagre doit aussi être regardée comme une maladie asthénique : il est très-facile d'expliquer son origine d'après le système de Brown. Je suis surpris que M. Strambio soit d'un sentiment contraire : je pourrais trouver des preuves de mon opinion dans l'excellent ouvrage qu'il a écrit sur la pellagre. Cette maladie vraiment asthénique ne dépend pas d'une seule cause *spécifique* ; elle est produite au contraire par une suite de causes débilitantes, auxquelles se trouvent exposées les personnes qui sont sujettes à cette maladie. Elle ne peut être guérie que par les excitans, tels que la décoction de quinquina, le camphre, l'éther, les bains chauds, une bonne nourriture, le vin, &c. Ce sont aussi ces remèdes que M. Stram-

Telle est la classification des maladies asthéniques; mais il est à remarquer que celles qu'on a placées les premières, à raison de leur peu de violence, se présentent quelquefois avec des symptômes tellement fâcheux, qu'elles sont suivies du plus grand danger; au contraire, celles qui sont ordinairement très-graves, telles que la goutte, le typhus pestilentiel et la peste elle-même, sont quelquefois sans aucun danger.

Les affections asthéniques produisent souvent, dans différentes parties du corps, des ulcères, des tumeurs, des hémorragies, des inflammations, une augmentation de quelque excrétion,

bio recommande à ses malades, ainsi que je l'ai observé moi-même dans sa pratique. Ils produisent un très-bon effet lorsque la maladie est récente. Les rechûtes n'ont lieu que lorsque les paysans s'exposent de nouveau aux causes qui avaient produit la *pellagre*; ce qui ne doit nullement surprendre. J'ose donc assurer que la nature de cette maladie est connue, qu'elle consiste dans la faiblesse, et que les médecins savent la guérir. Ils ont droit à la reconnaissance du public, puisqu'ils ont fait tous leurs efforts pour la combattre: mais que peut la médecine contre une maladie produite par des causes dont elle ne peut préserver les malades? S'il est vrai qu'il n'y a qu'une bonne nourriture qui puisse guérir la *pellagre*, pourquoi ce moyen ne suffiroit-il pas pour la prévenir? Mais je suis bien éloigné de regarder comme une bonne nourriture, de la bouillie cuite dans de l'eau, et qu'on n'assaisonne même pas avec du sel.

et d'autres symptômes locaux qui indiquent la faiblesse générale. Cependant cette faiblesse peut avoir lieu sans qu'elle soit accompagnée de ces symptômes.

Tout ce que nous avons dit des maladies asthéniques, doit nous convaincre que nous ne devons faire attention qu'au degré de la faiblesse prédominante. Il y a des maladies, telles que les affections hystériques et les spasmes, qui ne présentent point les symptômes ordinaires aux maladies asthéniques : l'hydropisie peut être accompagnée de spasmes et de convulsions. On doit alors négliger tous ces symptômes, et faire uniquement attention au degré de faiblesse.

Les fièvres s'annoncent ordinairement par un grand accablement d'esprit et par un mal de tête : cependant elles sont quelquefois accompagnées d'un cholera morbus très-violent, quoique le degré de faiblesse qui constitue les fièvres reste le même. Dans tous ces cas, la force de la maladie consiste uniquement dans l'affection générale.

Ce ne sera donc pas en dirigeant le traitement sur une partie isolée, mais sur la diathèse universelle, qu'on parviendra à rétablir la santé.

C H A P I T R E X V.

Thérapeutique générale des Maladies sthéniques.

LA mort n'est autre chose qu'une entière privation d'excitement et d'excitabilité. Ce sont sur-tout les maladies qui la précèdent qui nous tourmentent douloureusement : elles répandent la terreur et l'effroi sur les derniers instans de notre vie. Quelques médecins ont encore le talent de rendre ce passage plus terrible (1). Quand la nouvelle doctrine n'aurait d'autres avantages que celui de ne point tourmenter les malades par des médicamens dégoûtans, par des sensations violentes et pénibles, de ne traiter que par des moyens doux et agréables ceux qui sont attaqués de maladies incurables, et de les laisser descendre tranquillement dans le tombeau, cela

(1) L'auteur veut s'élever vraisemblablement contre l'usage où l'on est de couvrir les malades de vésicatoires, et de les placer sur des parties auxquelles on a déjà appliqué des ventouses scarifiées, et contre plusieurs autres moyens que des médecins sans expérience emploient pour tourmenter les hommes.

seul ne devrait-il pas suffire pour lui faire donner la préférence ?

La simplicité du traitement des maladies sthéniques dont nous nous occupons maintenant, et sur-tout la méthode fortifiante et tonique que nous exposerons en parlant des maladies asthéniques, sont une preuve évidente que le traitement adopté par Brown est le plus agréable et le plus efficace dans toute espèce de maladies, même dans celles qui sont incurables.

Depuis que j'exerce la médecine, j'ai toujours regardé comme un point essentiel, de ne jamais prescrire à mes malades des remèdes qui leur fussent désagréables : j'ai toujours eu soin de ménager leur sensibilité, de leur procurer du repos, et de consulter leur goût. Je suis persuadé que tous ces remèdes dégoûtans, que les malades ne peuvent prendre qu'avec la plus grande répugnance, et que la méthode d'exciter les nausées pendant un temps plus ou moins long, loin d'être de quelque utilité, sont au contraire le plus souvent nuisibles.

Le médecin qui pourrait trouver un moyen d'adoucir les douleurs des malheureux atteints de maladies incurables, rendrait certainement un grand service à l'humanité. Peut-être proposerons-nous dans la suite quelques vues relatives à cet objet. En attendant, tâchons de rendre

moins pénibles les derniers momens de la vie.

Dans le traitement des maladies sthéniques, on doit se proposer de diminuer l'excitement, et de le réduire au degré qui constitue l'état de santé. On parviendra à ce but par le moyen des remèdes qu'on appelle débilitans, parce que leur stimulus est moins énergique que celui qui est nécessaire à l'état de santé.

Les remèdes doivent être proportionnés à la violence de la maladie. Dans les affections sthéniques très-violentes, dans lesquelles l'excitement est porté au dernier degré, telles que la péripneumonie, la frénésie, certaines espèces de rougeoles violentes, et l'érysipèle, il faut aussitôt avoir recours à une saignée abondante. Elle affaiblit promptement l'excès de stimulus produit par la trop grande quantité de sang, et elle agit spécialement sur les vaisseaux sanguins.

On ne doit être ni trop hardi ni trop réservé dans la prescription de la saignée. Ce remède n'est pas le seul indiqué dans le traitement des maladies sthéniques. Il n'est pas nécessaire d'y avoir recours dans la simple prédisposition à ces maladies. On ne doit tirer que peu de sang dans les légères affections sthéniques; peut-être même ferait-on mieux de n'en pas tirer du tout, et de donner la préférence aux autres moyens débilitans.

La saignée doit être proportionnée à l'âge, au sexe, au tempérament, et à l'énergie des causes qui ont donné naissance à la maladie. La petite-vérole et la rougeole sont les seules maladies particulières aux enfans dans lesquelles la saignée soit indiquée. En général, on ne doit prescrire la saignée aux enfans et aux vieillards qu'avec beaucoup de réserve. Chez les premiers l'accumulation de l'excitabilité, son épuisement chez les seconds, ne produisent qu'un excitemment modéré, à moins que les stimulus ne soient très-énergiques.

Lorsque la violence des symptômes diminue ou qu'ils disparaissent totalement pendant quelque temps, c'est un signe certain qu'on a assez tiré de sang. Ainsi, lorsqu'on voit le pouls perdre de sa fréquence et de sa dureté, et prendre de la mollesse; lorsque la chaleur et l'excitement diminuent; que la peau, moins sèche et moins brûlante, commence à s'humecter; lorsque le mal de tête et la douleur de poitrine se calment, que la respiration devient plus libre, et que le délire se dissipe; en un mot, lorsque la diathèse devient moins violente, on ne doit plus prescrire de nouvelles saignées.

Une saignée de dix à douze onces est ordinairement suffisante pour des personnes adultes et

vigoureuses (1) ; elle doit être moins forte chez les enfans et les vieillards. Au reste , on ne peut établir de règles générales sur ce point : la diminution des symptômes doit seule diriger le médecin. Comme le vice local dans les maladies universelles dépend uniquement de l'affection générale , il n'exige aucun traitement particulier.

Lorsqu'on est parvenu par le moyen de la saignée à diminuer la violence de la maladie , il est bon de prescrire un purgatif salin. Les drastiques

(1) M. Gelmetti pense qu'il vaudrait mieux ne faire , dans les maladies sthéniques , que des saignées légères , mais souvent répétées. J'ai suivi quelquefois son avis , et alors je faisais tirer , de deux heures en deux heures , trois onces de sang , jusqu'à ce qu'on fût parvenu à douze onces. Mes observations ne sont pas assez nombreuses pour que je puisse garantir l'efficacité de cette méthode : cependant je n'ai pas eu jusqu'ici à m'en plaindre. Il est certain qu'on affaiblit davantage par une forte saignée , qu'en tirant la même quantité de sang à plusieurs reprises : mais la question est de savoir s'il est avantageux de produire un affaiblissement considérable , en diminuant tout-à-coup l'énergie puissante d'un seul stimulus , et si un tel moyen ne pourrait pas déranger l'équilibre qui doit exister entre l'excitement du système sanguin , et celui des autres parties du corps. Il n'appartient qu'à l'expérience de résoudre ce problème. M. Moscati , dans un ouvrage qui est au-dessus de l'éloge que l'on en pourrait faire , recommande de suivre cette nouvelle méthode dans les saignées que l'on fait aux chevaux. (*Compendio di cognizioni veterinarie*, &c. Milan. p. 59.)

ne peuvent être que nuisibles ; on donnera la préférence aux doux cathartiques salins, et surtout au sel de Glauber ; ils affaiblissent beaucoup en débarrassant les vaisseaux d'une grande quantité d'humeurs. Sydenham était dans l'usage de traiter les maladies sthéniques par des saignées et des purgatifs qu'il prescrivait alternativement chaque jour. On peut donner les cathartiques le jour même où la maladie a commencé à se manifester.

Un purgatif salin donné à la suite d'une saignée modérée, diminue plus puissamment la diathèse sthénique, qu'une saignée beaucoup plus forte sans purgatif. Lorsque la diathèse est légère, un purgatif peut souvent suppléer à la saignée.

Tout médicament, soit excitant, soit débilitant, agit avec plus de force sur la partie où il est appliqué. Par la même raison, si nous appliquons en même temps sur plusieurs endroits du corps un grand nombre de débilitans, ils agiront tous à leur manière, et ils concourront ensemble à combattre la maladie. Ainsi la saignée affaiblit particulièrement les grands vaisseaux sanguins : les purgatifs, lorsqu'ils procurent des évacuations abondantes, portent surtout leur action sur les petits vaisseaux. L'émétique débarrasse l'estomac du stimulus qui irritait ce viscère : il est, par conséquent, aussi

utile dans les maladies sthéniques, qu'il est nuisible dans celles qui sont asthéniques. Afin d'agir sur l'excitabilité par un plus grand nombre de moyens, et de diminuer plus puissamment l'excitement, on unit à la saignée et aux purgatifs un régime rafraîchissant et peu nourrissant; on fait boire au malade une grande quantité d'eau froide. On voit par-là combien il est utile d'employer en même temps plusieurs moyens débilitans; on ne doit pas même compter uniquement sur la saignée dans la péripleumonie, quoique ce remède soit le plus utile et le plus nécessaire. Lorsque la diathèse sthénique est modérée, les purgatifs et les émétiques peuvent suppléer à la saignée, qui produit si souvent de mauvais effets; mais, dans les maladies sthéniques très-violentes, on doit avoir recours à des saignées abondantes, et s'abstenir même entièrement des purgatifs. En effet, tout médicament étant irritant, il est possible, lorsque la diathèse inflammatoire et l'excitement sont portés à leur dernier degré, que le stimulus d'un purgatif uni à celui des puissances nuisibles qui ont produit la maladie, soit porté au point de consumer entièrement l'excitabilité, et de causer ainsi la mort.

Nous devons tenir un juste milieu entre ceux qui répandent le sang sans aucune mesure, et ceux qui en sont trop avares. Nous pouvons

ménager ce fluide précieux plus que ne le font ces médecins, qui ne savent combattre les maladies sthéniques que par la saignée. On fera attention à l'âge du malade, à son genre de vie; on examinera si depuis peu de temps il a été exposé à l'action de quelques stimulus énergiques, s'il a fait usage d'une nourriture animale et très-assaisonnée; en un mot, on comparera la force de son tempérament à la violence de la maladie, et aux effets qu'auront produits les médicamens qui ont déjà été employés. En général, nous devons être d'autant plus réservés dans l'usage d'un remède débilitant, que les autres moyens débilitans prescrits au malade sont plus nombreux et plus énergiques.

On devrait toujours avoir soin, lorsqu'on fait une saignée, de choisir une veine d'un diamètre un peu considérable. Lorsqu'on ouvre un petit vaisseau, la saignée ne procure pas le même avantage. L'ouverture de toute espèce d'artères est toujours accompagnée de quelques dangers. Lorsqu'on fait en même temps usage des autres moyens débilitans, il suffit ordinairement, pour guérir un adulte attaqué d'une maladie sthénique, de lui ôter deux livres de sang dans l'espace de trois à quatre jours (1).

(1) Il ne sera pas hors de propos de dire un mot de l'abus que l'on fait de la saignée. Il y a des médecins qui croient

Tant que la diathèse sthénique conserve un certain degré de force, on devrait, à la suite de chaque saignée, prescrire un purgatif, sans

qu'on peut saigner, dans les maladies sthéniques, jusqu'à ce qu'elles se terminent par la santé ou par la mort : il n'y a rien de plus pernicieux que cette pratique. Il est certain qu'on ne peut pas tirer plusieurs livres de sang dans une affection sthénique, sans diminuer sa violence. Cependant on a observé qu'après quatre ou cinq fortes saignées, le mal augmente sensiblement, le pouls devient de plus en plus dur ; preuve évidente que ni la maladie, ni la dureté du pouls, ne dépendent d'un excès de vigueur. Ce n'est qu'en observant les progrès du mal qu'on peut juger de la quantité de sang qu'il convient d'ôter ; il me semble qu'on ne doit pas en tirer plus de six livres dans une maladie sthénique. Cependant j'ai vu des médecins en faire tirer en peu de jours douze, dix-huit livres, et même davantage. Je dois avouer que quelques malades se sont rétablis ; c'est-à-dire, qu'ils n'ont pas été victimes de ce traitement : mais leur nombre est si petit, en comparaison de ceux qui en sont morts, ou qui sont devenus asthmatiques, phthisiques ou hydropiques, que je ne puis m'empêcher de regarder cette méthode avec horreur. Quiconque, après des saignées aussi multipliées, est assez heureux pour recouvrer enfin la santé au bout d'un temps plus ou moins éloigné, doit cet avantage à la force de son tempérament, et non au traitement qu'on a suivi ; pour s'en convaincre, il suffit de faire attention à la convalescence longue et pénible qu'éprouvent ces malades.

C'est ordinairement la dureté du pouls qui engage les médecins à prescrire tant de saignées ; quoiqu'ils conviennent tous que le pouls est un signe trompeur, ils ne laissent pas

négliger les autres moyens débilitans. Guidés par une fausse théorie, les médecins recommandent les purgatifs dans les maladies asthéniques; mais ces médicamens deviennent alors aussi pernicieux qu'ils sont utiles dans les affections sthéniques. Ils font reparaître sur-le-champ les accès

de lui obéir servilement lorsqu'ils sont au lit du malade. Le pouls est-il dur? c'est en vain que d'autres symptômes indiquent une grande faiblesse, on ne prescrira aucun excitant. Je l'ai déjà dit, la saignée donne quelquefois de la dureté au pouls; n'est-ce pas une preuve évidente que ce symptôme n'est pas produit par l'abondance du sang? Il peut se faire qu'une saignée développe le pouls, et lui donne de la dureté en rendant la circulation plus libre; mais elle ne produira certainement point cet effet, lorsque le malade est très-affaibli: je pense que la dureté du pouls doit être alors attribuée à la contraction spasmodique de l'artère. Je me suis, en effet, aperçu très-souvent que les saignées et les autres débilitans rendaient le pouls plein et dur; mais qu'il reprenait son état naturel, et devenait même faible, aussitôt que je prescrivais les excitans. Je suis donc très-réservé dans la prescription des saignées. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais fait tirer plus de cinq livres de sang dans une maladie sthénique; aussi ceux que je traite de ces maladies, ont-ils une convalescence très-courte.

Les médecins qui ne connaissent d'autres débilitans que la saignée, qui même prescrivent avec elle des excitans, tels que les vésicatoires, sont forcés de tirer une plus grande quantité de sang dans les maladies sthéniques; mais leur erreur ne peut leur servir d'excuse.

de goutté; ils reproduisent les fièvres intermittentes qui étaient déjà guéries; ils sont suivis des plus furieuses effets dans l'asthme, dans la dyspepsie, et généralement dans toute espèce de maladies de faiblesse, soit directe, soit indirecte. Ils doivent par conséquent produire un effet tout contraire dans les maladies sthéniques, souvent même ils rendent la saignée inutile. Cependant, dans les maladies sthéniques très-violentes, et dans lesquelles il faut recourir aux fortes saignées, on ne doit pas toujours prescrire les purgatifs, de peur que leur stimulus n'augmente l'excitement.

Le régime mérite la plus grande attention dans le traitement des maladies sthéniques. Les médecins ne s'en occupent pas assez. Les alimens stimulent par leur propre masse; ceux sur-tout qui sont tirés du règne animal, sont doués d'un stimulus très-énergique, qui ne peut être que très-nuisible dans les maladies sthéniques. Ce serait en vain qu'on diminuerait, par le moyen des saignées et des purgatifs, la masse du sang et des humeurs, si l'on permettait au malade de réparer ces pertes en se remplissant l'estomac d'une grande quantité de nourriture. On lui interdira donc l'usage de la viande et de tout autre aliment solide : ses alimens seront tirés du règne végétal, et donnés sous forme fluide, afin qu'ils

parviennent plus facilement jusqu'aux extrémités des petits vaisseaux , et qu'ils s'évacuent plus promptement. Par la même raison , on ne permettra au malade d'autre boisson que celle d'eau fraîche , qu'on rendra plus agréable en y mêlant quelque acide. Les acides rafraîchissent , affaiblissent , appaisent la soif , et sont par conséquent très-utiles lorsqu'ils n'excitent pas la toux , inconvenient qu'ils produisent souvent dans les maladies de poitrine.

Le médecin ne se bornera pas à prescrire ces différentes espèces de débilitans : il fera de plus attention à la température du malade. J'ai déjà démontré fort au long , que le froid a la propriété constante d'affaiblir directement , et qu'il suffit le plus souvent pour guérir la petite vérole , en diminuant la diathèse inflammatoire. Il est aussi très-utile dans le rhume. Pourquoi n'exercerait-il pas son influence salutaire sur les autres maladies sthéniques ? Mais on ne doit pas perdre de vue un principe sur lequel j'ai souvent insisté ; savoir , que le froid peut devenir un stimulant lorsqu'il est suivi de l'action de la chaleur , qu'il lui donne alors plus d'énergie , ainsi qu'à tous les autres excitans.

Ces observations peuvent nous servir à établir quelques règles qui nous dirigeront dans l'application du froid. En premier lieu , on ne doit

jamais exposer le malade à un froid violent : il ne pourrait pas le supporter. D'ailleurs, comme il n'est pas toujours en notre pouvoir d'entretenir constamment ce même degré de froid, la chaleur qui lui succéderait, fût-elle très-moderée, agirait alors avec beaucoup de force, et produirait un excitement très-considérable.

En second lieu, lorsqu'on fait usage du froid, il est essentiel que le malade ne soit exposé ni à l'action de la chaleur, ni à celle des autres excitateurs. C'est faute d'avoir observé cette règle ; qu'il est survenu si souvent dans la petite-vérole des accidens très-funestes, qu'on a attribués mal-à-propos à l'action du froid. Un froid modéré et continué pendant long-temps produira le même effet qu'un froid plus violent, mais de courte durée, et il n'exposera le malade à aucun inconvénient.

Nous avons dit, en parlant du traitement de la petite-vérole, qu'un des principaux avantages que le froid procure dans cette maladie, vient de ce qu'il ouvre les vaisseaux transpiratoires fermés par la diathèse sthénique, et qu'il facilite la sortie de la matière variolique retenue sous la peau. Pourquoi ne produirait-il pas le même effet dans la rougeole ? La chaleur n'est pas moins nuisible dans cette maladie que dans le rhume (1).

(1) Je puis assurer, d'après ma propre expérience, que

Il est donc essentiel , dans les maladies sthéniques , de ne couvrir que légèrement les malades , de rafraîchir leur chambre , de l'arroser , ainsi que le lit , avec de l'eau fraîche , et de ne point les exposer à l'activité de la chaleur. En un mot , il faut suppléer , par l'application longtemps continuée d'un froid modéré , à l'action plus énergique , mais nécessairement plus courte , d'un froid violent. C'est à la doctrine des alexipharmques qu'on doit attribuer le préjugé où l'on était que la chaleur et les autres excitans pouvaient seuls favoriser l'éruption dans les maladies exanthématiques , et qu'elle était arrêtée par la prétendue force astringente du froid. Quelquefois une saignée , un purgatif , le froid , un régime convenable , semblent avoir diminué la violence de la maladie , lorsqu'elle recommence bientôt avec une nouvelle force. On doit alors recourir de nouveau à la méthode débilitante , et on ne l'abandonnera que lorsque les symptômes les plus urgens se seront calmés. S'ils reparaissent trois à quatre fois dans le cours de la même maladie , on les combattra par les mêmes moyens (1).

le régime rafraîchissant produit le même avantage dans la rougeole et la scarlatine sthéniques que dans la petite-vérole.

(1) Toutes les fois qu'une maladie présente une succession

Si la diathèse sthénique est considérablement diminuée, si la douleur de tête, l'affection de poitrine et tous les autres symptômes se sont apaisés ou ont disparu entièrement, et qu'on craigne cependant que la maladie ne reparaisse, on prescrira de légers débilitans : on retirerait alors peu d'utilité de la saignée et des purgatifs. On doit plutôt songer à exciter la transpiration : le corps est très-disposé à cette espèce d'évacuation. En effet, la diathèse étant considérablement diminuée, on peut employer, sans aucun inconvénient, le degré de chaleur nécessaire pour exciter la sueur. On ne s'est formé

de force et de faiblesse, sans qu'on puisse soupçonner la cause de ces changemens, on doit craindre qu'elle ne soit plus sthénique. J'ai traité cette année, à l'école clinique, un jeune homme attaqué d'une péripneumonie inflammatoire; deux saignées et les autres moyens débilitans diminuèrent la violence de la diathèse, et le malade paraissait sur le point de passer à l'état de convalescence. Je crus qu'il y avait indication de prescrire un purgatif, et je lui fis donner une once et demie de sel cathartique amer, qui lui procura environ dix-huit selles. Quelque temps après je trouvai que tous les symptômes de la péripneumonie avaient reparu avec une nouvelle force. Après m'être assuré que le malade n'avait pris ni vin ni aucune nourriture, et qu'il ne s'était point exposé à la chaleur, je regardai cette rechûte comme asthénique, et je le guéris parfaitement par le moyen du *polygala seneka* et de l'opium.

jusqu'ici que des idées très-confuses sur l'action des sudorifiques. Quelquefois on les prescrit lorsqu'ils sont très-nuisibles, et on les rejette lorsqu'ils pourraient être de la plus grande utilité.

Les médecins conviennent que la poudre de Dower et les autres diaphorétiques peuvent guérir le rhumatisme. Tout le monde sait qu'on a souvent guéri l'esquinancie gutturale, l'érysipèle et la synoque simple, en excitant la sueur. Pourquoi donc n'aurions-nous pas recours à ce moyen toutes les fois que les affections sthéniques, quelque graves qu'elles aient été, se trouvent réduites, par le moyen des saignées, des purgatifs et des autres débilitans, à ce degré qui constitue ces légères maladies dont nous venons de parler, et dans lesquelles la méthode diaphorétique est si utile ?

On m'objectera peut-être que toutes les fois qu'on traite une maladie sthénique, la chaleur qu'on est obligé d'employer pour exciter la sueur, doit être nécessairement plus ou moins nuisible. Cette objection aurait quelque fondement, si la diathèse était encore assez violente pour menacer de faiblesse indirecte : mais on n'aura pas à craindre cet inconvénient, lorsque la diathèse est peu exaltée ; ce qui arrive pendant tout le cours des maladies sthéniques légères, et même dans celles qui, étant d'abord

très-violentes, ont été combattues par de puissans débilitans. La chaleur modérée, nécessaire pour exciter la transpiration, n'est qu'un léger inconvénient qui ne contre-balance nullement l'avantage produit par une sueur abondante, qui débarrasse le système vasculaire et tout le corps du stimulus qui accroissait l'excitement. Les émétiques et les purgatifs diminuent la diathèse sthénique; en excitant les évacuations des vaisseaux du canal intestinal. La sueur produit le même effet, en débarrassant le système cutané de la matière de la transpiration.

Aussitôt que les signes qui annoncent la sueur paraîtront, on tiendra le malade chaudement; on lui fera prendre des boissons tièdes; on éloignera de lui tout courant d'air, de manière qu'il puisse suer dix à douze heures. Lorsque la sueur paraît d'elle-même, il est inutile de recourir à aucun remède. Si la sueur, après avoir déjà soulagé le malade, est sur le point de se supprimer, il est utile de la soutenir avec la poudre de Dower, jusqu'à ce qu'on ait obtenu l'effet qu'on en desire. On a observé que l'eau froide excitait une sueur abondante, lorsque le corps était bien couvert. Dans d'autres circonstances, la bière et le lait tiède sont de très-bons diaphorétiques.

La sueur est sur-tout utile lorsque la maladie,

déjà calmée par les moyens débilitans, est sur son déclin. On ne doit donc recourir aux sudorifiques, dans le traitement de la rougeole, que lorsque l'éruption a paru, et qu'elle commence à diminuer. Si l'on observe que ces moyens deviennent nuisibles, on cessera d'en faire usage, et on aura recours aux débilitans, qu'on emploiera de manière qu'ils se soutiennent mutuellement. En un mot, il ne faut jamais oublier, dans le traitement des maladies sthéniques, qu'on doit uniquement se proposer de diminuer également l'excitement dans tout le système. On écartera donc toute espèce de médicamens qui n'est pas propre à produire cet effet, ou qui en produit un tout opposé.

L'énergie, la quantité et la durée des moyens débilitans, doivent être proportionnées à la violence de la maladie sthénique, et aux symptômes plus ou moins urgens qui l'accompagnent. On est dans l'usage de se servir, dans le traitement des maladies sthéniques, de certains médicamens dont la propriété débilitante n'est nullement prouvée : tels sont le sel de nitre et les acides (1).

(1) Si le nitre ne produit aucune évacuation alvine, s'il n'augmente point l'excrétion de l'urine, il est évident qu'on doit le regarder comme irritant, et non comme rafraîchissant. Il me semble que si ce remède jouit d'une propriété rafraîchissante, elle n'est pas supérieure à celle des autres sels

On est même dans l'usage de prescrire, dans ces maladies, des scarifications, et d'appliquer des vésicatoires (1).

Les acides méritent la préférence parmi les débilitans subalternes. Ils sont d'assez bons rafraîchissans, et rendent les boissons plus agréables ; ils conviennent sur-tout dans les maladies de poitrine, lorsqu'ils n'excitent pas la toux. Le sel de nitre ne rafraîchit pas autant qu'on l'a cru jusqu'ici. Les sang-sues et les scarifications doivent être considérées comme des remèdes locaux. Le premier effet des vésicatoires est de

neutres. Je ne m'en sers jamais dans le traitement des maladies sthéniques : lorsque je veux purger mes malades, je donne la préférence au sel cathartique amer, ou à la crème de tartre. Je n'approuve nullement l'usage où l'on est de mettre du sel de nitre dans les différentes boissons ; il les rend désagréables, et empêche les malades d'en boire en quantité suffisante. Lorsqu'on le donne à grandes doses, il peut, suivant Alexander, produire des inconvéniens très-graves, et même causer la mort.

(1) Je me suis déjà élevé bien des fois contre l'usage où l'on est de faire appliquer des vésicatoires dans les maladies sthéniques. L'immortel Tralles avait déjà proscrit cette absurde méthode, dans son ouvrage *de usu vesicantium* ; cependant quelques médecins continuent encore de la suivre ; j'en connais même qui prescrivent en même temps des saignées et des vésicatoires. Je crois avoir démontré, par des raisons assez fortes, que cette pratique est déraisonnable.

stimuler : ils n'affaiblissent que consécutivement, et en raison des évacuations séreuses qu'ils produisent. J'ai déjà parlé de ce médicament, en traitant des différens topiques dérivatifs, qui ne servent dans un grand nombre de maladies qu'à tourmenter excessivement les malades. Je me suis même élevé, dans mes opuscules de médecine, contre l'usage où l'on est de mettre, pour ainsi dire, les malades à une longue torture, en entretenant les vésicatoires pendant des mois entiers par des moyens irritans. Il ne faut pas beaucoup affaiblir, dans la petite-vérole, la rougeole et la scarlatine légères, et généralement dans toutes les phlegmasies et les maladies sthéniques peu violentes. On n'emploiera pas alors ces puissans débilitans que nous avons conseillés dans le traitement des affections sthéniques du premier ordre.

Le rhumatisme est de toutes les maladies sthéniques du second ordre, celle dans laquelle la diathèse inflammatoire est élevée au plus haut degré. Cependant la saignée est rarement nécessaire dans cette maladie, et elle est nuisible dans toutes les autres du même ordre. N'est-il pas contre toutes les règles d'une saine pratique, d'employer les plus forts débilitans dans des cas où l'excitement est peu considérable, et où il ne surpasse pas celui qui a lieu dans une simple

prédisposition à une maladie sthénique violente ? Le but qu'on doit se proposer en prescrivant la saignée, est d'empêcher que l'excitement, porté à un trop haut degré, ne se consume par sa violence, et ne produise ainsi la mort ; mais on n'a point à craindre ce malheur dans les maladies légères. On doit donc alors s'abstenir totalement de la saignée, ou du moins ne la prescrire qu'avec beaucoup de réserve.

Ce n'est donc pas seulement dans les maladies asthéniques qu'on fait un abus pernicieux de la saignée ; elle peut aussi être nuisible dans les maladies sthéniques qui ne sont pas très-violentes.

Voici, selon moi, la raison qui doit nous engager à ne pas ordonner de fréquentes saignées dans le rhumatisme, quoique la diathèse soit assez exaltée dans cette maladie. On sait qu'une diathèse, de quelque nature qu'elle soit, affecte plus grièvement certaines parties que le reste du système. C'est la surface du corps qui est la plus affectée dans le rhumatisme : comme elle est spécialement exposée aux alternatives du froid et du chaud, ce dernier stimulus agit sur elle avec plus de force. D'un autre côté, c'est sur-tout sur les grands vaisseaux que la saignée exerce son action débilitante : elle n'agit que faiblement sur les petits vaisseaux, et sur ceux
qui,

qui, à raison de leur éloignement, ne sont pas soumis aux différentes contractions musculaires. Il peut même se faire que le degré modéré de faiblesse et de relâchement produit par la saignée sur la surface externe du corps, soit puissamment contre-balancé par le stimulus de la chaleur. Nous ne devons donc pas être surpris de voir qu'une saignée abondante ne fasse souvent que donner de nouvelles forces au rhumatisme, et d'entendre les médecins se plaindre si souvent que ce remède favori n'a pas produit dans cette maladie les effets merveilleux qu'ils en attendaient.

Il s'ensuit de-là qu'il est souvent très-avantageux d'exciter la sueur dans le rhumatisme. Si cependant la diathèse est violente, si le malade éprouve beaucoup de chaleur, si les douleurs deviennent plus aiguës vers le soir, et que le pouls offre de la force et de la dureté, on commencera par tirer douze onces de sang au malade, et on le traitera par la méthode rafraîchissante.

On ne doit lui permettre de s'exposer à la chaleur que lorsqu'on a dessein d'exciter la sueur. Afin que cette excrétion soit plus abondante, et qu'elle produise un effet plus sûr, il est bon de prescrire la poudre de Dower.

On peut, dans le rhumatisme, faire suer le

malade pendant douze heures. Il gardera de plus le lit pendant quelques heures, et il restera exposé à l'humidité et à la chaleur ambiante jusqu'à ce qu'on observe une diminution dans la diathèse. Si elle reprenait une nouvelle force, on retournerait à la méthode diaphorétique. Le reste du traitement est le même que celui des maladies sthéniques; on aura sur-tout soin de tenir le malade à une diète légère, et de ne pas l'exposer à une atmosphère trop échauffée.

Dans quelques autres maladies, telles que la synoque simple, la scarlatine, l'angine tonsillaire, le rhume, l'érysipèle, la petite vérole et la rougeole bénignes, lorsque la diathèse est plus forte qu'à l'ordinaire, on peut prescrire avec avantage une petite saignée et quelque purgatif. Ces moyens permettront au médecin de faire suer le malade plus promptement et plus facilement. Il entretiendra la sueur pendant huit à dix heures.

Une nourriture légère, des boissons rafraîchissantes, la tranquillité de l'esprit et de l'ame, et un régime réfrigérant, conviennent pendant tout le cours de la maladie, excepté le cas où la sueur se déclare, parce qu'une chaleur modérée est alors nécessaire pour compléter la guérison de la manière la plus douce.

La maladie est quelquefois si légère, qu'on n'a

pas besoin de recourir aux débilitans dont nous venons de parler. Si les frissons paraissent dès le commencement de la maladie, s'ils sont suivis d'un mal-aise et d'une chaleur peu considérables, c'est une preuve que la diathèse est légère, sur-tout à la surface du corps. On regardera encore la maladie comme peu violente, si le malade ne se sent ni fatigué ni abattu, ce qui indique que la diathèse n'affecte que très-légèrement les organes destinés aux mouvemens volontaires; si l'estomac remplit bien ses fonctions, et jouit par conséquent d'un excitemment convenable, et si enfin les fonctions animales n'éprouvent aucun dérangement, excepté dans la partie spécialement affectée : l'usage réitéré d'un seul débilitant est souvent suffisant dans ces circonstances.

On ne doit donc faire aucune attention, dans le traitement des maladies sthéniques, aux noms qu'elles portent, mais uniquement à l'augmentation et au degré d'excitement. Ne voyons-nous pas des synoques simples très-légères, tandis que la synoque frénétique est très-violente? Combien les érysipèles ne diffèrent-elles pas entre elles par leur degré de force? Un simple rhume peut devenir tellement violent, qu'il fera craindre ou même qu'il produira une péripneumonie, tandis que cette dernière maladie peut être très-légère.

Il faut beaucoup de prudence dans l'application des principes que nous venons d'exposer. On examinera la force du pouls, la température de la peau. J'ai déjà dit que, dans les maladies sthéniques, le pouls avait peu de fréquence; qu'il était au contraire dur et plein. Ainsi, lorsqu'on observe qu'il devient très-fréquent, on doit en conclure que la diminution d'excitement fait passer la maladie à l'état asthénique, ou qu'elle était asthénique dès son commencement. Pour découvrir la vérité dans ces cas difficiles, on examinera avec attention la nature des causes qui ont donné lieu à la maladie, ainsi que l'âge et le tempérament du malade; on lui demandera s'il n'a pas été exposé à l'action de quelques miasmes contagieux: la chaleur de la peau est alors un signe équivoque; elle est produite par la matière de la transpiration, imprégnée de calorique et retenue sous l'épiderme. Mais ce phénomène peut résulter de deux causes opposées; l'aridité de la peau peut également être produite par une diathèse sthénique ou asthénique: ainsi, pour reconnaître si l'excitement est trop ou trop peu considérable, on ne doit pas perdre de vue l'ensemble des symptômes, ni la nature des causes qui ont produit la maladie.

Les maladies sthéniques du premier ordre ont des symptômes trop sensibles pour qu'on puisse

les confondre avec les maladies asthéniques ; mais il n'en est pas de même de celles où la diathèse inflammatoire est légère (1). Toutes les fois cependant qu'on ne sera pas certain si une maladie est sthénique ou asthénique , on se donnera bien de garde de recourir au remède débilisant le plus énergique , c'est-à-dire à la saignée : elle est souvent inutile , ou même nuisible , dans les sthénies légères ; et dans les maladies asthéniques , elle cause une mort presque certaine.

Une saignée change souvent une sthénie légère en une asthénie. Si la maladie qu'on a crue d'abord sthénique était déjà passée à l'état d'asthénie , la saignée doit nécessairement l'aggraver. Cette méthode funeste cause tous les jours la perte d'un grand nombre de malades , ou du moins ruine la santé.

La diète , le froid , les purgatifs , sont des moyens suffisans pour prévenir la terminaison fâcheuse de la petite-vérole ; mais si l'on n'avait

(1) Je suis d'un sentiment différent ; je pense que les maladies sthéniques violentes sont celles qu'il est le plus facile de confondre avec les maladies asthéniques. En effet , comme elles passent facilement , et d'une manière presque insensible , à l'état de faiblesse indirecte , elles arrivent à un point où il est souvent impossible de décider si ce passage s'est effectué ou non ; le médecin peut tuer son malade dans ces circonstances , en ne prescrivant pas une saignée.

pas employé un traitement convenable , et qu'il survînt une éruption très-abondante , on aurait recours à tous les moyens débilitans , excepté à la méthode diaphorétique. On ordonnera même une saignée , si la diathèse est portée à un très-haut degré : on doit bien se garder alors d'exciter la sueur , parce qu'on ne pourrait tenter ce moyen sans employer un degré de chaleur dont le stimulus pourrait augmenter la diathèse sthénique du système cutané , retenir sous l'épiderme la matière variolique unie à celle de la transpiration , et donner lieu à une pyrexie symptomatique inflammatoire , qu'on a coutume de nommer fièvre secondaire de la petite-vérole. Au reste , la petite-vérole bénigne doit être traitée de la même manière que les autres maladies sthéniques ; elle ne diffère même des affections sthéniques accompagnées de pyrexie , que par l'éruption de l'exanthème qui lui est particulier. Cette éruption ayant une marche déterminée , ne peut être guérie qu'au bout d'un certain temps.

Lorsque la diathèse sthénique est portée au dernier degré de violence , on voit paraître un état de langueur et les signes avant-coureurs d'une faiblesse indirecte qui peut devenir mortelle. Il ne faut pas attendre que ces symptômes se manifestent de plus en plus , dans l'espoir de combattre avec plus de succès la faiblesse indi-

recte successive : on doit , au contraire , chercher à prévenir le passage de la maladie à la faiblesse indirecte , par tous les moyens indiqués jusqu'ici. Mais lorsqu'il n'est plus temps de s'y opposer , la maladie doit être regardée comme asthénique.

Lorsqu'un malade éprouve une affection qui , quoiqu'elle présente l'apparence de pyrexie , est réellement produite par la lésion locale de quelque partie interne , par un stimulus irritant , par la compression de quelque substance dure et nuisible introduite dans l'estomac ou appliquée à quelque autre partie du corps , cette affection locale , si elle se trouve unie à une diathèse sthénique universelle , lui donnera de nouvelles forces , à moins qu'on n'ait recours aux débilitans : c'est ce qu'on voit évidemment dans les inflammations *de l'estomac , des intestins , des reins , de la vessie , de la matrice et du foie* ; maladies qu'on doit regarder comme des affections locales des parties internes.

Si ces affections locales attaquent des sujets qui n'éprouvent aucune prédisposition aux maladies sthéniques ou asthéniques , il ne faudra pas diriger les remèdes sur tout le système ; on ne traitera que le vice local , et on enlèvera , s'il se peut , la cause irritante ; on diminuera la trop grande sensibilité de la partie affectée , par

des injections douces et mucilagineuses, ou bien on tâchera d'abord d'affaiblir l'action de la matière nuisible par des boissons délayantes.

En général, l'inflammation suit une marche réglée qu'on doit respecter. Mais si, dans ces circonstances, il se manifeste (comme cela arrive souvent) une diathèse asthénique, on doit alors avoir recours aux remèdes excitans, afin de prévenir une seconde maladie plus grave que la première. Cependant, comme les remèdes propres à guérir la diathèse universelle ne détruisent pas la cause du mal, mais seulement un de ses effets, il est évident que les affections dont nous parlons doivent être placées parmi les maladies locales, et qu'elles exigent le même traitement.

La tranquillité de l'esprit et de l'ame est utile dans toute espèce de maladies sthéniques, sur-tout si la diathèse est portée à un très haut degré, et si quelque passion violente et l'inquiétude de l'esprit ont contribué à produire la maladie. Ce précepte est de la plus grande importance dans la *manie* et l'*insomnie* (*mania et pervigilium*). La moindre application d'esprit, tout ce qui peut porter dans l'ame le trouble le plus léger, suffisent souvent pour chasser le sommeil.

La lecture de quelque livre ennuyeux peut,

dans ces circonstances, être d'une grande utilité. Un homme d'un grand mérite était tourmenté d'une insomnie continuelle; je lui fis lire une vieille légende : ce remède fut pour lui un excellent soporifique. Il est également nécessaire que le malade renonce à tout desir de vengeance, qu'il oublie les injures qu'il a reçues, et tout ce qui pourrait l'affecter désagréablement.

Au reste, on aura recours aux différens stimulus, qui, en diminuant l'excitabilité, la réduisent au degré de faiblesse indirecte qui constitue le sommeil. Un exercice modéré, les boissons spiritueuses ordinaires, une bonne nourriture et la chaleur, sont sur-tout propres à produire cet effet.

Si la *manie* et l'*insomnie* acquièrent un grand degré de violence, on les traitera comme les autres maladies sthéniques graves, suivant la méthode que nous avons exposée. Il n'est pas toujours possible alors de procurer au malade le repos et la tranquillité qui lui conviennent; d'ailleurs ces moyens sont insuffisans. On aura donc recours à ceux qui sont directement opposés aux causes de la maladie; et comme elles consistent principalement dans une trop forte contention d'esprit, dans de trop vives affections de l'ame, on doit inspirer de la frayeur au malade. On cherche à calmer la fureur du maniaque en le

réduisant au désespoir. On lui impose des travaux au-dessus de ses forces, afin de diminuer l'excitement dans les organes destinés aux mouvemens volontaires : c'est ainsi qu'on parvient à domter les chevaux les plus fougueux. On ne permettra au malade qu'une nourriture légère, et on lui donnera de l'eau pour boisson. On le précipitera souvent dans un bain d'eau froide, et on l'y retiendra pendant quelque temps.

Nous avons vu que la diathèse sthénique agissait spécialement sur les poumons dans la péripneumonie, sur les articulations dans le rhumatisme, sur le cerveau dans la frénésie. C'est encore ce viscère qui, dans la manie et l'insomnie morbifique, se trouve spécialement lésé. En effet, la pensée et les affections de l'ame, qui sont les causes principales de ces maladies, agissent sur-tout sur le cerveau. Les débilitans qui agissent d'abord sur d'autres parties du corps, sur l'estomac, sur la peau, &c. peuvent être très-utiles dans ces maladies; ce qui prouve que l'excitabilité est indivisible, ainsi que nous l'avons déjà dit; qu'il ne suffit pas dans les maladies universelles de s'occuper uniquement de la partie spécialement attaquée, mais que l'affection générale doit sur-tout fixer notre attention, et qu'enfin, dans ces maladies, la diathèse s'étend à tout le corps, quoiqu'elle se fasse ressentir plus

vivement dans quelques-unes de ses parties.

Nous venons de voir que, dans la manie et l'insomnie, le cerveau était spécialement affecté, ou que les fonctions de ce viscère, lorsqu'elles éprouvent quelque dérangement, devaient être considérées comme les causes principales de ces maladies. Nous pouvons de même regarder une nourriture animale et le repos comme les causes les plus capables de produire l'obésité.

Le repos, d'après l'idée que nous attachons à ce mot, n'est autre chose que l'absence du stimulus produit par l'exercice, stimulus très-capable de fatiguer le corps, et de le faire tomber dans la faiblesse indirecte.

On observe que parmi les personnes qui usent des mêmes alimens, et qui en prennent une quantité à peu près égale, il y en a qui acquièrent de l'embonpoint, tandis que d'autres restent dans un état de maigreur. On doit, pour expliquer cet effet, avoir recours à d'autres puissances nuisibles, sans négliger cependant la considération des forces digestives. On peut aussi regarder comme cause de l'obésité, le stimulus agréable que produisent la gaîté, la légèreté de l'esprit, et le contentement de l'ame. L'énergie de l'ame livrée à des méditations profondes, l'inquiétude et l'agitation de l'esprit, des passions fortes et réitérées telles que la colère, ne

s'opposent pas moins à l'obésité que l'exercice du corps, qui diminue l'abondance des humeurs, et produit, lorsqu'il est trop violent, la lassitude ou la faiblesse.

L'abus des liqueurs spiritueuses s'oppose aussi à l'obésité : leur stimulus énergique, sur-tout lorsqu'il est long-temps continué, diminue et consume l'excitabilité. Au contraire, les doux stimulans qui n'ont pas assez de force pour produire la faiblesse indirecte, les sensations agréables, tout ce qui excite une transpiration égale dans tout le corps, sans trop augmenter l'excitement, ce qu'on obtient en évitant un exercice trop violent; en un mot, un mouvement trop faible pour chasser des vaisseaux les humeurs qu'ils contiennent, et qui les laisse s'accumuler dans les cellules de la membrane adipeuse, favorise l'obésité.

Nous avons déjà dit que l'abondance du sang peut devenir un stimulus très-énergique. Cependant, lorsqu'elle n'est pas unie à d'autres stimulus, sur-tout à celui qui résulte du mouvement musculaire, elle peut subsister long-temps sans produire une maladie sthénique, mais elle prédispose toujours à cette espèce de maladie.

Le traitement de l'obésité, ainsi que celui des autres maladies, doit toujours être proportionné aux causes qui l'ont produite. Comme la maladie

dont nous parlons est principalement due à l'abus des alimens, on prescrira une nourriture légère et peu abondante. On fera faire de l'exercice au malade. Ce traitement suffira pour diminuer l'excès d'excitement, et le ramener à cet état qui constitue la santé.

Il est possible de prévenir ou de guérir l'obésité par une méthode contraire. Elle consiste à augmenter l'excitement, à le porter au-delà du degré qui est favorable à l'obésité, et à le rapprocher de celui qui tend à la faiblesse indirecte. On peut par-là produire cette espèce de maigreur qui accompagne la faiblesse.

Le meilleur moyen de diminuer l'action des alimens consiste à joindre à ceux qui sont tirés du règne animal, une quantité convenable de végétaux. Mais quand on veut combattre avec succès l'obésité, on réduira le malade à un régime purement végétal. La nourriture animale est la plus convenable aux personnes qui sont dans une prédisposition à une maladie asthénique, à ceux qui, à la suite de la débauche et de la bonne chère, sont attaqués de goutte et de dyspepsie, aux asthmatiques, aux épileptiques, &c. Le régime végétal n'est utile qu'à ceux qu'un excès de forces prédispose aux maladies sthéniques. Ces maladies se manifestent sur-tout dans la fleur de l'âge. On ne doit pas même alors ré-

duire le malade à une nourriture purement végétale. Quoique ce régime soit très-propre à guérir l'obésité, sur-tout si on y joint l'exercice du corps, il peut affaiblir le malade au point de produire une diathèse asthénique, et les maladies qui l'accompagnent.

Dans le traitement des maladies asthéniques générales, il faut avoir soin, dans les cas graves, de réunir en même temps l'action de plusieurs médicamens, afin d'obtenir un effet plus sensible dans tout le système. Comme quelques puissances nuisibles affectent plus spécialement certaines parties du corps, quoiqu'elles attaquent tout le système, nous devons préférer les remèdes qui agissent plus spécialement sur une partie que sur une autre. Tout remède appliqué séparément dans les maladies graves, ne produira qu'un effet incomplet. La saignée désemplit les grands vaisseaux et diminue leur excitemment; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle agisse de même sur les petits vaisseaux.

Ce serait en vain qu'on diminuerait la masse du sang et des humeurs, si on permettait au malade de faire usage d'une nourriture animale.

Les émétiques et les purgatifs débarrassent l'estomac et les intestins des matières qui y sont contenues, et provoquent une excrétion abondante des humeurs renfermées dans les pe-

tits vaisseaux qui tapissent ces organes. Mais, malgré l'action de ces remèdes, les vaisseaux destinés à la transpiration peuvent conserver encore un excitement très-énergique, qu'on affaiblit promptement en provoquant la sueur.

Ce serait en vain qu'on tenterait de diminuer l'excès des forces vitales par le moyen des débilitans dont nous venons de parler, si l'on permettait aux malades de s'exposer au stimulus de la chaleur, dont l'action produirait à la surface du corps une augmentation d'excitement. Ceci nous fait comprendre quel avantage on peut retirer de la vertu débilitante du froid. Enfin, pour obtenir une guérison parfaite, il faut avoir soin d'éloigner du malade tout ce qui exigerait de lui une trop forte contention d'esprit, tout ce qui est capable de lui causer quelque agitation violente. C'est ainsi que, dans le traitement d'une maladie, tout doit être lié, et se correspondre mutuellement (1).

(1) Ce chapitre mérite la plus grande attention. C'est sur-tout par leur thérapeutique qu'on doit apprécier ceux qui proposent de nouveaux systèmes en médecine. Les médecins-praticiens jugeront si ce que Brown dit de la saignée, de l'action débilitante des purgatifs, de l'utilité d'un froid modéré dans les maladies sthéniques, &c. est fondé, ou s'il a inventé tout ce plan de traitement dans son cabinet, ainsi que le lui ont reproché quelques-uns de ses ennemis. (*Note du traducteur.*)

C H A P I T R E X V I.

*Thérapeutique générale des Maladies
asthéniques.*

LES forces excitantes, tant internes qu'externes, qui entretiennent la vie des animaux et des végétaux, portées à un degré d'énergie plus considérable que ne l'exige la conservation de la santé, constituent les remèdes propres aux maladies asthéniques. Nous les appellerons *remèdes excitans*, pour éviter toute obscurité.

Lorsqu'une maladie asthénique est produite par le défaut d'un seul stimulus, on peut la guérir en appliquant, au degré convenable, le stimulus dont la privation a causé la faiblesse. Si la maladie est due au défaut de plusieurs stimulus, on aura recours à un plus grand nombre de forces excitantes. On voit par là que le passage de l'état de maladie à celui de santé se fait d'une manière naturelle et simple.

Dans le traitement de la faiblesse directe, on commence par appliquer un stimulus très-faible; on en augmente peu à peu l'énergie, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à détruire l'excès d'excitabilité et à rétablir la santé.

C'est

C'est aussi aux remèdes stimulans qu'on doit avoir recours dans le traitement de la faiblesse indirecte. On ne peut remédier à la faiblesse directe par la faiblesse indirecte, *et vice versâ*. Les moyens directement débilitans peuvent arrêter la tendance à la faiblesse indirecte, mais ils ne guériront jamais cette faiblesse lorsqu'elle est confirmée. Si la vigueur excessive est sur le point de s'éteindre et de produire la faiblesse indirecte, les bains froids, une nourriture peu abondante, des boissons légères et délayantes, en un mot tout ce qui peut diminuer l'énergie des stimulus peut être de la plus grande utilité.

Il ne faut jamais, dans le traitement de la faiblesse directe ou indirecte, employer des remèdes plus énergiques que ne l'exige l'état de la maladie. Un stimulus trop violent peut, dans ces circonstances, changer une diathèse asthénique en une maladie sthénique, et faire dégénérer celle-ci en maladie asthénique par faiblesse indirecte. Ce passage d'une diathèse dans celle qui lui est opposée arrive assez fréquemment, à moins que le médecin ne soit continuellement sur ses gardes (1).

(1) On apporta, l'hiver dernier, à notre école clinique, un homme d'environ trente-six ans, qui avait tous les symptômes d'une fièvre nerveuse, accompagnée d'un vomissement des

L'indication principale dans la diathèse asthénique, et dans toutes les affections qui en dépendent, consiste à augmenter, autant que les forces digestives peuvent le permettre, la quantité du sang, qui alors n'est pas assez abondant. Le stimulus du sang est d'autant plus énergique, qu'il se répand avec plus de force dans toutes les parties du corps. Ce sont les alimens qui contribuent presque uniquement à la formation de ce fluide. Cependant, dans les maladies asthéniques, plus la faiblesse est grande, moins le malade a d'appétit, plus il digère difficilement. Il faut donc que la quantité de ses alimens et la

plus terribles : l'usage des pilules de camphre et d'opium fit bientôt disparaître ce vomissement, et guérit presque entièrement la fièvre. Ayant trouvé un matin le malade presque sans fièvre, je jugeai à propos de prescrire du vin et du quinquina en substance, pour prévenir l'exacerbation qui avait coutume de se manifester vers le soir. Après qu'il eut pris une certaine quantité de ce dernier remède, la fièvre devint plus violente ; il se déclara une toux, accompagnée de crachats sanguinolens et de douleur de poitrine. Je passai ensuite à l'usage de la simple décoction de quinquina, mais le mal allait toujours en augmentant. Enfin, après avoir examiné toutes les circonstances de la maladie, je m'aperçus que d'asthénique qu'elle était d'abord, elle avait été changée en sthénique par l'action trop puissante des excitans : je prescrivis donc deux saignées et un purgatif, et je défendis le vin au malade. Cette méthode le guérit en trois jours.

manière dont on les prépare soient proportionnées à ses forces digestives. Si le malade est trop faible pour qu'on puisse lui permettre l'usage de la viande, on y suppléera par des bouillons nourrissans ; mais si la faiblesse est peu considérable, on doit donner la préférence à la viande. Le malade en prendra souvent, mais en petite quantité chaque fois. Afin de réveiller l'énergie de l'estomac, d'aiguïser l'appétit, et de ranimer les forces digestives, il convient de prescrire en même temps des vins spiritueux, des préparations d'opium, ou les autres stimulans que Brown appelle *diffusibles*.

Dans la faiblesse directe, on commencera par donner ces remèdes à petites doses. On les augmentera peu à peu, jusqu'à ce qu'on puisse en cesser entièrement l'usage, lorsque les forces du malade permettront de prescrire les toniques ordinaires, et dont l'effet est plus durable.

Dans la faiblesse indirecte, la dose des stimulans diffusibles doit être d'abord très-forte ; on la diminue ensuite peu à peu. On suit une marche inverse dans l'usage des toniques permanens : ainsi on commence par prescrire à petites doses les alimens tirés du règne animal, et on en augmente peu à peu la quantité. Lorsque le malade conserve encore un certain degré de force, et qu'il est seulement dans la prédisposition à

une maladie asthénique, le meilleur préservatif est d'augmenter la quantité du sang. Quoiqu'il ait de l'aversion pour toute espèce de nourriture, on lui en donnera cependant une quantité proportionnée à ses forces.

La chaleur est très-propre à seconder l'action stimulante du sang : elle ranime, vivifie, fait croître les êtres organisés ; et dans ceux même qui touchent à leur dissolution, elle conserve le principe vital jusqu'à ce que l'excitement soit entièrement consumé. Nous entendons par *chaleur*, cette sensation douce et agréable qui tient le milieu entre un froid rigoureux et une chaleur excessive. C'est cette température modérée qui ranime et soutient nos fonctions. Elle n'affaiblit point le corps comme le froid ; elle n'excite point, comme une chaleur trop grande, ces sueurs abondantes qui produisent la faiblesse indirecte. Les autres stimulans, lorsque leur action n'est pas soutenue par la chaleur, produisent très-peu d'effet, ou même n'en produisent point du tout.

Une chaleur modérée est toujours utile, dans quelque état que se trouve le corps ; mais elle est sur-tout nécessaire lorsqu'il y a défaut d'excitement, dans toute espèce de faiblesse directe ou indirecte, dans toutes les affections fébriles ou non fébriles, qui sont produites en partie par le froid.

Au contraire, comme le froid produit la fai-

blesse directe, on l'évitera avec le plus grand soin dans toute espèce de faiblesse; mais il peut être très-utile dans les affections sthéniques, et dans celles qui tendent à la faiblesse indirecte. Quel que soit le degré de faiblesse dans les maladies asthéniques, on doit s'opposer à l'action d'une chaleur trop forte.

L'excès de chaleur débilite et relâche comme le froid; il produit la gangrène, l'inertie des vaisseaux, la stagnation et la corruption des humeurs.

Nous avons regardé comme le stimulus le plus énergique, celui que fournit un sang abondant, qui remplit également les vaisseaux, et dont l'action se porte sur tout le système. On placera immédiatement après ce stimulus, celui qui est produit par la chaleur, qui, en agissant sur la surface externe du corps, affecte aussi tout le système.

Les purgatifs, les émétiques et les sudorifiques, sont tellement débilitans, par les évacuations abondantes qu'ils procurent, qu'on leur a assigné le troisième rang parmi les remèdes indiqués dans le traitement des maladies sthéniques: ils ne peuvent donc qu'être très-pernicieux dans les affections asthéniques. Tous les moyens, au contraire, qui suppriment ces évacuations, tels que les stimulus diffusibles, seront alors très-avantageux.

Nous allons analyser les stimulus propres à supprimer les différentes évacuations dont nous venons de parler. Nous commencerons d'abord par celles qui sont les moins considérables, pour passer ensuite aux plus graves, et nous examinerons les suites funestes qui en résultent.

Dans les diarrhées légères, qui sont souvent produites par une prédisposition asthénique ou même par une maladie asthénique peu violente, le malade doit s'abstenir de nourriture végétale, de boissons aqueuses et fermentées, telles que la bière. Il fera usage d'alimens tirés du règne animal; il choisira ceux qui ne sont pas trop gras, et il les assaisonnera avec des substances aromatiques agréables. Il boira de bon vin, des liqueurs spiritueuses, et il aura soin en même temps de faire un exercice modéré. Ces moyens suffisent le plus souvent pour guérir les diarrhées légères, que les purgatifs rendent ordinairement plus graves et plus opiniâtres.

Si, au contraire, le flux de ventre augmente; s'il est accompagné de tranchées, comme cela arrive dans les diarrhées graves et dans la dysenterie; si à la suite de ces symptômes, ou même sans qu'ils aient paru, il survient un vomissement et des sueurs abondantes qui épuisent les forces du malade, ce ne sera que par le moyen des stimulus diffusibles qu'on pourra

combattre avec succès une maladie qui dépend d'une faiblesse aussi grande. Il est alors essentiel de s'opposer efficacement au mal, dès qu'il commence à paraître.

Il est d'autant plus nécessaire de recourir à des stimulans énergiques, lorsque ces évacuations deviennent très-abondantes, qu'elles produisent souvent les effets les plus fâcheux, tels que des douleurs très-violentes, la passion iliaque, des dérangemens d'estomac, la goutte, la dyssenterie, la colique, la consommation, les spasmes, la paralysie, la gangrène et la mort. Pour nous convaincre de quel degré d'énergie sont doués les stimulans diffusibles, il suffit de faire attention aux effets surprenans qu'ils produisent souvent dans les évacuations dont nous parlons, dans les fièvres et dans toutes les autres affections asthéniques, et même dans celles qui menacent d'une mort prochaine.

L'efficacité des stimulans diffusibles se manifeste sur-tout d'une manière évidente dans les cas où le stimulus des puissances qui agissent d'une manière plus lente, mais plus durable, tel que celui des alimens, a cessé de produire quelque effet, ou même n'en a produit aucun. C'est alors qu'on obtient le plus grand succès de l'esprit de corne de cerf, de l'alkool, et sur-tout de l'opium. L'avantage qu'on retire de ces

remèdes, dans une infinité de cas, et sur-tout dans les convulsions, les hémorragies, les délires graves produits par faiblesse, les fièvres, les inflammations asthéniques, démontrent la vérité de cette assertion.

Nous nous servons des stimulus diffusibles dans toutes les évacuations extraordinaires produites par la sueur, la diarrhée et le vomissement, et nous en obtenons les plus heureux effets. Ils peuvent quelquefois éloigner la mort, lorsque les stimulus ordinaires qui soutiennent la vie n'agissent plus que d'une manière insensible.

J'ai déjà dit que les vins ordinaires, blancs ou rouges, ainsi que l'esprit-de-vin mêlé à beaucoup d'eau, ne doivent pas être rangés parmi les stimulus diffusibles de la première classe. Les vins de Madère, de Canarie, de Porto, le rum et l'eau-de-vie, lorsqu'ils sont purs, ont plus d'énergie : ils le cèdent cependant à l'esprit-de-vin rectifié et dépouillé de ses parties aqueuses par un grand nombre de distillations. Mais l'opium, l'alkali volatil, l'éther, le musc, le camphre, l'emportent sur tous les excitans. Lorsqu'on ne conserve pas avec soin ces médicamens, ou qu'on les garde trop long-temps, ils deviennent rances, et perdent de leur énergie.

On fera, dans l'administration de ces remèdes, beaucoup d'attention au genre de vie du

malade. Si la faiblesse est grande, on lui interdira presque entièrement l'usage de la viande et de tout autre aliment solide. Sa nourriture sera cependant tirée du règne animal; mais on la lui donnera sous forme fluide, à des intervalles plus ou moins éloignés, à des doses plus ou moins fortes, suivant les différens degrés de la faiblesse. Il prendra de temps en temps quelques stimulans diffusibles. Il peut faire usage des gelées. Lorsque les excitans auront un peu relevé ses forces, il pourra manger de la viande. On lui donnera d'abord cet aliment à doses très-petites; on augmentera ensuite ces doses, et on les donnera moins fréquemment. Il faut diminuer la quantité des stimulus diffusibles dans la même proportion qu'on augmente celle des alimens.

Lorsqu'on abandonne entièrement leur usage, que l'on confie la santé du malade aux seuls agens ordinaires, et qu'on lui fait prendre le genre de vie le plus propre aux convalescens, il ne faut pas oublier que sa santé est chancelante, qu'il n'a encore que peu de forces. C'est alors qu'il retire un très-grand avantage d'un fréquent exercice, qui agit sur la surface du corps, et qui n'est pas assez violent pour le fatiguer ou pour exciter la sueur. Tel est celui qu'on se procure en allant à cheval ou en voiture. Le sommeil ne doit pas être prolongé trop long-temps; il pro-

duirait alors la faiblesse directe : mais il ne sera pas trop court , de peur qu'il ne donne lieu à la faiblesse indirecte.

On fera choix des alimens les plus nourrissans et les plus légers. Ceux qui sont trop pesans peuvent donner lieu à des accidens très-graves dans la faiblesse directe , où l'excitabilité abondante des organes digestifs ne supporte que difficilement le stimulus des alimens : on doit donner alors au malade des alimens nourrissans, à des doses très-pétites , mais souvent répétées ; on parvient par là à diminuer l'excès d'excitabilité , et à la réduire , par l'application d'un stimulus plus énergique , au degré dans lequel les stimulus ordinaires suffisent pour entretenir la santé. On exposera le malade au stimulus agréable d'une chaleur modérée ; mais il évitera avec soin l'excès du froid ou du chaud , de peur de tomber dans la faiblesse directe ou indirecte.

Un convalescent aura soin de choisir une habitation exposée à un air pur , qui deviendra pour lui un puissant stimulus : l'air impur ne pourrait que l'affaiblir de plus en plus. Il se livrera à des occupations amusantes et variées : on réprimera , s'il se peut , ses passions , et on ne présentera à son imagination et à ses sens que des objets capables de réveiller en lui des idées satisfaisantes. Les bons repas , les sociétés brillantes et où l'on

se livre à la gaîté , les voyages dans des lieux agréables , peuvent lui être très-utiles. On ne permettra le vin qu'à ceux qui jouissent déjà d'une assez bonne santé.

On conçoit que la méthode stimulante doit être employée avec beaucoup plus de soin et d'énergie dans les maladies graves que dans celles qui sont légères : il suit de là que , dans les traitemens des maladies asthéniques , nous devons nous contenter d'examiner si la faiblesse est directe ou indirecte , et à quel degré elle est portée , afin de la combattre par des excitans qui lui soient proportionnés. Toute autre considération est absolument inutile. On compte parmi les puissances nuisibles qui produisent la faiblesse indirecte , le stimulus local et énergique , provenant de l'éruption d'une petite-vérole confluyente , l'ivresse , une chaleur excessive , de longues veilles , en un mot l'action trop forte et trop longtemps continuée de toute espèce de stimulans.

Il est rare que des maladies graves ne soient produites que par une espèce de faiblesse ; elles sont dues le plus souvent à la faiblesse directe et à la faiblesse indirecte.

Les puissances nuisibles qui causent la faiblesse directe , sont le froid , une nourriture peu abondante , l'appauvrissement du sang et des humeurs qui en sont séparées , l'oisiveté , l'engour-

dissement de l'esprit et de l'ame, et l'air impur.

Dans les maladies légères produites par faiblesse directe, telles que les fièvres vernaes des pays froids, la synoque, le typhus simple, et même certaines espèces de pestes bénignes, on ne doit pas recourir à d'autres stimulus qu'à celui d'un vin généreux; du reste, le traitement est le même que dans les maladies asthéniques légères.

Les fièvres graves, telles que les rémittentes des pays méridionaux, le typhus malin et pestilential, le *cholera morbus*, et certaines dyssenteries violentes qu'on observe dans les pays où tout favorise la faiblesse directe, certaines maladies qui, quoique légères au commencement, sont devenues plus graves pour avoir été négligées ou mal traitées, et en un mot toute espèce de maladies asthéniques portées à un certain degré, exigent sur-le-champ de puissans stimulus diffusibles qu'on donnera d'abord à petites doses.

Brown donne la préférence à son remède favori. Immédiatement après l'opium, il place l'alcali volatil, le musc et l'éther.

Je pense que dans ces cas l'opium peut toujours être essayé : on en cesse l'usage s'il produit le relâchement.

Lorsque, par le moyen de ces stimulus diffusibles, on est parvenu à rétablir, d'une manière sensible, les forces du corps et sur-tout le ton

de l'estomac, on prescrit au malade le régime dont nous avons parlé, l'exercice, un air pur, la tranquillité d'esprit, et on lui fait reprendre peu à peu le genre de vie auquel il était accoutumé.

Dans les fièvres intermittentes, dans les rémittentes continues, produites par l'abus du vin, dans la petite-vérole confluente, et dans toute espèce de maladies qui ont pour cause une faiblesse indirecte plus ou moins grande, on a encore recours aux stimulus diffusibles; mais on suit, dans leur prescription, une marche toute opposée. On commence par les donner à grandes doses, qu'on diminue peu à peu jusqu'à ce qu'on soit parvenu aux stimulans ordinaires capables d'entretenir la santé. J'ai déjà averti plusieurs fois que, dans les cas de faiblesse indirecte, la force des médicamens doit approcher, mais cependant être moindre que celle qui a produit la maladie: c'est ainsi qu'on en diminue par degré l'énergie. Il ne sera peut-être pas inutile de déterminer les doses qu'il convient de prescrire dans ces deux cas. Dans la faiblesse directe, où l'excitabilité trop abondante ne pourrait pas supporter un stimulus énergique, Brown conseille de donner aux malades attaqués depuis long-temps d'insomnie huit à douze gouttes de laudanum liquide: on répétera cette dose tous

les quarts d'heure, jusqu'à ce qu'elle ait amené le sommeil. Lorsque ce remède et ceux qui conviennent en pareil cas, auront un peu rétabli les forces et diminué l'excitabilité, on doublera la dose du laudanum, et on l'augmentera ainsi graduellement jusqu'à ce que le malade ait acquis assez de forces pour pouvoir entretenir sa santé par des stimulans ordinaires et moins énergiques.

Il faut commencer par une plus forte dose d'excitans dans le traitement de la faiblesse indirecte; il est très-avantageux que le médecin ait connu le malade dans l'état de santé, afin qu'il sache quelle dose d'excitans il est capable de supporter.

Brown commence d'abord par prescrire cent ou cent cinquante gouttes de laudanum liquide. Je n'oserais imiter son exemple sans avoir fait auparavant quelques essais sur le malade (1). Il

(1) Je suis persuadé que le laudanum liquide dont parle Brown n'est pas préparé de la même manière que parmi nous; autrement la dose dont nous venons de parler, et celle qu'il prescrit dans la faiblesse directe, produiraient nécessairement les effets les plus funestes. Je n'ose déterminer à quelle dose on doit donner l'opium, mais je ne saurais trop exhorter les jeunes médecins à être très-circonspects dans la prescription de ce remède. Nous avons une infinité d'autres remèdes presque aussi actifs, mais beau-

nous suffit de savoir que quel que soit le remède qu'on emploie, il faut commencer par le prescrire à très-grandes doses, qu'on diminuera ensuite peu à peu, jusqu'à ce qu'on puisse entretenir la santé par les stimulus ordinaires et naturels. On peut dire pour la justification de Brown, qu'il n'accorde de fortes doses d'opium qu'à ceux qui non-seulement ont atteint un âge mûr, mais qui de plus sont adonnés à la crapule ou à quelque autre excès : celles qu'il prescrit aux jeunes gens et aux vieillards sont beaucoup plus petites. De plus, il conseille d'avoir toujours égard au tempérament du malade, à son genre

coup moins dangereux. En restreignant l'usage de l'opium, je ne mets pas des bornes trop étroites à la méthode excitante. Ainsi ceux qui ne sont pas familiarisés avec l'opium, doivent lui préférer les autres excitans, ou du moins ne l'employer qu'avec la plus grande réserve. Il y a de jeunes médecins qui se vantent de donner l'opium à la dose d'un gros. Pour moi, quoique je ne sois nullement timide dans la prescription des remèdes, de quelque genre qu'ils soient, je suis toujours plus satisfait lorsque je parviens à rétablir la santé de mes malades par des médicamens employés à des doses modérées, que lorsque je suis obligé de recourir à des doses très-fortes. La doctrine de Brown est ennemie de tout excès; elle n'en fera jamais faire qu'à ceux qui la jugent ou qui la suivent sans l'entendre. Ces faux médecins seront toujours le fléau de l'humanité, quelle que soit la doctrine médicale que le hasard leur aura fait adopter.

de vie , à son caractère , et au climat qu'il habite.

On ne doit recourir aux stimulus diffusibles que lorsque les forces qui , dans l'état naturel , soutiennent la vie , ne sont plus suffisantes pour produire cet effet ; il est alors nécessaire d'augmenter la quantité du sang et de redonner au corps les autres stimulus qui lui manquent.

Les alimens tirés du règne animal sont les plus propres à réparer la perte du sang : mais lorsque la faiblesse est considérable , le malade a du dégoût pour ceux qui sont solides , et il ne peut les digérer ; il faut donc lui donner du bouillon , et de temps en temps des médicamens diffusibles. Lorsqu'en suivant cette méthode on est parvenu à rétablir un peu les forces du malade , on lui permet de manger de la viande , mais en très - petite quantité : on en augmente peu à peu la dose , et on a soin de donner de temps en temps quelques excitans jusqu'à ce que le malade puisse se passer entièrement des secours de son médecin. Si une maladie est produite par la faiblesse directe et indirecte , il faut tenir le milieu entre les méthodes qui conviennent à ces deux espèces de faiblesses , en proportionnant cependant le traitement aux différentes causes de la maladie.

La contagion ne fait qu'ajouter une nouvelle force aux puissances nuisibles ordinaires , où elle

elle agit avec elles de la même manière ; ainsi elle ne doit apporter aucun changement à la méthode curative. On doit seulement attendre que les miasmes contagieux puissent être expulsés avec la matière de la transpiration, qu'il est par conséquent utile de provoquer dans ces cas.

Au reste , que le médecin ne perde pas son temps à vouloir purifier et régénérer la masse des humeurs renfermées dans les vaisseaux cutanés , ni à tâcher de les évacuer immédiatement. Il doit se borner uniquement aux moyens capables d'agir sur l'excitabilité des solides , et d'accroître l'excitement dans tout le système , et sur-tout dans les vaisseaux cutanés qui sont spécialement affectés par les puissances nuisibles. C'est ainsi qu'on prévient toute corruption des humeurs.

Il est certain que les miasmes contagieux doivent séjourner pendant quelque temps sous l'épiderme avant que l'éruption qui leur est particulière se manifeste. C'est ce que nous voyons arriver dans la petite-vérole et dans la rougeole. Il est essentiel de laisser à ces miasmes le temps de parvenir à leur maturité , afin qu'ils puissent se développer en produisant une éruption. Je pense cependant qu'il serait possible de prévenir la maladie en excitant une abondante transpiration à l'instant où l'infection commence , et où

ne s'étant pas encore unie à nos humeurs, elle n'a pas eu le temps de les corrompre, de troubler la circulation, et d'agir avec trop de force sur les vaisseaux cutanés. On pourrait craindre, avec raison, que, dans les cas où la diathèse sthénique est très-violente, la chaleur et les autres moyens propres à exciter la sueur ne produisissent la faiblesse indirecte; cette crainte se dissipera bientôt, si l'on fait attention que la faiblesse indirecte n'est jamais produite au commencement de ces maladies, ou du moins que cela arrive très-rarement.

Je puis garantir le succès de cette méthode, sur-tout dans la maladie vénérienne. Soit que l'on considère le commencement de cette maladie, ou la marche qu'elle suit dans tout son cours, on verra qu'elle ne diffère nullement des autres affections contagieuses dont nous avons déjà parlé. Lorsque le virus vénérien s'introduit dans notre corps, il s'unit à nos humeurs, et dérange plus ou moins la transpiration. Retenu avec elle sous l'épiderme, il s'y corrompt par son séjour, acquiert une force stimulante plus considérable, et produit enfin une éruption dans quelque partie du corps. Ainsi un mois ou un mois et demi après que l'infection a commencé, certains organes se trouvent affectés d'ulcères et de bubons: il se manifeste des condylomes à l'anus, des

taches à la poitrine et au front; et enfin, si le virus séjourne plus long-temps et acquiert plus d'acrimonie, le malade offre tous les symptômes d'une vérole confirmée.

J'avoue que ces symptômes sont d'abord équivoques. J'ai cependant observé qu'un ou plusieurs mois avant que l'infection générale se déclare, ou qu'il paraisse des ulcères, le malade éprouve une grande prostration de forces, des sensations désagréables aux articulations, et qu'il n'est nullement porté aux plaisirs vénériens.

La gonorrhée a une marche bien plus rapide; elle se manifeste trois à quatre jours après le coït. Elle est précédée de symptômes qui lui sont particuliers, de mal de tête, d'un ardent desir pour l'acte vénérien, etc.

Tout le monde sait qu'il est essentiel de favoriser la transpiration dans le traitement de la maladie vénérienne confirmée. Mais comme elle est de nature asthénique, il est également important de donner au malade des stimulans et une bonne nourriture; autrement la sueur aurait bientôt épuisé toutes ses forces. On conçoit, d'après cela, pourquoi cette maladie est si facile à guérir dans les climats chauds, et pourquoi l'opium est un très-bon antisiphilitique. Je pense même que le mercure doit, en grande partie,

ses succès à la propriété qu'il a d'exciter la transpiration.

J'ai rapporté dans mes opuscules de médecine l'histoire d'un homme qui se guérit d'une maladie vénérienne en s'exposant à la vapeur du soufre, qu'il prenait aussi intérieurement, et en excitant la sueur par des boissons convenables. J'ai même observé, à cette occasion, que Frédéric Hoffmann regardait le camphre comme un très-bon antisyphilitique. Tout ceci prouve évidemment qu'il est de la plus grande importance d'exciter la transpiration dans le traitement de la maladie vénérienne. Je pense même que, pour que la décoction de gaïac et des autres sudorifiques produise un effet très-sensible, il est bon que le malade garde le lit, et qu'il fasse usage en même temps de l'esprit de corne de cerf.

Si, à l'instant où l'infection a lieu, on excitait la transpiration par toutes sortes de moyens, il serait possible d'empêcher le virus de s'unir à nos humeurs, de séjourner sous l'épiderme, de s'y corrompre, de troubler la transpiration; et peut-être pourrait-on, par ces moyens, prévenir la maladie. Dans les opuscules de médecine dont je viens de parler, j'ai déjà proposé le bain chaud comme un préservatif de la maladie vénérienne. Si j'étais certain qu'une personne vînt d'être infectée du virus vénérien, j'aurais même

recours à d'autres moyens plus capables d'exciter la transpiration. Tels sont les bains de vapeurs, comme on en prend en Russie et en Asie, les différentes espèces de frictions, les rubéfiants, &c. Je prescrirais à l'intérieur la poudre de Dover, le soufre, l'esprit de sel ammoniac, et d'autres moyens propres à exciter la transpiration et la sueur. Je pense qu'on pourrait, par cette méthode, prévenir la formation et l'éruption de la vérole.

Ce que nous avons dit du traitement des maladies sthéniques et asthéniques, fait voir qu'elles dépendent toutes d'un degré d'excitement plus ou moins considérable, qui doit fixer toute l'attention du médecin. Il examinera d'abord celles où l'excitement est porté à son plus haut degré, et il descendra peu à peu jusqu'à celles où il est si faible, qu'on ne peut pas le diminuer sans que la vie ne s'éteigne. Tel est celui qui a lieu dans la peste. On voit encore par-là que la faiblesse directe et la faiblesse indirecte, quoiqu'opposées dans leur marche, conduisent cependant également à la mort. Enfin l'on conçoit que la connaissance exacte de la manière d'agir des puissances excitantes, et de leurs différens degrés de faiblesse rend les principes de l'art de guérir beaucoup plus simples et beaucoup plus certains.

C H A P I T R E X V I I .

Des Maladies locales.

LES maladies qui n'affectent pas tout le système, mais seulement une de ses parties, doivent être regardées comme locales. Elles ne sont jamais précédées de l'état de prédisposition qui caractérise les maladies universelles. Elles peuvent cependant quelquefois se changer, au bout d'un certain temps, en maladies universelles, sur-tout lorsqu'elles attaquent une partie très-sensible.

Les affections locales se divisent naturellement en cinq classes. La première renferme les vices locaux des organes doués de peu d'excitabilité et de sensibilité (*morbos instrumentales*). Dans ces maladies, le vice local est borné à la partie lésée, et il n'exerce aucune influence sympathique sur le reste du système.

Les solutions de continuité produites par des instrumens tranchans, par des érosions ou des poisons, tout ce qui peut causer quelque dérangement dans un organe, comme les contusions, les compressions, les distentions de nerfs, donnent lieu à ces maladies. Il suffit le plus souvent,

pour les guérir , de préserver la partie lésée du contact de l'air , du froid , de l'action d'une chaleur trop forte , ou de tout autre stimulus irritant , et d'y appliquer un peu de cérat. Les fomentations tièdes et le repos sont très-utiles dans les cas de contusion , de compression et de distention des nerfs. Toutes nos parties solides ont la propriété de s'unir réciproquement lorsqu'elles ont été séparées. La guérison s'opère alors spontanément , ou du moins elle exige fort peu de soin.

La seconde classe renferme les affections locales des organes tant externes qu'internes , doués d'une grande excitabilité. Le vice local se communique , dans ces cas , à tout le système , et donne lieu à un grand nombre de symptômes communs aux maladies universelles. On compte parmi ces affections l'inflammation de l'estomac (*gastritis*) , celle des intestins (*enteritis*) , ou de toute autre partie du corps , lorsqu'elle a pour cause une compression ou quelque vice local.

Les inflammations des parties internes , qui ne sont produites ni par des corps étrangers , avalés ou introduits dans le corps de toute autre manière , ni par une substance âcre , ni par quelque lésion , mais qui sont la suite de maladies antérieures , ne doivent point être rangées dans cette classe : mais on doit y comprendre l'inflammation de la

vessie (*cystitis*), et celle de la matrice (*metritis*), lorsque la première a pour cause une pierre, et la seconde une tumeur squirreuse, ou quelque accident arrivé pendant l'accouchement.

Des fragmens de verre, des arêtes de poisson, le *capsicum annuum*, ou tout autre corps aigu, tranchant ou corrosif, peuvent produire une inflammation de l'estomac et des intestins. Comme l'estomac est doué d'une grande sensibilité, il ne peut éprouver aucune lésion ou érosion sans que l'inflammation qui aura lieu ne se répande promptement dans tout le système, et n'y cause un grand trouble. Toute espèce d'inflammation est accompagnée de douleur et de chaleur : mais celle de l'estomac fait de plus éprouver au malade une anxiété extraordinaire; ce qui ne doit nullement surprendre, puisque cet organe est le siège commun de l'anxiété; le pouls devient par degrés petit, fréquent, et même dur, parce que tout stimulus permanent affaiblit en raison de l'excitabilité de la partie affectée.

Les inflammations des parties externes douées de peu d'excitabilité ne produisent ni la même altération dans le pouls, ni le même désordre sympathique dans le reste du corps : mais lorsque ces parties sont très-excitables, leur inflammation donne lieu à des symptômes aussi fâcheux

que celle des parties internes ; c'est ce que nous pouvons observer lorsqu'une épine est enfoncée sous un ongle : ainsi plus une partie est excitable , moins elle est capable de supporter un stimulus énergique.

On doit comprendre dans cette seconde classe l'avortement , les accouchemens laborieux , et les inflammations occasionnées par des blessures profondes ou par des hémorragies , et qui portent le trouble dans tout le système.

Ainsi les blessures graves faites par une balle de fusil font éprouver de l'irritation , de la chaleur , de la douleur , et un état de mal-aise général : le pouls devient dur et plus fréquent qu'à l'ordinaire ; il n'y a alors ni diathèse sthénique ni diathèse asthénique : tous les symptômes dépendent uniquement de la commotion ou du stimulus occasionné par la lésion locale ; ils n'exigent aucun traitement général.

Nous ne conseillons donc pas d'avoir recours aux remèdes excitans et échauffans , avant la guérison de la blessure , à moins que sa trop longue durée n'ait produit un état de faiblesse ; une conduite différente exposerait le malade à une nouvelle hémorragie. Nous condamnons également l'usage où l'on est de prescrire alors des saignées , ou de recourir à d'autres remèdes débilitans : cet usage n'est fondé que sur l'opinion

erronée, que l'on peut prévenir par ce moyen la fièvre qui survient à la suite des blessures profondes. Il est très-utile d'interdire, pendant les premiers jours, l'usage des alimens solides, afin de ne pas augmenter le mouvement des humeurs, ou plutôt pour ne pas donner à un homme obligé de rester au lit, une trop grande quantité de nourriture. Il faut lui recommander le silence, le placer dans un lieu tranquille et dans une situation commode, lui procurer tous les moyens de satisfaire à ses besoins, sans qu'il soit obligé de quitter cette situation, le nourrir avec des bouillons, et panser tous les jours la plaie en la couvrant légèrement. La douleur continuelle que ressent le malade le fait tomber, au bout de quelques jours, dans un état de langueur; il convient qu'il prenne alors un peu de vin et une nourriture animale plus fortifiante et proportionnée à ses forces.

On doit ôter la balle le plutôt possible. Cependant on peut la laisser, sur-tout si elle ne se trouve pas dans une partie essentielle à la vie, et si son extraction ne peut se faire sans danger.

Si quelque partie extérieure du corps, douée d'une grande sensibilité, éprouve une autre espèce de lésion; si, par exemple, une épine est enfoncée sous l'ongle, et que, par l'effet de cette lésion, l'inflammation se propage sympathique-

ment dans tout le corps, et y produise un désordre proportionné à l'excitabilité de la partie affectée, on doit avoir recours aux fomentations d'eau chaude, et panser la plaie avec quelque onguent adoucissant et avec de la charpie. J'ai déjà recommandé ailleurs aux personnes qui se piquent le doigt, de le plonger aussitôt dans l'eau chaude.

Un symptôme qui dépendait d'abord de l'excès ou du défaut d'excitement, dans une maladie universelle, acquiert quelquefois un tel degré de violence, que la partie spécialement affectée n'est plus susceptible d'excitement, et est insensible à l'action de tout stimulus. C'est ainsi que se produisent les maladies que nous plaçons dans la troisième classe; c'est sur-tout dans ces cas que les maladies universelles se changent en affections locales, ainsi qu'on peut l'observer dans les suppurations, les pustules, les anthrax, les bubons, la gangrène, le sphacèle, les ulcères scrofuleux et les endurcissements squirreux.

On connaît les signes qui annoncent la suppuration sur le point de paraître. Si elle a lieu dans quelque partie interne, on recommandera le repos au malade, et on aura recours à la méthode excitante; si c'est une partie externe qui est affectée de suppuration, on y fera des fomentations. Les pustules varioliques sont pro-

duites par la matière contagieuse, qui agit avec d'autant plus de force, que la diathèse est plus violente, ou que le traitement que l'on suit est moins convenable. C'est uniquement le degré de la diathèse qui doit diriger le médecin. Il aura recours aux débilitans ou aux échauffans, suivant qu'elle sera sthénique ou asthénique. La chaleur est très-utile dans ce dernier cas : elle est nuisible lorsque la constitution est sthénique, au lieu que le froid produit alors de bons effets. On peut arroser les pustules avec des liqueurs spiritueuses, ou avec l'opium : on les ouvre ensuite, et l'on y fait des fomentations.

L'anthrax, le bubon et le charbon, sont ordinairement produits par des miasmes contagieux ; on les observe constamment dans la peste, et très-souvent dans le typhus. Lorsqu'ils ne cèdent pas au traitement général, on aura recours à quelque topique spiritueux et irritant, à l'opium, ou même aux différentes opérations chirurgicales indiquées.

Les stimulus très-diffusibles conviennent dans la gangrène, et sur-tout dans le sphacèle. Ils sont même souvent insuffisans dans ce dernier cas, et l'on est obligé de retrancher la partie sphacelée. Si la gangrène a son siège dans le canal intestinal, on donnera pour boisson des liqueurs spiritueuses et du laudanum. On prescrit le même

régime lorsqu'elle attaque quelque partie externe, et l'on fait de plus des fomentations avec l'esprit-de-vin et avec du laudanum. On enlève avec le bistouri tout ce qui est désorganisé, et on applique des substances irritantes sur les bords de l'ulcère qui sont doués d'une plus grande vitalité, afin d'exciter une nouvelle inflammation.

La gangrène est produite par une inflammation de mauvaise nature, qui ne passe point à l'état de suppuration. Elle s'annonce par une couleur livide, par l'indolence, et par des pustules séreuses qui recouvrent la partie affectée. Elle a souvent une terminaison funeste. Dans le cas contraire, la partie désorganisée se sépare des parties vives, et l'inflammation qui a lieu produit une espèce de *régénérescence* des chairs.

C'est sur-tout aux remèdes généraux qu'on doit recourir dans le traitement des ulcères scrofuleux. Si l'on n'en obtient aucun succès, on se contentera de tenir la partie affectée dans une grande propreté. On la lavera souvent avec quelques liqueurs fraîches, et on la garantira de l'impression de l'air. J'ai dit ailleurs que le *calamus aromaticus*, pris intérieurement, était utile dans les scrofules.

Il faut faire l'extirpation des tumeurs squirreuses situées aux parties externes, et fortifier en même temps les malades par un régime

tonique. Mais lorsqu'elles ont leur siège dans une partie interne, et qu'elles sont produites par un vice universel, les secours de la médecine sont peu utiles ; ils ne peuvent être que palliatifs. Le médecin se bornera alors à soutenir les forces du malade, afin de retarder par-là les progrès de la tumeur. On craignait autrefois que la méthode fortifiante ne fit dégénérer le squirre en cancer. On prescrivait en conséquence les débilitans, et on abrégeait par-là la vie des malades. Les tumeurs squirreuses ne font des progrès et ne deviennent cancéreuses que lorsqu'elles sont compliquées d'hydropisie ou de quelque autre maladie asthénique.

La quatrième classe des affections locales renferme les maladies qui ont pour cause une matière contagieuse répandue dans tout le système. Telles sont, entre autres, la petite-vérole et la maladie vénérienne. J'ai vu un petit ulcère à la langue, survenu à la suite d'un baiser, produire une affection vénérienne universelle.

On doit ranger dans la cinquième classe les maladies produites par un venin introduit dans nos vaisseaux et mêlé à nos humeurs. Quoique les symptômes qui se manifestent d'abord paraissent sthéniques ou asthéniques, ils ne dépendent cependant que du venin, qui, se portant dans différentes parties du corps, altère le tissu de

nos organes , et trouble toutes nos fonctions. C'est ainsi que , lorsqu'un homme a été mordu par un chien enragé , nous voyons le virus affecter tantôt une partie , tantôt une autre , et causer les effets les plus terribles. Les différens poisons végétaux , animaux et minéraux , produisent à peu près les mêmes symptômes. Brown n'a point parlé de ces deux dernières maladies , sans doute parce que leur nature est encore inconnue.

Recette pour faire la poudre de Dover telle qu'elle se trouve pages 20 et 21 de la traduction française de l'ouvrage intitulé : Legs d'un ancien médecin à sa patrie , par Dover. La Haye , 1734 , in-12.

Prenez de l'opium une once ; du salpêtre et du tartre vitriolé , de chacun quatre onces ; de l'ipécacuanha une once , et de la réglisse une once. Mettez le salpêtre et le tartre dans un mortier bien rougi au feu , les remuant avec une cuiller , jusqu'à ce qu'ils aient cessé de flamber. Ensuite mettez-les en poudre superfine ; puis répandez-la sur votre opium : broyez-les en poudre , et ensuite mettez les autres poudres avec celle-ci.

La dose est de 40 , 50 à 60 grains.

NOTES DE FRANK

SUR

L'OUVRAGE DE ROBERT JONES.

Des Maladies universelles et locales.

(1) **P**LUSEURS maladies qui semblent locales sont produites par une cause inhérente à tout le système ; mais il y en a un bien plus grand nombre qui présentent tous les symptômes des affections universelles, quoiqu'elles ne soient que des affections purement locales.

Il est souvent très-difficile de distinguer une maladie universelle de celle qui n'est que locale, mais cette difficulté ne peut être sentie que par un petit nombre de médecins. La plupart d'entre eux ne soupçonnent même pas que les maladies doivent être distinguées en universelles et en locales.

Tâchons d'éclaircir un point de doctrine aussi intéressant, et qui n'a point encore été traité ; et commençons par les maladies qu'on doit regarder comme universelles, quoiqu'au premier aspect elles semblent être locales.

Le squirre mérite d'abord de fixer notre attention. Souvent, sans avoir été précédé de causes locales, il attaque à une certaine époque de la vie les mamelles, l'utérus, les testicules, le cordon spermatique, quoique le vice qui y donne lieu ne soit point alors borné à la seule partie qui paraît affectée ; il s'étend à tout le système, et c'est à tort que les chirurgiens regardent cette maladie comme locale. S'ils font l'extirpation de la partie spécialement affectée, le virus ne tarde pas

(1) Voyez chapitre III, page 48 du premier volume.

à se communiquer à quelque autre partie, quoi qu'en pense un célèbre chirurgien allemand. Aussi M. Scarpa, que ses grandes connaissances en anatomie et en chirurgie ont rendu si célèbre, a-t-il le plus grand soin de recommander à ses élèves de ne jamais extirper aucune partie squirreuse, lorsque le vice est produit par une cause interne, ou par un état morbifique qui affecte tout le système. Cet homme illustre a constamment observé que, dans ces cas, le mal ne tardait pas à reparaitre dans quelque autre partie.

L'exemple des scrofuleux peut répandre beaucoup de jour sur cette question. Ils sont souvent exposés à des affections qui paraissent purement locales. Telle est, entre autres, l'ophthalmie scrofuleuse. Si le chirurgien se contente d'appliquer des topiques à l'œil, c'est en vain qu'il attend la guérison ; tandis que le plus souvent les excitans qui agissent sur tout le système, sont seuls suffisans pour faire disparaître cette inflammation symptomatique.

Un enfant scrofuleux, âgé d'environ treize ans, se présenta il y a peu de jours à notre école clinique. Quelque temps avant d'entrer dans l'hospice, un chirurgien lui avait fait l'amputation d'un doigt attaqué d'un *spina ventosa*, autant qu'on en peut juger d'après le rapport du malade. Peu de temps après, le mal reparut à l'autre main : on prescrivit alors le quinquina, l'opium et le mercure. J'ignore quel effet ont produit ces médicamens.

Il n'est pas rare de voir un anevrisme qui n'a été précédé d'aucune cause locale. Qu'un chirurgien inexpérimenté ait alors recours à l'opération, bientôt il paraîtra dans quelque autre partie du corps un nouvel anevrisme qui peut être suivi d'un troisième, &c. N'est-ce pas là une preuve évidente que la maladie n'est pas locale, mais universelle, et qu'on doit la traiter par des remèdes généraux qui, en

corrigeant le vice répandu dans tout le système, guériront l'affection locale sans qu'on soit obligé d'avoir recours à aucun topique?

Combien de fois un traitement général n'a-t-il pas fait disparaître des gouttes sereines qu'on avait inutilement tenté de guérir par des remèdes locaux!

Les anciens ulcères des jambes, sur-tout ceux qui paraissent chez les personnes avancées en âge, sans qu'elles aient reçu aucune lésion externe, nous offrent encore un exemple de maladies universelles qui ont l'apparence de maladies locales. Jamais on ne parvient à les guérir par les topiques : ce sont même les tentatives inutiles qu'on a si souvent faites sur ces maladies, qui les ont fait nommer l'écueil de la chirurgie ; cependant la méthode excitante universelle les guérit sûrement et en peu de temps. J'ai été témoin d'une infinité de guérisons semblables, lorsque je suivais les leçons de chirurgie clinique de M. Scarpa. Je puis attester que j'ai vu constamment sa méthode suivie d'un heureux succès, même dans les cas les plus difficiles. Cette méthode est celle que Underwood a proposée en Angleterre ; elle consiste dans une bonne nourriture, dans l'usage du vin, du quinquina, du camphre, &c. On fait faire de l'exercice au malade ; on lui applique aux extrémités inférieures un bandage compressif. Si les ulcères sont en bon état, on se contente de les panser avec un simple digestif ; s'ils sont de mauvaise qualité, on y applique du précipité rouge. Les succès surprenans que M. Scarpa a obtenus dans un très-grand nombre de maladies chirurgicales qu'on avait presque jugées incurables, sont une preuve des rares talens de cet illustre professeur, et de l'excellence de sa méthode, qui est aussi celle que Brown conseille dans le traitement des affections universelles.

Examinons maintenant les maladies qui paraissent uni-

verselles, quoiqu'elles ne soient réellement que des affections locales.

Tout le monde convient que la fièvre intermittente est une maladie universelle; mais il y a plusieurs affections locales qui produisent absolument les mêmes symptômes que cette espèce de fièvre, dont cependant elles diffèrent essentiellement.

Mon père rapporte un exemple de fièvre quarte produite par l'irritation que causait une dent molaire qui était sur le point de paraître. Cette fièvre résista à toutes sortes de moyens; elle ne disparut que lorsque la dent eut percé la gencive. (*Orat. Acad. de circumscribendis morborum historis, Delect. opusc.*)

Le célèbre Rizzini de Crémone fut appelé auprès d'une vieille femme attaquée d'une fièvre qui offrait tous les symptômes de la fièvre tierce, et qui était accompagnée de vomissemens très-violens. Il prescrivit les excitans les plus énergiques que l'on connaisse en médecine; mais tous ces moyens furent inutiles, et ne purent sauver la malade. A l'ouverture du cadavre, on trouva dans l'utérus, qui était très-dilaté, un stéatome osseux que l'on conserve encore dans notre cabinet d'anatomie.

Les deux observations suivantes sont semblables à celle qu'on vient de rapporter.

Le docteur Edmond Schmuck, homme d'un grand mérite, m'en a communiqué une sur une fièvre quarte produite par un morceau de lard crud qui était resté dans l'estomac. Cette fièvre résista au quinquina, et ne cessa que lorsque le malade eut vomi ce morceau de lard. (*Riflessioni sopra alcuni punti della dottrina di Brown, del dottor Edmundo Schmuck, diretta à J. Frank.*)

J'ai observé la même chose chez un soldat qui, après avoir mangé des champignons, éprouva tous les symptômes

qui ont coutume de paraître lorsqu'on a pris quelque poison. On lui donna un émétique qui lui fit évacuer une grande quantité de champignons et de bile. La maladie parut guérie ; mais peu de temps après il survint une fièvre quarte , qu'on traita inutilement par le moyen du quinquina. On redonna l'émétique sans aucun succès. Le malade ne retira pas plus d'avantage du quinquina , qu'on lui fit prendre de nouveau pendant un temps fort considérable. Enfin le chirurgien prescrivit un troisième émétique qui procura quelques vomissemens au malade , et lui fit rejeter un champignon. La fièvre cessa aussitôt , sans qu'on ait été obligé de recourir de nouveau au quinquina.

Je remarquerai , à cette occasion , que les maladies *gastriques* , qui , de notre temps , jouent en médecine un rôle si important , doivent être regardées comme de simples affections locales , ainsi que je m'en suis convaincu par un grand nombre d'observations. Je pense qu'on ne doit compter parmi ces maladies que celles qui sont produites par des alimens de mauvaise qualité , qui , en séjournant dans les premières voies , portent le trouble dans tout le système. Ce désordre n'est jamais précédé de l'état de prédisposition qui , d'après Brown (*Elem. Med. VI*) , précède les maladies universelles : il n'est point produit par une augmentation ou une diminution d'excitement , mais par une matière renfermée dans le canal intestinal , et qu'on peut y regarder comme étrangère. Enfin on ne parvient point à le guérir en augmentant ou en diminuant les forces du malade , mais seulement en enlevant la cause irritante. Tout ceci ne prouve-t-il pas que la maladie est purement locale ?

L'explication que je viens de donner ne se trouve point dans les ouvrages de Brown. Cet auteur n'a même presque rien écrit sur les maladies gastriques ; mais ce que j'en ai dit est entièrement conforme à sa doctrine. En parlant des

maladies produites par des poisons, il dit (*Elem. Med. LXXVII*) qu'on doit le plus souvent les regarder comme locales. En effet, ajoute-t-il, le poison attaque par son action mécanique l'estomac, qui est doué d'une grande excitabilité, et produit dans tout le corps une irritation qui ne dépend ni d'une diathèse sthénique, ni d'une diathèse asthénique, mais seulement d'une affection locale, ainsi qu'on peut s'en convaincre par le traitement, qui consiste uniquement à évacuer ce poison.

Mais, dira-t-on, si l'on ne range dans la classe des maladies gastriques que celles qui sont produites par des alimens de mauvaise qualité, ou par des matières que l'estomac ne peut digérer, leur nombre se trouvera considérablement diminué. Cependant rien de plus commun que ces maladies. Ne doit-on pas regarder comme gastriques, ajoutera-t-on, ces fièvres épidémiques qui causent souvent les plus grands ravages, et qui sont accompagnées d'amertume à la bouche, de saburres, de nausées, de rots, de vomissemens? Cependant elles ne sont point produites par des matières qui agissent sur l'estomac, à la manière des poisons, mais par des causes générales et souvent inconnues.

Tous ces symptômes ne prouvent nullement que ces maladies soient gastriques ou saburrales; ils ne peuvent tout au plus être considérés que comme effets, et non comme causes de la maladie. Mais ce n'est pas ici le lieu de relever une erreur d'autant plus funeste qu'elle a été presque généralement adoptée. Rapportons encore quelques exemples de maladies locales qui se cachent sous la forme de maladies universelles.

L'épilepsie est une maladie asthénique produite tantôt par la faiblesse directe, tantôt par la faiblesse indirecte. Mais il existe une affection qui, quoiqu'essentiellement différente de l'épilepsie, puisqu'elle dépend d'un vice local,

lui ressemble cependant parfaitement, si l'on ne fait attention qu'à ses symptômes extérieurs. Elle est le plus souvent incurable, tandis qu'une méthode excitante bien dirigée guérit presque toujours l'épilepsie véritable. De quelle importance n'est-il pas de ne pas confondre deux maladies aussi différentes? Cependant les nosologistes les rangent dans le même genre, comme si elles ne différaient que par les caractères qui distinguent les espèces. Qu'ils ne disent pas qu'ils n'ont confondu ces deux maladies que pour ne pas se voir forcés d'inventer à chaque instant de nouveaux noms et de nouvelles divisions; car, pour ne pas parler de tant d'autres noms barbares, quel but utile ont-ils pu se proposer en établissant des distinctions entre le *tétanos*, l'*opisthotonos* et l'*emprosthotonos*?

On trouve dans le Recueil des expériences et des observations médicales faites à Édimbourg (*Edenburche-Versuche*), une histoire fort intéressante d'une épilepsie produite par une maladie locale. Une dame de trente-huit ans, atteinte d'épilepsie depuis douze ans, vint consulter le docteur Short. Ses accès, qui, au commencement ne paraissaient qu'une fois par mois, se répétaient alors quatre ou cinq fois par jour: ils duraient une heure, et quelquefois une heure et demie. On avait prescrit à la malade une infinité de remèdes, qui, loin de lui être de quelque utilité, avaient au contraire rendu la maladie plus grave. Chaque attaque commençait par cette sensation qu'on nomme *aura*, qui se faisait d'abord ressentir aux muscles jumeaux, et qui se portait ensuite vers la tête. Lorsqu'elle était parvenue à cette partie, la malade tombait par terre, et rendait beaucoup d'écume. Short l'ayant trouvée dans un de ses accès, examina ses jambes; mais il n'y trouva ni tumeur, ni dureté, ni relâchement, ni rougeur. Cependant, comme il soupçonnait que c'était dans cette partie que rési-

daît la cause du mal, puisque c'était par elle que commençaient les attaques, il y fit une incision de deux pouces de profondeur. Il trouva un corps dur dont il fit l'extraction avec des pinces, après l'avoir détaché des muscles. Il était cartilagineux, de la grosseur d'un petit pois, et adhérent à un nerf qu'il coupa. Cette opération rendit sur-le-champ la connaissance à la malade, et depuis ce temps elle a joui d'une bonne santé.

Je pourrais rapporter plusieurs autres exemples d'épilepsies produites par un vice local. J'aime mieux renvoyer le lecteur aux différens ouvrages, où il trouvera des détails dans lesquels je n'ai pas le temps d'entrer.

Fernel parle de plusieurs épilepsies produites par la grossesse, et qui n'ont pu être guéries que par l'accouchement. (*Pathol. l. V, c. 3.*)

Fabrice Hildan rapporte l'histoire d'un enfant qu'un grain de verre qui lui entra dans l'oreille, rendit épileptique. (*Centur. I, observ. 4.*)

Boerhaave et Raw ont trouvé dans le cadavre d'un épileptique des os en forme de pierre renfermés dans la faux du cerveau. (*Prax. Med. tom. V, p. 36.*)

Il me serait facile de rapporter une infinité d'observations semblables, sur-tout si je voulais parler de celles qui ont rapport aux autres maladies. Mais j'en ai dit assez pour engager les médecins à examiner avec le plus grand soin si les maladies qu'ils traitent sont locales ou universelles. Cela seul leur suffira pour juger du degré de confiance qu'ils doivent avoir dans les différens médicamens. Je ne crains pas de le dire, si l'on s'est si grossièrement trompé sur leurs propriétés, c'est en grande partie parce qu'on n'a pas su distinguer les maladies locales de celles qui sont universelles. Comment peut-on juger de l'efficacité d'un remède, si l'on n'est pas certain que la maladie dans laquelle on en fait

l'essai n'est pas locale ? C'est faute d'avoir fait cette distinction, que tant de médecins méprisent les meilleurs remèdes, tandis qu'ils font le plus grand cas de ceux qui n'ont aucune efficacité. Pourrait-on révoquer en doute le succès constant qu'on obtient de l'opium dans les maladies convulsives, parce que ce remède n'aura produit aucun effet dans celles qui dépendent d'un vice organique ?

La digitale pourprée est un excellent remède dans l'hydropisie asthénique, et tout le monde convient qu'elle doit son efficacité à sa force tonique. Lorsque j'entends des médecins se plaindre de ce qu'elle ne leur a pas été constamment utile, je me contente de leur demander s'ils étaient certains que l'espèce d'hydropisie dans laquelle ce remède n'a eu aucun succès, était produite par une faiblesse générale, et qu'elle n'était pas due à quelque vice local. On ne doit pas s'étonner que, dans ce dernier cas, la digitale pourprée soit absolument inutile.

L'atropa-belladonna étant douée d'une très-grande force excitante, ainsi que le prouvent ses effets, qui sont assez semblables à ceux de l'opium, elle doit être utile dans un grand nombre de maladies, et nous voyons en effet qu'elle enguérît plusieurs, entre autres la manie. Mais que penserait-on de moi si je me plaignais que ce remède est sans effet dans la manie produite par un vice local ?

Les liqueurs spiritueuses, les alimens succulens guérissent presque infailliblement les indigestions, même celles qui sont accompagnées de nausées et de vomissemens; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils produisent le même effet dans les indigestions causées par un vice organique de l'estomac.

Ceux de nos lecteurs qui seront convaincus qu'il est de la plus grande importance de distinguer les maladies générales de celles qui sont locales, ne manqueront sans doute pas de me demander si je pourrais leur donner quelque règle

pour les diriger lorsqu'ils sont au lit des malades, et les aider à faire cette distinction importante. Je me chargerais volontiers de satisfaire à leur desir, si je ne m'étais pas trouvé dans le plus grand embarras quand il s'agissait de prononcer sur ce point, qui malheureusement est un des plus obscurs de la nouvelle doctrine. Quoique je ne me flatte aucunement de pouvoir l'éclaircir, je vais cependant exposer un petit nombre de règles qui pourront être de quelque utilité.

On doit soupçonner qu'une maladie est locale :

- 1°. Lorsqu'elle dure depuis long-temps ;
- 2°. Lorsque les débilitans et les échauffans ont été inutiles ;
- 3°. Lorsqu'on ne découvre aucun rapport entre les symptômes d'une maladie, et les causes qui ont pu les produire ;
- 4°. Lorsque les symptômes d'une maladie persistent, quoiqu'il ait paru une autre maladie d'un genre opposé, et qui ne pourrait pas subsister avec la première si elles étaient l'une et l'autre universelles.

Examinons en détail chacune de ces propositions.

1°. Il est inutile que je m'arrête à la première ; Brown l'a développée d'une manière assez étendue pour faire voir qu'on doit soupçonner qu'une maladie est locale lorsqu'elle est d'une certaine durée.

2°. On doit porter le même jugement lorsque les excitans et les antiphlogistiques ne produisent aucun changement dans une maladie. Supposons, en effet, un mal de tête sthénique. Il est évident que la méthode antiphlogistique, sagement employée, doit le faire disparaître entièrement, ou du moins apporter un soulagement sensible,

La méthode excitante doit avoir les mêmes succès, si le mal de tête est asthénique.

Au contraire, cette dernière méthode produirait des effets funestes dans un mal de tête sthénique, et la première ne serait pas moins pernicieuse dans un mal de tête asthénique.

N'est-il donc pas évident que le mal de tête est local, lorsque ces deux méthodes employées successivement pendant un certain temps, ne sont suivies ni de bons ni de mauvais effets?

Voici un autre exemple qui pourra répandre quelque jour sur le point de pratique que nous examinons.

Je suppose qu'un médecin ait traité une épilepsie par la méthode des débilitans, et qu'il ait été assez heureux pour ne produire aucun mauvais effet; que ce médecin emploie ensuite avec aussi peu de succès la méthode excitante proposée par Brown; ne doit-il pas être convaincu que la maladie est locale, et que le traitement général, loin d'être de quelque utilité au malade, ne pourrait au contraire que lui être pernicieux?

3°. Il est facile de prouver qu'une maladie est locale, lorsqu'on ne découvre aucun rapport entre les symptômes qu'elle présente, et les causes morbifiques.

Qu'un jeune homme robuste, qui use avec modération d'une bonne nourriture, qui se livre à des exercices modérés, et qui fait usage de tout ce qui peut donner à l'esprit et au corps un excitement convenable, se trouve attaqué des symptômes que nous offrent les maladies universelles produites par faiblesse, de ceux par exemple qui sont particuliers aux indigestions chroniques, ne doit-on pas attribuer ces symptômes au vice organique de l'estomac, ou de quelque autre partie voisine? Comment en effet le régime dont nous venons de parler aurait-il pu produire, dans un sujet robuste, une maladie de faiblesse?

Nous devons, par la même raison, être presque certains qu'une épilepsie est locale, lorsqu'en examinant les causes qui ont agi sur le malade, on n'en trouve aucune qui ait pu l'affaiblir d'une manière directe ou indirecte.

Je crois cependant devoir avertir qu'on ne doit pas re-

garder cette règle comme infaillible : elle pourrait quelquefois nous induire en erreur , puisqu'il est certain que nous ignorons souvent les causes qui produisent les maladies universelles.

4°. J'ai examiné avec la plus grande attention s'il est possible que des maladies d'une nature opposée se compliquent dans le même sujet ; et après avoir pesé toutes les raisons qu'on apporte de part et d'autre , je me suis convaincu que cette complication ne peut pas avoir lieu. Comment en effet supposer que notre corps est , en même temps , affecté d'une maladie produite par faiblesse , et d'une autre qui dépend d'un excès de vigueur ? Cette opinion , quoiqu'adoptée par des personnes du plus grand mérite , ne peut être soutenue par aucune raison plausible : elle peut avoir les suites les plus pernicieuses dans la pratique ; elle n'est fondée que sur les symptômes qui sont des signes trompeurs. C'est elle qui a engagé les médecins à prescrire en même temps les débilitans et les excitans.

Il est certain qu'il y a des maladies qui nous offrent une réunion de symptômes sthéniques et asthéniques , mais nous ne devons pas croire pour cela que ces deux affections existent réellement dans le même sujet : pour moi , jamais je n'ai découvert une pareille complication.

Voici , selon moi , les seules raisons qui semblent favoriser l'opinion que je combats , quoique dans le fond elles confirment de plus en plus la nouvelle doctrine. J'ai déjà expliqué (tome I , page 254) comment les maladies sthéniques , lorsqu'elles sont négligées ou mal soignées , dégénèrent en maladies asthéniques. J'ai fait voir que ce changement est opéré par l'excès de stimulus qui consume l'excitabilité , et produit ainsi la faiblesse indirecte. Qu'on se rappelle que j'ai dit , dans le même endroit , que plus l'excitabilité est abondante , moins elle est propre à supporter un stimulus énergique ; que quoi-

qu'elle soit une et indivisible, elle affecte cependant quelquefois plus vivement certaines parties du corps. Cela posé, n'est-il pas évident que, dans une maladie sthénique portée à son plus haut degré, tandis que presque tout le corps éprouve un excitement très-énergique, quelques-unes de ses parties douées d'une plus grande excitabilité, et par conséquent moins propres à supporter l'excès de stimulus, ont déjà passé à l'état de faiblesse indirecte? Ce défaut d'équilibre ne dure cependant que quelques instans. Si le stimulus continue d'agir avec la même force, tout le corps passe promptement à l'état de faiblesse indirecte.

Qu'on ne s'imagine pas qu'on doive prescrire en même temps, dans ces circonstances, les excitans et les débilitans. Si l'on a quelque espoir que tout le système n'est pas encore passé à l'état de faiblesse indirecte, on doit diminuer l'énergie du stimulus; si au contraire ce passage s'est effectué, on prescrira de forts excitans. Mais quel rapport y a-t-il entre ce que nous venons de dire et les idées extravagantes que les médecins se forment sur les complications des maladies? Qui croirait qu'il y en a qui admettent des fièvres qu'ils regardent en même temps comme inflammatoires, nerveuses, gastriques et rhumatismales (*febris inflammatorio-nervoso-gastrico-rheumatica*)?

Je pense donc qu'on doit regarder comme locale toute maladie dont les symptômes continuent, quoiqu'il soit survenu une autre maladie d'une forme opposée, et qui ne pourrait pas subsister avec la première si elles étaient toutes deux universelles.

Eclaircissons encore ceci par un exemple tiré d'un épileptique. Qu'un homme sujet à l'épilepsie soit attaqué d'une péripleumonie inflammatoire sans que les accès de sa première maladie soient interrompus, il est évident que, dans ce cas, l'épilepsie est locale: en effet, si elle était universelle,

elle serait produite par faiblesse, et elle ne pourrait être guérie que par la méthode excitante. Au contraire, la péripneumonie réellement inflammatoire consiste dans une augmentation d'excitement, et exige la méthode débilitante : or, je le demande, peut-on supposer que deux maladies tellement opposées, que les mêmes moyens qui guérissent l'une donnent naissance à l'autre, et réciproquement, puissent coexister dans le même sujet ?

L'exemple suivant prouve encore la même vérité.

Les personnes sujettes aux indigestions et aux crudités d'estomac produites par faiblesse, ne sont point attaquées de maladies inflammatoires. Cette observation avait déjà été faite du temps d'Hippocrate, ainsi que le prouve l'aphorisme suivant : *Qui acidum eructant, ad peripneumoniam non sunt prædispositi.*

Mais si ces indigestions et ces crudités ont pour cause un vice organique, il est très-possible que ceux qui y sont sujets soient, en même temps, attaqués d'une maladie produite par un excès de vigueur ; et comme cette dernière ne peut pas exister avec une maladie athénique, son existence est une preuve évidente que le dérangement de l'estomac doit être attribué à une lésion organique.

Ce que nous venons de dire suffit pour distinguer les maladies universelles des affections locales : mais il est utile d'observer que la plus grande partie des affections locales sont produites par des maladies universelles, négligées ou mal traitées, et que quelques-unes de ces dernières ont aussi assez souvent pour causes des affections locales. Tâchons de prouver ces deux propositions par quelques exemples.

Personne ne doutera que la péripneumonie ne soit une maladie universelle, et qu'on ne doive regarder l'inflammation du poulmon qui a lieu alors, comme une suite de l'affection générale, si l'on fait attention que les causes qui produisent

cette maladie et les remèdes qui la guérissent agissent sur tout le système, et n'exercent aucune action particulière sur le poumon; et que toute la méthode curative se réduit à diminuer l'excitement dans la péripneumonie sthénique, et à l'augmenter dans la péripneumonie asthénique. Les médecins se sont donc formé des idées très-fausSES sur cette maladie, lorsqu'ils ont regardé l'inflammation du poumon comme une affection primitive qui existait avant la fièvre, et qui lui a donné naissance. Ce n'est que dans les affections locales que ce phénomène a lieu.

Une substance irritante introduite dans l'estomac peut y produire une inflammation qui peut elle-même affecter sympathiquement tout le système. Mais le désordre général qui a lieu alors, et qu'on a regardé mal-à-propos comme un état *fébrile*, n'est produit ni par une affection sthénique, ni par une affection asthénique, et ne peut en aucune manière être considéré comme une maladie universelle; il n'est dû qu'à l'affection locale de l'estomac. Aussi ne doit-on pas recourir alors aux remèdes généraux, mais aux remèdes locaux capables d'évacuer la substance irritante, ou du moins de l'empêcher de nuire dans la suite. Quelle différence n'y a-t-il pas entre cette affection et la péripneumonie! L'inflammation du poumon, qui a lieu dans cette dernière maladie, n'est que secondaire; elle est constamment précédée d'une affection générale, et elle cesse lorsqu'on emploie des remèdes universels.

Ces caractères évidens n'ont cependant pas empêché les nosologistes de confondre une infinité de vices locaux avec les inflammations idiopathiques, qui toutes dépendent d'une diathèse générale, quoique ces deux espèces d'affections ne se ressemblent que par quelques symptômes trompeurs.

Quoique l'inflammation du poumon ne doive être regardée dans la péripneumonie que comme un symptôme

qui dépend de la diathèse générale, elle peut cependant être portée à un tel degré, dans le cours de la maladie, qu'elle dégénère en une affection locale; c'est ce que nous voyons arriver lorsque ce viscère tombe en suppuration. Ce serait en vain que le médecin réduirait, dans ces cas, l'excitement général à un degré convenable; le vice local persistera et excitera dans tout le système une irritation symptomatique: le traitement général devient donc inutile. La seule indication qu'il y aurait à remplir serait d'enlever le vice local; mais comme cela est impossible, la maladie est incurable.

Je donne maintenant mes soins à une malade qui nous fournit un exemple de maladie universelle changée en maladie locale; elle est attaquée d'une étiisie produite par un ulcère aux intestins ou au mésentère. Des renseignemens très-exacts et très-circonstanciés m'ont appris que cette maladie doit son origine à une affection universelle provenant de faiblesse directe. La malade fut traitée dans un hôpital par toutes sortes d'évacuans. Pendant leur usage, elle éprouva des coliques qui bientôt furent accompagnées de diarrhée: le médecin, loin de renoncer à ses purgatifs, en augmenta encore la dose; aussi la malade est-elle réduite à un état de marasme qui ne lui laisse plus que quelques jours à vivre: cependant sa maladie était d'abord très-légère et facile à guérir.

La gale nous fournit des exemples d'affections locales qui peuvent se changer en maladies universelles.

Il est maintenant démontré, sur-tout depuis l'ouvrage de l'illustre Wichmann (*Eziologie del Kraetze*), que la gale est produite par un insecte que Linné nomme *acarus exulcerans*. On doit donc la regarder comme une simple affection locale qui n'exige pour sa guérison que des remèdes locaux; et effectivement tous les médecins conviennent que

le traitement général est inutile dans cette espèce de maladie ; cependant il est très-possible que, dans le cours de cette affection, l'excitement produit à la surface du corps, qu'on sait être douée d'une grande sensibilité, l'inquiétude, l'insomnie, et l'action des autres puissances débilitantes, causent un état de faiblesse qui dégénérera en maladie universelle.

Il est évident que lorsqu'une affection locale, de quelque nature qu'elle soit, se trouve unie à une maladie générale, on doit non-seulement avoir recours aux topiques, mais encore aux remèdes qui agissent sur tout le système.

Des Émétiques et des Purgatifs.

(1) Il est bien étonnant que la plupart des médecins ne prescrivent les émétiques et les purgatifs que dans les maladies qui dépendent de faiblesse, comme sont celles, par exemple, qu'ils nomment *gastriques*, et qu'ils n'emploient jamais ces médicamens dans les affections sthéniques, où ils sont si utiles.

Brown s'explique à ce sujet de la manière suivante : *Ut nihil (degli evaranti) in asthenicis morbis plus hactenus usitatum, nihil cum maximo damno, et sæpe præsentè pernicie, est ; ita ob eam ipsam causam nihil ad sthenicorum morborum curationem felicius.* (Elem. Med. CDLXXIII.)

« Les évacuans, qu'on emploie si fréquemment dans les » maladies asthéniques, produisent alors les effets les plus » funestes, et causent même souvent, sur-le-champ, la perte » du malade : mais, par la même raison, ils sont très-utiles » dans les maladies sthéniques ».

Cette erreur funeste vient de ce que les médecins, persuadés que l'action des évacuans ne s'étend pas au-delà du

(1) Voyez page 119 du premier volume de cet Ouvrage.

canal intestinal, ne les prescrivent que lorsqu'ils croient que la maladie est produite par quelque matière corrompue retenue dans les premières voies. Ils croiraient commettre une grande faute s'ils donnaient ces remèdes dans une maladie qui n'offre point les symptômes qu'ils nomment gastriques. Ce préjugé est même tellement accrédité, qu'on regarde comme gastrique toute maladie dans laquelle les évacuans ont été utiles.

Il suffit cependant d'examiner, ainsi que nous allons le faire, la manière dont les évacuans exercent leur action, pour être convaincu qu'ils doivent être aussi avantageux dans les maladies sthéniques, qu'ils sont pernicieux dans les affections asthéniques.

Les évacuans, soit qu'ils agissent comme purgatifs ou comme émétiques, débarrassent le canal intestinal des matières qui y sont contenues. Ils privent le corps d'un stimulus qui agissait continuellement sur une surface très-étendue, et par conséquent ils doivent nécessairement affaiblir tout le système. Les évacuans, par le stimulus local qu'ils exercent sur les petits vaisseaux sanguins et sur les glandes de l'estomac et des intestins, produisent une abondante sécrétion d'humeurs, qui auparavant augmentaient l'excitement, en remplissant également leurs petits vaisseaux, et en les stimulant continuellement.

Ces médicamens enlèvent même au sang une quantité assez considérable de lymphe destinée à la nutrition, et cette perte doit nécessairement produire une grande faiblesse.

Je n'ignore pas ce qu'on a coutume d'opposer à l'explication que nous venons de donner. Ce sont sur-tout les émétiques qu'on s'efforce de regarder comme des remèdes excitans : on prétend que la secousse qu'ils donnent au corps doit le fortifier. Mais n'est-il pas tout-à-fait déraisonnable de croire qu'un choc mécanique, précédé des symptômes

les plus fâcheux, et accompagné le plus souvent de sueurs froides, qui annoncent un relâchement dans tout le système, peut augmenter les forces vitales ? Peut-on nier que les émétiques affaiblissent l'estomac, et qu'ils prédisposent aux maladies hypocondriaques et aux autres affections qui dépendent du dérangement des premières voies ? Enfin, on peut s'en rapporter sur cet objet au témoignage du vulgaire lui-même : je lui laisse à décider si un homme, après avoir pris l'émétique, se sent plus de force et de vigueur.

On fait une autre objection beaucoup plus forte que la première. Nous accordons, peut-on nous dire, que les émétiques affaiblissent par les évacuations qu'ils produisent : mais, avant de produire aucune évacuation, ils stimulent le canal alimentaire ; ce qui doit les rendre dangereux dans les maladies sthéniques.

Brown a senti l'importance de cette réflexion, et c'est pour cela qu'il conseille de ne donner dans les maladies sthéniques que les purgatifs qu'on nomme antiphlogistiques, parce que ce sont eux qui stimulent le moins fortement. Ces médicamens sont beaucoup moins nuisibles par l'irritation légère qu'ils occasionnent, qu'ils ne sont avantageux par les évacuations qu'ils procurent. Le médecin ne doit pas prescrire, dans ces maladies, la rhubarbe, l'aloès, le jalap, le sel ammoniac, &c. ; leur stimulus énergique nuirait beaucoup plus au malade que les évacuations ne lui seraient utiles, par la faiblesse qu'elles produiraient. Mais on ne doit pas en dire autant du sel amer, de la crème de tartre, des tamarins, &c. Ces remèdes, en stimulant d'une manière presque insensible, produisent une abondante évacuation, qui diminue la masse des humeurs, et par conséquent l'excitement.

Il suit de ce que nous venons de dire, qu'on doit regarder comme un précepte utile, dans la pratique, de donner toujours les évacuans dans les maladies sthéniques, à des doses

suffisantes pour procurer des évacuations. En effet, si elles n'avaient pas lieu, le stimulus des médicamens ne ferait qu'augmenter la force de la diathèse.

Les effets pernicieux que produisent les évacuans dans les maladies asthéniques, prouvent encore évidemment qu'ils sont affaiblissans.

On sait que les fièvres intermittentes, guéries par le moyen du quinquina ou des autres excitans, reparaissent de nouveau lorsque le convalescent a le malheur de prendre quelque évacuant. Si l'action des purgatifs se bornait à évacuer les saburres, il s'ensuivrait que la santé dépend, dans ces cas, de la présence de ces saburres, puisqu'on ne peut pas les évacuer sans que la maladie ne reparaisse. Je suis surpris qu'on n'ait pas avancé un paradoxe aussi singulier : on pourrait le fonder sur un grand nombre de faits pratiques. Les évacuans reproduisent aussi les accès de goutte chez les personnes qui sont sujettes à cette affection asthénique ; cependant tous les signes qu'on nomme gastriques sont tellement évidens dans la goutte, que cette maladie mériterait d'être rangée dans la classe des *dyspepsies*.

L'utilité des évacuans, dans les maladies sthéniques, peut être prouvée par des faits de pratique connus de tout le monde.

L'illustre Stoll rapporte plusieurs observations de frénétiques parfaitement guéris par les émétiques et les purgatifs. Il en conclut que la frénésie est une maladie gastrique. J'ai déjà observé qu'il s'en faut de beaucoup que cette conclusion soit juste. La méthode évacuante guérit les ophthalmies aiguës, c'est-à-dire sthéniques, toutes les fois qu'elles ne dépendent pas d'une cause locale. Cet effet, qui était connu de Galien, sans qu'il pût en rendre raison, vient d'être confirmé par Richter, dont le nom est si célèbre en chirurgie. Combien de fois les émétiques et les purgatifs n'ont-

ils pas fait disparaître l'esquinancie qui attaque les amygdales! Dira-t-on pour cela qu'elle est gastrique? J'ai vu des esquinancies légères, qui ne présentaient pas le moindre signe gastrique, guéries par les émétiques, les purgatifs, par une diète rigoureuse, &c. Les observations de Stoll et de plusieurs autres médecins ne prouvent-elles pas que la péri-pneumonie, lorsqu'elle est peu violente, cède à l'usage des évacuans? Ma propre expérience m'a convaincu que ces remèdes sont de la plus grande utilité dans la péri-pneumonie, lorsqu'ils sont précédés de la saignée. J'ai observé qu'ils pouvaient souvent épargner des saignées, et qu'ils procuraient une guérison plus prompte et plus complète. Les médecins ont donc grand tort de se fier uniquement à la saignée dans le traitement des maladies sthéniques. Ils devraient aussi avoir recours, dans ce cas, aux autres moyens débilitans, à une diète rigoureuse, au froid, aux purgatifs, &c. Voici ce que Brown pense de l'utilité de ce dernier remède : *Alvi post detractum parcius sanguinem purgatio plus ad diathesim phlogisticam solvendam, quantâvis sanguinis fusione, valet; quia, quod supernè dictum (CCLXXXIII), sic debilitans potestas, quæ plus ibi semper ubi primùm admoveatur, debilitat, pluribus locis, nec solum in vasis sanguiferis majoribus, sed et in horum plurimis finibus, admoveatur, et incitabilitas latius eoquæ equaliùs adficitur, et efficacius imminuitur incitatio.*

« Un purgatif donné à la suite d'une petite saignée est » plus propre à guérir une diathèse phlogistique que des sai- » gnées très-abondantes, parce que les puissances débili- » tantes, qui, ainsi qu'on l'a déjà démontré, affaiblissent spé- » cialement les parties où elles exercent d'abord leur ac- » tion, étant alors appliquées sur un plus grand nombre de » points, et n'agissant pas seulement sur les gros vaisseaux » sanguins, mais aussi sur un grand nombre de leurs rami-

» fications, attaquent l'excitabilité dans une plus grande
» étendue et d'une manière plus égale, et par conséquent
» doivent diminuer plus efficacement l'excitement ».

Sydenham, qu'on peut regarder comme le plus grand médecin du siècle dernier, était tellement convaincu de l'utilité des purgatifs dans les maladies sthéniques, qu'il les faisait alors alterner avec la saignée.

On peut appliquer aux émétiques ce que je viens de dire des purgatifs. J'ai déjà observé qu'on a guéri plusieurs péripneumonies par le moyen des émétiques. M. Deló, un des partisans les plus éclairés de la nouvelle doctrine, ne saurait trop se louer de l'avantage qu'il a obtenu des émétiques dans toutes les maladies sthéniques, et sur-tout dans la péripneumonie. Pour moi, je n'ai jamais osé prescrire un vomitif dans cette dernière maladie. Je n'ignore pas que l'évacuation qu'il produit peut être très-utile, mais j'ai toujours craint les effets funestes qui pouvaient résulter des efforts que le malade fait pour vomir. L'inflammation du poumon, la difficulté de respirer, l'anxiété et les autres symptômes qui se manifestent dans la péripneumonie, ne nous permettent pas de donner alors l'émétique avec sécurité.

L'utilité des émétiques s'étend encore à d'autres maladies sthéniques. Mon père a guéri un maniaque en le faisant vomir une seule fois. Les émétiques font presque toujours disparaître le mal de tête sthénique, ainsi que l'a observé Galien.

Les émétiques et les purgatifs sont presque les seuls remèdes dont les médecins se servent dans le traitement de l'érysipèle; et cette méthode est aussi utile dans l'érysipèle sthénique, qu'elle est pernicieuse dans l'érysipèle asthénique ou maligne. Comme on a vu les évacuans réussir dans le premier cas, on n'a pas manqué d'en conclure que l'érysipèle avait ordinairement son siège dans les premières voies.

Lucas Tozzi, qui vivait dans le siècle dernier, assure, dans un de ses ouvrages, qu'il a guéri en peu de temps, par la seule méthode évacuante, un nombre infini d'érysipèles, d'angines, de pleurésies, &c.

Des Fièvres intermittentes.

(1) Au lieu de s'appliquer uniquement au traitement des maladies rares, les médecins devraient plutôt faire tous leurs efforts pour perfectionner celui des maladies qui sont les plus communes.

Les fièvres intermittentes méritent, sous ce point de vue, une attention particulière : comme elles forment, dans la Lombardie, la plus grande partie des maladies régnantes, j'ai eu occasion d'en traiter un grand nombre ; et ce que je vais en dire doit être regardé comme le résultat de mes observations, et non comme de pures hypothèses.

Il n'y a pas encore long-temps qu'on trouvait, dans tous les livres de médecine pratique, un chapitre séparé pour la fièvre quotidienne, un autre pour la fièvre tierce, un troisième pour la fièvre quarte, &c. ; comme si ces fièvres étaient de nature opposée, parce qu'elles diffèrent par leur type. Tout le monde convient maintenant que le type des fièvres intermittentes n'établit entre elles aucune différence : il est donc inutile de nous arrêter à combattre une erreur qui n'existe plus.

Brown regarde la diathèse asthénique comme la cause unique des fièvres intermittentes. Il ne comprend par conséquent parmi ces fièvres, ni la fièvre gastrique, ni celle qu'on nomme intermittente inflammatoire.

Ayant d'examiner si cette division est exacte, j'observerai que toute classification qui ne peut nous servir de guide dans

(1) Cette note de Frank n'est pas citée dans l'ouvrage de Weikard.

le traitement des maladies, doit être rejetée comme inutile. Il suit de cette proposition, qu'on ne doit pas ranger dans la classe des fièvres intermittentes toutes celles qui leur ressemblent en apparence, mais seulement celles qui dépendent des mêmes causes, et qui sont guéries par les mêmes moyens curatifs; et qu'au contraire on doit comprendre dans cette classe quelques affections qui, au premier aspect, sembleraient devoir en être exclues.

Mon père avait déjà reconnu avant moi la vérité des différentes propositions que je viens d'exposer, ainsi qu'on en peut juger par ce passage : *Non quævis febris quæ intermittit, ideo ad intermittentes pertinet, nec omnis febris quæ non intermittit ad illas non spectat.*

On doit donc définir la fièvre intermittente une *maladie* accompagnée d'apyrexie et de paroxysmes plus ou moins forts et plus ou moins fréquens, produite par une suite de causes débilitantes, et qui ne doit être traitée que par la méthode excitante.

Cette définition ne comprend ni la fièvre intermittente inflammatoire, ni la fièvre gastrique.

La première de ces maladies, produite par des causes excitantes et par un excitement trop énergique, ne peut être guérie que par la méthode antiphlogistique. Elle est, par conséquent, diamétralement opposée aux fièvres intermittentes. Ne devait-on pas séparer des maladies aussi différentes? C'est en vain que, pour rectifier une erreur aussi préjudiciable, on dirait qu'elles présentent la même apparence extérieure: j'ai déjà averti plusieurs fois que les classifications fondées sur les seuls symptômes pouvaient avoir dans la pratique les suites les plus funestes. Je pense donc que la fièvre dont nous parlons doit être placée à côté de la synoque, ou de la fièvre inflammatoire continue rémittente.

Quant à la fièvre intermittente gastrique, elle est très-rare, ainsi que je l'ai observé en parlant des maladies locales, auxquelles elle appartient. Ainsi toutes les affections qui sont produites par une mauvaise nourriture, ou par quelque substance vénéneuse qui réside dans le canal intestinal, quelque ressemblance qu'elles aient avec les fièvres intermittentes, ne doivent être regardées ni comme des fièvres intermittentes, ni même comme des maladies universelles : elles en diffèrent essentiellement.

C'est donc avec raison que Brown regarde toutes les fièvres intermittentes comme asthéniques, puisque toute affection qui n'est pas due à la faiblesse doit être exclue de la classe des fièvres intermittentes.

L'examen des causes qui produisent ces fièvres, la considération des symptômes qui les accompagnent, les succès que l'on obtient dans leur traitement par la méthode excitante, font voir jusqu'ici combien cette classification est exacte et utile.

Les causes des fièvres intermittentes peuvent affaiblir directement ou indirectement.

On compte parmi les causes débilitantes directes l'air impur et qui contient peu d'oxygène; les alimens trop peu abondans, tirés du règne végétal, et privés de sel, cet assaisonnement si utile et si nécessaire; le défaut d'exercice, l'engourdissement de l'esprit, le froid, l'humidité; les sensations trop faibles, et sur-tout celles qui sont désagréables, telles que la crainte : j'ai vu, l'automne dernier, une fièvre quotidienne doublée, produite par cette dernière cause. On ne doit pas oublier de comprendre parmi ces causes les différentes évacuations qui privent le corps d'une grande quantité de stimulus.

On doit regarder comme des causes débilitantes indirectes une grande chaleur, un travail excessif, une nourriture trop

abondante, l'ivresse, les passions trop stimulantes, sur-tout la colère, les exhalaisons des marais : ces dernières causes agissent probablement ainsi que les miasmes contagieux, en stimulant trop fortement; peut-être cependant leurs effets pernicioeux pourraient-ils être attribués au défaut d'oxygène.

Les fièvres intermittentes sont produites par ces deux espèces de causes qui se combinent quelquefois ensemble, et elles sont proportionnées à leurs différens degrés de force.

Elles sont toujours précédées d'un état de prédisposition plus ou moins apparente, et dont la durée est en raison de l'énergie des forces débilitantes.

Tous les symptômes de la prédisposition asthénique (*sintomi prodromi*) annoncent l'abattement des forces tant physiques que morales.

Il faut en dire autant des symptômes qui paraissent, lorsque la maladie est déjà déclarée (*sintomi costituenti*).

Mais c'est sur-tout pendant le frisson que le peu d'énergie des différentes fonctions démontre d'une manière évidente combien l'excitement est faible. Les malades éprouvent alors un sentiment de pesanteur à la région de l'estomac, des nausées, des rapports acides ou putrides. Souvent ils sont pris de vomissement. Ils se plaignent d'une soif inextinguible, tant qu'on ne leur donne que de l'eau froide : mais on peut l'appaiser, ainsi que je l'ai observé plusieurs fois, par des boissons chaudes et spiritueuses; elles parviennent même souvent à dissiper les désordres de l'estomac. La langue devient sèche et chargée de saburre; la bouche est amère, le pouls fréquent, très-faible, resserré, inégal. La faiblesse se porte même quelquefois à un tel degré, qu'elle détruit toutes les fonctions et cause ainsi la mort.

On n'observe plus, pendant le temps de la chaleur, ces

signes évidens de faiblesse ; on croiroit même, au premier aspect, que les symptômes qu'éprouve le malade sont produits par un excès de force : mais si on les examine avec attention, on verra qu'ils doivent être attribués à la faiblesse, ainsi que le pense Brown ; son opinion est fondée sur la pratique, et je l'ai confirmée par mes propres observations. J'ai toujours remarqué que les excitans diminuaient la chaleur des fièvres intermittentes.

La faiblesse est moins considérable pendant le temps de la sueur. Les malades éprouvent un grand soulagement ; c'est ce qui a fait croire qu'une partie de la matière fébrile s'évacuait par le moyen des sueurs : rien de plus faux que cette opinion. En effet, tout le monde convient que la fièvre intermittente est due à un principe connu, et non à de prétendues *causes occultes*. Les matières qui sont évacuées par le moyen des sueurs ou des urines, sont un effet du dérangement que la faiblesse produit dans les sécrétions, pendant le temps du frisson et de la chaleur. La faiblesse, qui diminue pendant la sueur, permet que les sécrétions arrêtées se rétablissent, ainsi qu'on peut en juger par l'odeur et la couleur de la sueur et des urines.

La sueur est donc l'effet et non la cause du soulagement qu'éprouvent les malades. On peut consulter sur cet objet un livre intitulé, *Epitome de curandis hominum morbis*, cap. *de crisi*, tom. I.

L'apyrexie succède ordinairement à la sueur. Il s'en faut de beaucoup que le malade jouisse alors d'une santé parfaite, quoique sa maladie soit moins violente. Au reste, cet état de rémission est sujet à beaucoup de variations : il peut être interrompu ou prolongé, suivant les différens degrés d'énergie des puissances qui agissent sur le système. On ne doit pas être surpris de ces différentes variations qui se manifestent dans le cours des fièvres intermittentes ; on en observe de

semblables dans les autres maladies, et même dans toutes les fonctions de l'économie animale. Il semble que la nature s'est fait une loi de ne jamais suivre un ordre constant et uniforme.

Telle est la marche que suit ordinairement la fièvre intermittente; ses symptômes sont différens lorsqu'elle est compliquée. Je parlerai seulement ici du cas où elle se cache sous la forme d'une fièvre continue, ou plutôt d'une fièvre *subcontinue*.

Plusieurs médecins traitent comme continues des fièvres qui sont réellement intermittentes. J'ai déjà averti qu'on ne doit pas regarder comme continue toute espèce de fièvre dans laquelle on n'observe aucune intermittence.

On me dira qu'il est inutile de distinguer les fièvres continues asthéniques, des fièvres intermittentes, puisque les unes et les autres sont de même nature, et exigent la même méthode curative. Quoique cette assertion soit vraie sous un certain rapport, il est cependant bon d'observer que ces deux espèces de maladies diffèrent beaucoup par leur degré de faiblesse. Il ne suffit pas de pouvoir dire que telle maladie est sthénique, et telle autre asthénique; il faut que le médecin puisse juger à peu près de la force ou de la faiblesse de l'excitement, afin de pouvoir prescrire un remède proportionné au degré de la maladie.

Quelle que soit la forme sous laquelle se cache la fièvre intermittente, on peut, tant que la faiblesse n'est pas portée au dernier degré, promettre une guérison prompte et sûre. Il n'en est pas de même de la fièvre continue nerveuse, qui résiste le plus souvent aux remèdes les plus énergiques. Si donc un médecin prend pour fièvre nerveuse celle qui n'est qu'intermittente, il ne manque pas de porter un pronostic très-fâcheux; et, lorsque le malade est guéri, il pense avoir fait une cure extrêmement difficile.

On me dit l'été dernier qu'un médecin se vantait de guérir en peu de jours, par la méthode excitante, les fièvres continues nerveuses : quoique je fusse persuadé de l'efficacité de la méthode qu'il employait, je ne pouvais cependant concevoir qu'elle pût guérir en si peu de temps une maladie aussi rebelle. Tout mon étonnement cessa lorsque j'eus examiné quelques-uns de ses malades ; ils n'étaient attaqués que d'une fièvre intermittente *subcontinue*.

Comme je pense que l'erreur dont je viens de parler est assez commune, il ne sera pas inutile de donner quelques règles pour nous guider dans la distinction de ces deux espèces de maladies.

1°. Il faut faire la plus grande attention à l'espèce de constitution qui est dominante.

L'immortel Sydenham avoue qu'il a pris pour continues nerveuses des fièvres qui n'en avaient que l'apparence, et qui étaient intermittentes. On a commis la même erreur dans le duché de Mantoue : il y régnait une fièvre qu'on prenait pour putride, et qui était funeste à un grand nombre de malades. Un médecin qu'on envoya pour remédier à cette épidémie, considérant qu'il y avait alors dans ce pays un grand nombre de fièvres intermittentes, qui quelquefois devenaient continues, reconnut que cette prétendue fièvre putride n'était qu'une fièvre intermittente déguisée (*larvata*), et il prescrivit le quinquina avec le plus grand succès.

2°. Il faut examiner si le malade n'éprouve pas des frissons à certaines heures réglées, et s'ils ne sont pas suivis d'un accès de fièvre plus violent.

Je fus voir, l'automne dernier, une dame qui se disait attequée d'une fièvre putride. Je la trouvai le soir dans un fort accès de fièvre : elle se plaignait d'un grand mal de tête et d'un mal-aise général. Son médecin n'avait pas manqué de lui prescrire une forte saignée et un purgatif. Cette

méthode produisit l'effet qu'on devait en attendre. Je prescrivis à la malade un scrupule de laudanum liquide dans de l'eau de cannelle spiritueuse et dans une décoction de quinquina; je lui ordonnai de plus pour boisson des liqueurs spiritueuses et du vin étranger. Je la trouvai le lendemain matin dans un état qui surpassait toutes mes espérances. Elle me dit que, quoiqu'elle se trouvât un peu mieux chaque matin, elle n'avait cependant jamais éprouvé un soulagement aussi sensible. Je continuai le même traitement, et je lui permis de manger des œufs, &c.; elle éprouva après dîner un paroxysme moins violent que les autres jours. Je m'aperçus alors que cette fièvre était intermittente. Je continuai l'usage de l'opium et du quinquina, que je donnai bientôt en substance, et j'obtins une parfaite guérison dans l'espace de trois à quatre jours.

3°. On examinera si les urines déposent un sédiment *brûlé*.

Ce signe est peu certain. J'ai traité des fièvres intermittentes où l'on n'observait point ce dépôt dans les urines, et je l'ai observé dans quelques maladies qui n'étaient point des fièvres intermittentes.

4°. On demandera au malade s'il n'a pas été attaqué depuis peu de fièvre intermittente. On sait que dans cette maladie les rechûtes sont très-faciles.

Le traitement des fièvres intermittentes consiste à augmenter l'excitement. Aussi, avant la découverte du quinquina, guérissait-on ces fièvres par le moyen d'un grand nombre d'excitans. A peine pourrait-on en trouver un qui n'ait eu des succès dans ces espèces de maladies.

Cependant c'est le quinquina qui mérite la préférence après l'opium, qui a la propriété de prévenir presque toujours le paroxysme, et d'en diminuer la violence et la durée.

Je n'admets dans le quinquina aucune propriété spécifique, et je me trouve en cela d'accord avec un grand nombre d'excellens médecins. Pourquoi accorder à ce remède une propriété qu'on refuse à tant d'autres excitans qui guérissent également les fièvres intermittentes? S'il était un spécifique, comment pourrait-il se faire que des malades en prissent plusieurs livres sans être guéris de leurs fièvres intermittentes? Voici à cette occasion une anecdote assez singulière.

Les médecins de Pavie se plaignirent, il y a quelques années, qu'on ne leur vendait que de mauvais quinquina; le collège de médecine le fit examiner dans toutes les pharmacies, et on le trouva bon. Les médecins ne devaient donc pas se plaindre de la mauvaise qualité de ce remède, mais plutôt de son inefficacité dans le traitement des fièvres intermittentes, qui alors étaient très-graves.

Je suis bien éloigné de vouloir révoquer en doute l'utilité du quinquina; mais il n'est pas le seul remède qui mérite notre confiance. Les médecins devraient sur-tout avoir soin, lorsqu'ils en font usage, de l'unir à quelques autres excitans plus prompts et plus actifs.

L'opium est, sans contredit, le remède le plus efficace dans toutes les maladies asthéniques, et par conséquent dans les fièvres intermittentes. Cependant, comme son action est de peu de durée, il est bon d'unir à ce remède quelques excitans permanens, tels que le quinquina, les amers, les martiaux, de bons alimens, &c.

J'ai vu très-souvent l'opium prévenir le paroxysme d'une fièvre tierce, ou même d'une fièvre quarte. Le succès dépend cependant beaucoup de la manière dont on administre ce remède. Il faut le donner souvent, et à petites doses. J'ai coutume de prescrire, le jour du paroxysme, trente ou quarante gouttes de laudanum liquide dans six onces d'eau de cannelle, ou dans une égale quantité de

vin. Je fais prendre de quart d'heure en quart d'heure au malade environ une demi-once de ce remède ; je lui permets en même temps l'usage du café, du vin ; ses alimens doivent être fortifiants, mais faciles à digérer. Cette méthode curative empêche souvent le paroxysme de se manifester ; et lorsqu'il paraît, il a peu de violence. Dans ce dernier cas, je continue le même traitement ; et lorsque le paroxysme est passé, je prescris le quinquina, la valériane ou quelque autre excitant. Je donne ces derniers remèdes aussitôt après la première potion, lorsque le paroxysme ne paraît pas. J'ai toujours guéri par cette méthode les fièvres tierces en vingt-quatre ou trente-six heures, et les fièvres quartes les plus rebelles en deux jours, ou tout au plus en quatre.

Plusieurs partisans de la nouvelle doctrine emploient ce traitement avec le même succès. Je ne citerai ici que MM. Dell'u, Fortina, Dehó et Bertelli. Ce dernier exerce la médecine à Mantoue, où les fièvres intermittentes sont très-fréquentes et très-rebelles. Voici ce qu'il me marque dans une de ses lettres :

« J'ai guéri, par la méthode de Brown, sept fièvres quartes.
 » J'ai arrêté sur-le-champ leurs accès, sans que les malades
 » aient éprouvé aucune rechûte. Quelques-uns ont vu ces
 » cures avec surprise ; d'autres ont soutenu qu'elles étaient
 » impossibles, persuadés que la fièvre quarte est l'écueil de
 » la médecine, et que cette maladie ne peut être guérie qu'au
 » printemps, et par les seules forces de la nature ».

Je suis persuadé que ce médecin, ainsi que ceux qui suivent la nouvelle doctrine, regarderont comme évidente cette proposition : *Opium in febrium intermittantium curatione princeps est remedium.* « L'opium l'emporte infiniment sur
 » les autres remèdes dans le traitement des fièvres inter-
 » mittentes ».

Son usage n'est pas nouveau dans ces espèces de fièvres.

Le célèbre Morton s'en est servi avec avantage dans une fièvre intermittente pernicieuse, accompagnée de douleurs arthritiques. (*De proteiformi febrium intermitt. genio. hist. 12-22.*)

L'illustre d'Albery recommande l'opium comme un remède qui produit les effets les plus surprenans dans le mal de tête qui survient avec la chaleur dans les fièvres intermittentes. (*Murray, med. pract. Biblioth. tom. III.*)

Mon père s'est aussi servi de ce remède dans de pareilles circonstances, et nous avons constamment observé une prompte diminution dans la chaleur fébrile et dans le mal de tête.

Le célèbre Lind recommande l'opium dans ces cas.

M. Odier fait donner à ses malades vingt-cinq gouttes de laudanum, une demi-heure après l'accès de la chaleur.

Tous les symptômes des fièvres intermittentes, sans en excepter l'assoupissement, permettent l'usage de l'opium.

Je rapporterai à cette occasion une observation qui fait honneur à l'illustre Hoffmann; elle est consignée dans une dissertation de M. Wirtenshon. (*Dissertatio inauguralis demonstrans opium vires cordis debilitare et motum tamen sanguinis augere. Hardevonici, 1775. in-4°.*)

« Une dame fut attaquée de fièvre à onze heures du
 » soir; elle éprouva le lendemain des nausées continuelles,
 » et elle vomit tout ce qu'elle prit. On lui prescrivit un émé-
 » tique qui lui procura quelque soulagement. Cependant
 » la nuit suivante le paroxysme revint à la même heure, et
 » elle fut privée à l'instant de la parole et de la faculté de
 » sentir. On appela alors M. Hoffmann. Lorsqu'il arriva, la
 » malade n'avait point recouvré l'usage de la parole. Elle
 » avait les yeux ouverts et fixes, comme si elle eût été en-
 » dormie; les membres étaient roides, le pouls très-petit,
 » quelquefois

» quelquefois même il disparaissait entièrement. La malade
» respirait avec la plus grande difficulté; elle était plongée
» dans un sommeil continu, accompagné de ronflement
» (*ronchos ducebat*), et tous les assistans désespéraient de
» sa guérison. Hoffmann déclara que la maladie était une
» fièvre intermittente soporeuse; et comme il avait éprouvé
» l'efficacité de l'opium dans ces maladies, et qu'il était per-
» suadé que c'était le seul remède qui pût être de quelque
» utilité dans des circonstances aussi difficiles, il versa
» dans la bouche de la malade quatre-vingt-quinze gouttes
» de laudanum, qu'elle avala au bout de quelque temps.
» Quelques minutes après, son pouls devint plus fort; elle
» respira plus librement. En moins d'une demi-heure, elle
» se trouva hors de danger, et elle fut délivrée de ce som-
» meil, qui serait devenu mortel. Le pouls battait avec force;
» les membres avaient repris leur souplesse; la parole et la
» connaissance étaient revenues à la malade. La chaleur
» parut ensuite; elle fut suivie de sueurs peu abondantes, et
» c'est ainsi que se termina cet accès.

» On prescrivit ensuite le quinquina, mais il excitait des
» nausées continuelles. Ce remède, mêlé au vin de Bour-
» gogne, donné ensuite en extrait, et enfin en lavement, fut
» absolument inutile. La nuit suivante, le paroxysme re-
» vint à la même heure avec tous les symptômes que nous
» venons de décrire. Le laudanum sauva encore une fois la
» vie à la malade. Le lendemain matin, les nausées qu'elle
» éprouvait ne lui permettant pas d'avaler du quinquina,
» sous quelque forme qu'on l'administrât, on le lui prescrivit
» encore en lavement. Mais on avait déjà éprouvé que ce
» moyen était insuffisant pour prévenir le nouvel accès dont
» elle était menacée. Le mari de la malade demanda alors si
» le laudanum qui avait eu de si grands succès dans les deux
» paroxysmes qui avaient paru, ne pourrait pas empêcher le

» troisième de reparaître avec la même violence. On pres-
 » crivit en conséquence ce remède une heure avant l'accès,
 » et il produisit un si heureux effet, que la fièvre qui sur-
 » vint ensuite fut très-légère. La malade n'éprouva ni pro-
 » pension au sommeil, ni aucun des autres symptômes dont
 » nous avons parlé. Elle prit après l'accès une infusion de quin-
 » quina dans du vin, et elle se rétablit ainsi parfaitement ».

Quoique les médecins que je viens de citer aient prescrit l'opium dans les fièvres intermittentes, aucun d'eux cependant ne l'a donné comme excitant. Brown est le premier qui ait découvert en lui cette propriété.

Il me reste à combattre un préjugé bien plus dangereux et bien plus difficile à détruire que celui qui fait regarder le quinquina comme spécifique, et négliger l'usage de l'opium dans le traitement des fièvres intermittentes : je veux parler de l'usage où l'on est de prescrire, dans cette maladie, des émétiques et des purgatifs.

On sait que l'action débilitante des évacuans les rend utiles dans les maladies sthéniques, et qu'ils reproduisent souvent des fièvres intermittentes déjà guéries. Cependant on ne laisse pas de les prescrire dans ces dernières maladies. Si on demande aux médecins les motifs d'une conduite aussi bizarre, ils répondront que les malades ont, dans les fièvres intermittentes, la bouche amère, la langue chargée de saburres, qu'ils éprouvent des nausées, des rotés, des vomissemens, et en un mot tous les symptômes qu'on attribue aux saburres et à la bile. Tâchons donc de leur prouver que la bile et les saburres des premières voies doivent être constamment attribuées à la faiblesse, et que par conséquent, loin de pouvoir être regardées comme la cause d'une maladie universelle, elles n'en sont jamais que l'effet ; d'où il s'ensuit que la seule indication qu'il y ait à remplir, consiste à remédier à la faiblesse d'où vient tout le mal.

Prouvons-leur , de plus , que ces prétendus signes gastriques sont le plus souvent dus à toute autre cause qu'aux saburres , et que leur présence ne doit nullement nous forcer à regarder une maladie comme gastrique.

1°. Lorsque nous jouissons d'une parfaite santé , c'est-à-dire lorsque l'excitement n'est ni trop fort ni trop faible , les fibres de l'estomac ont la contractilité qui leur est nécessaire ; les différentes humeurs destinées à la digestion , telles que la salive , la bile et le suc gastrique , se séparent en quantité convenable , et ne sont nullement viciées. Les alimens excitent notre appétit , sont bien digérés , et fournissent un bon chyle ; le superflu de ces alimens est poussé vers le rectum , et rejeté au dehors par le mouvement péristaltique des intestins. (*Elem. Med.* §. CXVIII.)

Mais aussitôt que nous avons ressenti trop énergiquement l'influence d'une puissance débilitante directe ou indirecte , la digestion ne se fait plus avec autant de facilité , de régularité et d'énergie. (*Elem. Med.* §. CLXXXVI, CLXXXIX.) Les fibres musculaires de l'estomac ne se contractent plus avec la même force. La salive , la bile , le suc gastrique , et les autres humeurs , s'altèrent ; elles sont trop ou trop peu abondantes. Les alimens mal digérés forment un mauvais chyle. Le mouvement péristaltique n'ayant plus lieu , les alimens ne peuvent être poussés dans les intestins : ils séjournent dans l'estomac , et y subissent une fermentation qui leur est propre ; il s'en dégage un gaz qui contribue à distendre de plus en plus l'estomac. Ce viscère est dans un trop grand état de faiblesse , pour qu'il puisse réagir sur les matières qui le distendent ; et de là la douleur et les nausées. Lorsque cette distention devient trop forte , les fibres de l'estomac , ne pouvant plus supporter le stimulus local qui agit sur elles , éprouvent des contractions spasmodiques qui doivent être attribuées à un défaut d'excitement , et non à

son augmentation. Brown a prouvé que telle est la cause de tous les spasmes. (*Op. cit.* §. LVII.)

2°. Il n'est pas moins facile de faire voir que les signes gastriques ne doivent pas toujours être attribués à la saburre et à la bile.

Sur quel motif se fonde-t-on pour regarder l'amertume de la bouche comme une preuve qu'il existe de la saburre et de la bile dans les premières voies? Les médecins qui ont adopté cette opinion, la doivent à une aveugle crédulité, et non à des expériences qui leur soient propres. L'amertume de la bouche peut être produite par d'autres causes que par la bile; et quoique les purgatifs et les émétiques la fassent quelquefois disparaître, on aurait tort d'en conclure que les évacuations qu'ils produisent sont bilieuses ou saburrales.

Une langue muqueuse est encore, selon les médecins, un signe de maladie gastrique, et indique la nécessité des évacuans. Mais on pourrait leur demander si ce signe est une preuve certaine de la présence de la saburre et de la bile. Toutes les mucosités produites par quelques affections morbifiques sont-elles donc bilieuses? Regardera-t-on comme bilieuses les ecchymoses causées par une lésion externe? Les affections hystériques devraient donc être considérées comme des maladies gastriques bilieuses portées au dernier degré: cependant elles sont ordinairement produites par des spasmes. L'usage des évacuans en augmente la gravité, et c'est par les stimulans diffusibles, qu'on nomme antispasmodiques, qu'on doit les traiter. La langue est presque toujours couverte, dans l'esquinancie, d'une mucosité blanchâtre, semblable à la lympe qui transsude des parties enflammées. Dira-t-on que cette mucosité dépend de saburre?

La crainte, le froid aux pieds, suffisent souvent pour produire la diarrhée. Cependant on la regarde comme un signe

certain qu'il existe dans l'estomac un amas de matières indigestes.

Qu'un malade éprouve des nausées et des vomissemens, son médecin lui prescrit aussitôt un émétique ou un purgatif, quelque puissant motif qu'il ait de s'abstenir de ces remèdes. Cependant personne n'ignore que les femmes sont souvent attaquées, au commencement de leur grossesse, de nausées et de vomissement : la même chose arrive à la suite des lésions de tête. Les personnes sensibles vomissent souvent lorsqu'elles regardent d'en haut un précipice, ou qu'elles fixent les yeux sur un sujet qui se meut avec rapidité. Le mouvement d'une voiture peut produire le même effet. Je connais une personne qui ne peut marcher sur la neige sans vomir. Que de nausées, que de vomissemens n'éprouvent pas ceux qui voyagent sur mer, sur-tout lorsqu'ils sont à jeun ! Un cheveu, un insecte, un objet dégoûtant, mêlés aux alimens les plus agréables, peuvent aussi exciter en nous des nausées et des vomissemens. Enfin ce phénomène peut être produit par une infinité d'autres causes sans qu'on soit obligé, pour l'expliquer, de recourir à la saburre et à la bile.

Ces faits, qu'on ne saurait révoquer en doute, démontrent avec évidence que les symptômes sont presque toujours trompeurs, lorsqu'on se repose uniquement sur eux, dans le diagnostic des maladies. Mais ce sont sur-tout les symptômes qu'on nomme gastriques, qui sont les plus capables de nous induire en erreur. Ils se manifestent dans certaines dispositions du corps absolument opposées. Ils sont quelquefois produits par la sympathie des nerfs ; souvent ils accompagnent la diathèse sthénique, et plus souvent encore la diathèse asthénique. Combien n'est-il donc pas surprenant de voir les médecins fixer presque uniquement leur attention sur ces symptômes, et ne pas manquer, aussitôt qu'ils les ont découverts, de prescrire des évacuans !

Les médecins ont observé que les malades affectés de ces fièvres qu'on nomme bilieuses, rendent quelquefois une très-grande quantité de bile. C'est sans doute cette observation qui les a, en grande partie, déterminés à prescrire les évacuans dans les maladies asthéniques et même dans les fièvres intermittentes. Ils ont cru que cette bile était la vraie cause de la fièvre, et que par conséquent on devait l'évacuer avec le plus grand soin. Pour les convaincre de la fausseté de leur raisonnement, il suffit de leur faire observer ce qui arrive lorsque les autres excréments se trouvent considérablement augmentés par quelque affection morbifique. On sait, par exemple, qu'il se fait une sécrétion extraordinaire d'urines et de sueurs chez les malades qui sont atteints de diabète ou de sueurs colliquatives. Cependant le médecin, loin de chercher à augmenter ces évacuations, fait, au contraire, tous ses efforts pour les diminuer. Pourquoi se comporterait-il autrement lorsque la sécrétion de la bile est trop considérable? Il est évident que lorsque cette sécrétion extraordinaire de bile n'est point l'effet d'un vice local, elle a dû être précédée d'une affection générale de tout le système; d'où il s'ensuit que loin qu'on puisse la regarder comme la cause de la maladie universelle, elle n'en est au contraire que l'effet.

Nous voyons tous les jours des malades atteints d'un *cholera morbus* très-violent, vomir une grande quantité de bile. Ne serait-il pas ridicule d'attribuer cette maladie à l'abondance de cette humeur, et un émétique ne pourrait-il pas produire alors les effets les plus pernicioeux? Si donc la sécrétion extraordinaire de la bile, loin de pouvoir être regardée comme la cause d'une maladie universelle, n'en est jamais que l'effet, quelle utilité peut-on retirer des évacuations artificielles de cette humeur? c'est dans l'excitement que réside la cause du mal. Tout médicament

qui ne remédie pas à cette cause est absolument inutile.

Aussi M. Richter (*Osservazioni medico-chirurgiche*) observe-t-il avec raison que ceux qui, dans de semblables maladies, s'amuse à évacuer la bile, sans remonter à la cause qui produit la trop grande évacuation de cette humeur, sont semblables à ce médecin qui, ayant été consulté par un homme attaqué d'une salivation extraordinaire, lui conseilla de cracher souvent.

On pourrait nous objecter que, quoique la saburre ne soit qu'un effet de la maladie, il y a cependant des circonstances où l'usage des évacuans peut être indiqué, afin de rendre l'estomac, chargé de matières indigestes, capable de sentir l'action des toniques. Cette objection ne doit pas nous arrêter. En effet, quoiqu'il soit vrai que le quinquina en substance, le fer, et plusieurs autres remèdes qui semblent avoir besoin de subir une espèce de digestion, n'agissent que faiblement sur l'estomac lorsqu'il est rempli de saburre, on ne peut pas en dire autant des médicamens diffusibles, tels que l'opium, l'éther, l'alkali volatil, l'esprit de-vin, le vin, &c. Ces remèdes redonneront au canal intestinal la force qui lui manque, et le rendront capable d'expulser, sans le secours des évacuans, les matières qui y sont contenues, ainsi que cela arrive tous les jours à ceux qui jouissent d'une bonne santé. Si, dans ce dernier cas, le mouvement péristaltique des intestins suffit pour procurer les évacuations alvines nécessaires, si on n'a pas besoin de recourir alors aux évacuans, doit-on, dans les maladies de faiblesse, employer d'autres remèdes que les excitans, qui, en redonnant du ton à tout le système, et sur-tout au canal alimentaire, rétabliront le mouvement péristaltique et produiront par-là d'abondantes évacuations? L'expérience journalière ne prouve-t-elle pas qu'on obtient quelquefois deux selles, ou même davantage, dans des maladies où l'on emploie des

remèdes qu'on ne peut en aucune manière compter parmi les évacuans? Il n'y a peut-être même pas un médecin à qui il ne soit arrivé d'obtenir, par l'usage des excitans, des évacuations alvines qu'il avait inutilement tenté de procurer par les purgatifs. L'opium lui-même, quoiqu'il occasionne ordinairement la constipation, peut cependant produire quelquefois un effet tout contraire. Aussi Wedelius, dans son livre intitulé *Opiologia*, a-t-il fait un chapitre particulier sur la propriété cathartique de l'opium. Quoique Tralles, dans son ouvrage intitulé (*de usu opii, etc. t. I, c. V, §. XIX*) pense que l'opium produit ordinairement la constipation, il remarque cependant qu'il est quelquefois très-propre à la faire cesser, en rétablissant le mouvement péristaltique des intestins.

Je suis persuadé que ces réflexions engageront une grande partie de mes lecteurs à ne plus regarder comme gastriques la plupart des maladies, et sur-tout les fièvres intermittentes; et qu'au lieu de les traiter par les évacuans, on passera aussitôt à l'usage des excitans, en commençant par les plus diffusibles, et en descendant peu à peu à ceux qui ont une énergie moins prompte, mais plus durable.

De l'effet des remèdes débilitans dans les Maladies asthéniques.

(1) Il n'est pas rare de voir les remèdes débilitans procurer un soulagement momentané dans les maladies asthéniques. C'est ce qui a fait croire aux médecins qu'on pouvait guérir radicalement ces espèces de maladies par la méthode débilitante, quoiqu'elle ne puisse produire, dans ces cas, que de mauvais effets. Rendons ceci plus sensible par quelques exemples. Les évacuans produisent ordinairement quelque

(1) Voyez le chapitre XVI, page 176 de ce volume.

soulagement dans les dérangemens d'estomac qui ont pour cause la faiblesse : mais ce soulagement est nécessairement de courte durée, puisque ces remèdes ont augmenté la cause du mal, et exposé par conséquent le malade à une rechûte plus longue et plus grave que la première maladie. La saignée semble aussi être quelquefois utile dans l'asthme, dans l'épilepsie, dans l'hydrothorax, &c. Mais à quels dangers n'expose-t-elle pas dans la suite, sur-tout si on en fait un fréquent usage !

Le docteur Schmuck, après avoir développé avec beaucoup de clarté les différentes causes qui rendent les débilitans si nuisibles dans les maladies de faiblesse, ajoute que ces médicamens peuvent quelquefois faire disparaître un symptôme produit par une diathèse asthénique, et donner par-là plus de force à la maladie, loin de la diminuer.

Je pense également qu'on pourrait, par le moyen de la saignée et des débilitans, faire disparaître une fièvre quarte automnale, en augmentant par ces moyens la diathèse asthénique, dont les symptômes ne se manifesteraient plus ensuite sous le type de fièvre intermittente, mais sous celui d'une fièvre nerveuse, d'une hydropisie, &c. C'est ainsi, si je ne me trompe, qu'agit l'émétique, lorsqu'on le donne quelque temps avant le paroxysme d'une fièvre intermittente : il retarde le paroxysme, mais il ne guérit pas la fièvre. Elle exige la méthode excitante, à moins qu'elle ne soit produite par une cause locale, qui a son siège dans l'estomac, et qui peut être rejetée par le moyen de l'émétique.

De la force excitante de l'Opium.

(1) Voici une observation très-intéressante, et qui prouve jusqu'à la dernière évidence la force excitante de l'opium.

(1) Voyez la note de la page 79 de ce volume.

Je vais rapporter les propres termes de la lettre que j'écrivis à mon estimable ami *Nocetti*, pour lui faire part de cette observation, dont sa mère eut le malheur d'être l'objet.

« L'histoire de la maladie que je vous communique, mon cher ami, doit vous intéresser doublement : premièrement, parce qu'il s'agit de votre mère ; et deuxièmement, parce que cette observation offre des circonstances extraordinaires.

» Je me trouvais, le 15 octobre 1793, avec le docteur Dell'u, notre ami commun, chez le célèbre professeur Brusati : votre père vint nous prier de porter les plus prompts secours à son épouse tombée dans une profonde léthargie, dont il attribua la cause à des champignons qu'elle avait mangés avec l'abbé Giardini. La domestique en éprouva aussi de très-mauvais effets. Le mal s'était manifesté sur les deux heures de l'après-midi, c'est-à-dire peu de temps après le dîner. Elle éprouvait des frissons suivis de vertiges et d'un état de somnolence. Votre père l'ayant trouvée dans cet état, fit des efforts inutiles pour la réveiller. Il appela la domestique ; mais la même cause l'avait aussi plongée dans un état léthargique.

» Nous trouvâmes, à notre arrivée, la malade dans un sommeil profond ; elle avait les extrémités froides, et son pouls était à peine sensible. N'ayant pas à notre portée des émétiques d'une plus grande efficacité, nous prescrivîmes le tartre-émétique préparé avec la poudre d'Algaroth, à la dose de huit grains dissous dans un peu d'eau. Nous eûmes beaucoup de peine à lui ouvrir la bouche et à introduire dans l'œsophage cette potion. Cette dose ne produisit aucun effet. On la répéta plusieurs fois ; et au bout d'une demi-heure ou à peu près, elle en avait pris quarante grains. La malade n'en éprouva point le soulagement que nous en attendions, ce qui prouve que la sensibilité de l'estomac était

entièrement épuisée. On essaya l'ammoniac (alkali volatil caustique) délayé dans une certaine quantité d'eau; il produisit l'effet que nous desirions, en débarrassant la malade d'une grande quantité d'alimens et des champignons qui étaient la cause de la maladie: mais le vomissement, loin de la soulager, augmenta les symptômes de la maladie. Le froid des extrémités commençait à gagner le centre du corps; le pouls n'était plus sensible, la respiration semblaient suspendue, et nous doutions si la malade était dans un état de mort ou d'asphyxie.

» L'état dans lequel elle se trouvait m'avait fait perdre toute espérance, et j'étais sur le point de réitérer l'ammoniac, lorsque mon ami Dell'u me fit convenir que l'opium était plus indiqué dans ces circonstances. Je regardais l'opium comme très-convenable; mais je craignais que des ignorans ne m'accusassent de la mort de la malade, dès que l'on aurait appris que j'avais donné de l'opium à une personne atteinte de léthargie. On prescrivit:

℞ *Aquæ menth. piperit. cum spiritu vin. præparat. unc. sex.*

Laudan. liquid. Sydenham. unc. semis.

Æther vitriol. drachm. sex. Miscæ.

On commença à huit heures du soir à faire prendre à la malade une cuillerée à café de cette mixture; on répétait la même dose de quart d'heure en quart d'heure. On fit faire des frictions sèches sur tout le corps.

» Le pouls devint plus sensible vers les dix heures pendant l'usage de l'opium, mais les extrémités continuaient d'être froides. La malade commençait à ouvrir les yeux de temps en temps sans donner aucun signe de connaissance: le ventre se tendit un peu; mais quelle que fût la pression, la douleur ne se faisait point sentir. On donna alors un lavement d'infusion de tabac.

» La malade éprouva un délire très-violent peu de temps après avoir pris ce lavement. A une heure et demie du matin elle ouvrit les yeux pendant quelque temps ; elle semblait s'occuper des personnes qui l'entouraient. La chaleur commençait à se manifester ; le pouls devenait plus fréquent et plus sensible. Je lui demandai si elle me reconnaissait ; elle prononça mon nom et celui de mon ami en balbutiant : mais elle retomba dans son état soporeux, dont on la délivra par l'usage de la potion mentionnée ci-dessus. Vers les deux heures et demie, temps où la mixture était déjà à moitié prise, la malade éprouva des vomissemens, auxquels on remédia par le même remède. Vers les trois heures, la chaleur se répandit sur toute la surface du corps ; le pouls était presque naturel ; la malade commençait à parler facilement, et même à faire quelques plaisanteries.

» Il parut, d'après les questions qu'on lui fit sur sa maladie, qu'elle ne s'en rappelait que le commencement. Elle éprouvait des douleurs à l'estomac, de la disposition au vomissement, de la faiblesse, de la chaleur à la bouche : ce dernier symptôme devait sans doute être attribué à la force du médicament et à la violence employée pour le lui faire avaler. Elle avait encore de la tendance au sommeil ; mais l'usage continué du même remède réussit enfin à la réveiller parfaitement. Ses forces lui permirent de se tenir assise dans son lit, et de prendre un bon *zambajone*.

» On commença alors à donner l'opium à des intervalles plus éloignés, et à y substituer des stimulus plus faibles et plus permanens. On lui fit prendre, de demi-heure en demi-heure, une tasse de chocolat à la vanille et de bon bouillon ; en ayant la précaution de lui donner auparavant une cuillerée de la mixture pour prévenir le vomissement. On fut encore obligé de prescrire la moitié de la mixture.

» Nous fûmes très-surpris de trouver la malade attaquée,

le soir, d'une fièvre très-violente et de convulsions. Nous employâmes tous les moyens possibles pour la réchauffer, et nous lui fîmes prendre en même temps le reste du remède. Les convulsions disparurent une demi-heure après, et elle fut soulagée par une selle très-abondante. On prescrivit ensuite :

℞ *Elix. stomac. visceral. Hoffman unc. tres.*

Extract. cort. peruv. unc. semis.

Laud. liquid. Sydenham. gutt. triginta. Misce.

» On lui fit prendre, tous les quarts d'heure, une cuillerée de cette potion, et on lui donna les boissons nourrissantes mentionnées ci-dessus. Comme elle avait encore de temps en temps quelques envies de vomir, on lui fit prendre huit à dix gouttes de laudanum : elle eut le lendemain deux selles abondantes, et elle prit, le reste de la matinée, du chocolat et du bouillon avec des œufs.

» La malade mangea à dîner un peu de poulet. Nous prescrivîmes, pour le reste de la journée, une demi-once d'éther vitriolique, délayé dans de l'eau, et de l'extrait de quinquina dans du vin. Quoique la malade se trouvât très-bien le soir, nous lui fîmes prendre un peu de laudanum : elle dormit quatre heures, et se rétablit parfaitement en peu de jours.

» Vous desirez peut-être apprendre quel fut le sort de l'abbé Giardini, et de la domestique de votre mère.

» Le premier éprouva tous les effets qu'a coutume de produire une trop forte dose d'opium ; c'est-à-dire, le vertige, le tremblement, le délire, &c. Son imagination était exaltée, et il se trouvait dans une espèce d'extase ; enfin, présumant quelle était la cause de la situation où il se trouvait, il eut la présence d'esprit de provoquer le vomissement en se mettant un doigt dans la bouche.

» L'évacuation qu'il se procura par le vomissement, fit

disparaître en même temps tous les symptômes. Il ne resta plus qu'une extrême prostration de forces, à laquelle l'usage du café remédia avec succès.

» Nous fîmes prendre de l'émétique à la domestique ; nous lui donnâmes ensuite une dose convenable de laudanum, et elle recouvra la santé en très-peu de temps».

Combien il est utile de connaître les causes des Maladies.

(1) L'observation suivante, qui m'a été communiquée par un de mes amis, prouvera combien il est essentiel de connaître les causes des Maladies, et donnera en même temps une idée de la manière dont certains médecins *symptomatiques* traitent leurs malades.

Un homme déjà avancé en âge, après avoir pris de mauvais alimens pendant quelques jours et éprouvé beaucoup de chagrin, fut attaqué de vertiges. Le visage devint rouge, le pouls fréquent et vibrant. Son médecin attribua ces symptômes à la pléthore, qui joue un si grand rôle en médecine (*famosa*). Il ordonna une saignée, défendit le vin, et permit cependant l'usage de la viande et des œufs. La saignée procura du soulagement, mais il fut de courte durée ; bientôt la bouche devint amère, la langue se chargea de saburres : le malade perdit totalement l'appétit, et fut deux jours sans aller à la selle. Ces symptômes, qui, selon le médecin, étaient dûs à un amas de matières indigestes dans le canal intestinal, l'engagèrent à ordonner un purgatif salin, et à défendre toute espèce de nourriture animale. Le purgatif opéra on ne peut mieux ; mais au lieu de saburres, le malade évacua une grande quantité de matières

(1) Cette note n'est pas citée dans l'ouvrage de Weikard.

liquides. La saburre n'est pas encore en *mouvement*, dit alors le médecin, et il prescrivit les délayans pendant deux jours entiers. Au bout de ce temps, le malade éprouva des nausées, et de temps en temps des vomissemens. Il y a ici deux indications, s'écria alors le médecin; 1°. *la matière est en mouvement*, 2°. *la force médicatrice de la nature* m'avertit, comme son ministre, qu'elle a décrété que l'évacuation se fera par la bouche; et, sans perdre de temps, il ordonna un émétique qui fit rendre au malade une grande quantité de matières bilieuses. Il triomphait alors, mais les vomissemens spontanés qui se manifestèrent ne laissèrent pas de l'inquiéter un peu. Il se consola cependant, en réfléchissant qu'il n'avait agi que suivant les règles de l'art...

Le malade se plaignit de plus d'une douleur à l'épigastre, de constipation et d'un état un peu soporeux. Le médecin forma alors le projet de combattre en même temps tous ces symptômes par des moyens qui fussent propres à agir sur chacun d'eux, et voici comme il s'y prit. Pour arrêter le vomissement, il prescrivit quelques gouttes de laudanum liquide; pour calmer la douleur qui se faisait ressentir à la région épigastrique, il y fit appliquer des ventouses scarifiées et ensuite un vésicatoire. Il ordonna des saignées aux tempes, dans le dessein de faire cesser l'état soporeux et un lavement, afin de remédier à la constipation. Tous ces remèdes furent inutiles; on fut obligé de demander un autre médecin, qui, s'étant assuré que tous ces symptômes n'étaient produits que par une seule cause, c'est-à-dire par la diathèse asthénique, prescrivit les excitans, le vin, une nourriture animale, et guérit en peu de temps le malade, sans avoir aucun égard aux symptômes.

Fin du deuxième et dernier volume.

FAUTES A CORRIGER.

Volume premier.

- Page 1, lig. 7, mais tout le, *lisez* mais si tout le
 — 79, — 17, de carotides, *lisez* des carotides
 — 85, — 14, plus avantageusement, *lisez* très-avantageusement
 — 92, — 23, en commençant, *lisez* au commencement de la maladie
 — 111, — 24, à m'expliquer, *lisez* à expliquer
 — 121, — 4, indiquont, *lisez* indiquent
 — 122, — 4, se guérit, *lisez* le guérit
 — 129, — 25, ils avaient eu, *lisez* ils ont eu
 — *Id.* — 27, de fieber, *lisez* des fiebers
 — 131, — 15, langine polypeuse, *lisez* langine suffoquante
 — 132, — 18, ranimer, *lisez* à ranimer
 — 157, — 12, on doit donc, par conséquent, *lisez* on doit, par
 conséquent,
 — 207, — 28, to, *lisez* lo
 — 222, — 21, § 118, *lisez* §. XVIII.
 — 226, — 8, ab, *lisez* sub
 — 234, — 1, en s'opposnt, *lisez* en s'opposant
 — 251, — 9, se réduit à la, *lisez* se réduit à déterminer la
 — 262, — 14, le 30, *lisez* le 31

Volume second.

- 9, — 23, 1784, *lisez* 1787
 — 15, — 15, *supprimez* anime,
 — 38, — 4, Lindet, *lisez* Lind.
 — 58, — 3, Garaie, *lisez* Garys
 — 71, — 21, Hammann, *lisez* Hanemann
 — 88, — 3, indirecte, *lisez* directe
 — *Id.* — 11 et 12, sans qu'ils puissent, *lisez* sans qu'il puisse





